

✓ 2712. I. S. J.





HISTOIRE

D'UN VOYAGE

AUX ISLES MALOUINES,

Fait en 1763 & 1764 ;

AVEC

DES OBSERVATIONS

SUR

LE DETROIT DE MAGELLAN,

ET SUR

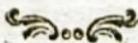
LES PATAGONS,

*Par DOM PERNETTY, Abbé de l'Abbaye de
Burgel, Membre de l'Académie Royale des Sciences
& Belles-Lettres de Prusse ; Associé Correspondant
de celle de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté
le Roi de Prusse.*

NOUVELLE ÉDITION.

*Refondue & augmentée d'un Discours Préliminaire, de Remarques
sur l'Histoire Naturelle, &c.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez } SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-
de-Beauvais ;
DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la
Comédie Française.



M. D C C. L X X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LISTE

DES

DES OBSERVATIONS

LE DÉPART DE MACHILLAN

LES BATAIGNES

Donner par le ...
à l'usage de ...
de l'année ...

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

GAUTHIER VILLET
DEBAILLANT & C^o
Rue de la Harpe, n^o 105

M. D. C. C. X. V.

IMPRIMERIE DE ...



A V I S
DES LIBRAIRES.

L'Auteur de cet Ouvrage estimé, résidant à Berlin, & occupant son loisir à des travaux plus importans ; un Homme de Lettres connu a bien voulu se charger de veiller sur cette seconde Edition, & de la rendre digne du Public. Voici en quoi consiste son travail.

Le Discours Préliminaire, avec les notes, est tout entier de l'Editeur.

Il a ajouté dans le cours de l'Ouvrage beaucoup d'observations sur l'Histoire Naturelle, la Physique, &c. & ordinairement ces articles nouveaux sont entre deux crochets.

Enfin, il a refondu presque en

DISCOURS

entier le Voyage, rapportant sous des Chapitres particuliers, ce qui étoit éparé dans les deux volumes, & distinguant l'Histoire qui intéresse tout le monde, du Journal qui n'intéresse que les Navigateurs. Tel étoit, au reste, le dessein de Dom Pernetty lui-même; & ce sont des raisons dont il a rendu compte dans la Préface de la première Edition, qui l'ont empêché de l'exécuter.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

L'Ambition des particuliers n'est point la même que celle des Rois ; l'une aspire à tout envahir , l'autre se borne à tout connoître.

Telle est l'activité de l'esprit humain , que plus l'horison de ses idées est grand , plus il cherche encore à l'étendre. Colomb se trouve à l'étroit dans Gènes , & il parcourt l'Europe ; bientôt il se croit à l'étroit dans l'Europe , & il va découvrir le Nouveau Monde.

La passion pour les découvertes s'irrite par celles qu'on a déjà faites , comme l'amour physique

par de légères jouissances.

Dans le temps de la conquête de cette Amérique, dont le génie seul de Colomb soupçonnoit l'existence, il se fit une espece de révolution dans l'Europe, par rapport aux mœurs, à l'esprit & au gouvernement; la même fermentation se fait sentir parmi nous, aujourd'hui que nous sommes sur le point de découvrir ces vastes contrées situées au-delà des pointes méridionales du Monde connu, dont on évalue l'étendue à huit millions de lieues quarrées, & qui forment un contre-poids immense dans la balance du globe.

Si jamais il y eut une occasion favorable pour pénétrer dans le Monde Austral, c'est maintenant que l'Europe est sûre de l'existen-

cé & de la position des Isles Malouines ; & ce seroit un grand service à rendre à la Navigation , au Commerce & à la Philosophie , que d'étendre ses recherches dans ces régions , & de tenter d'ajouter une cinquieme partie à l'Univers. Alexandre desiroit qu'il se formât des Mondes Nouveaux , afin d'avoir la gloire de les dompter ; les vœux du Roi de Macédoine ont été accomplis en faveur des Souverains modernes ; il ne tient qu'à eux de pénétrer dans un Monde Nouveau , & d'effacer Alexandre, non en domptant les Etrangers qui l'habitent , mais en les rendant heureux.

Le voyage exact & intéressant dont je suis l'Editeur , ne conduit pas simplement à la reconnois-

fance de ces Isles Malouines qu'on n'a trouvé habitées que par des araignées à grandes jambes & des grelots, & dont même la Cour de France vient de faire cession à la Couronne d'Espagne ; il est d'une utilité plus générale, soit pour les Souverains, soit pour tous les hommes qui pensent, par la facilité qu'il donne de pénétrer dans les Terres Australes, & de vérifier ce que tant de Voyageurs ont écrit sur l'existence de ces Géants du Pole qu'on nomme les *Patagons*.

Pour ne rien laisser à désirer sur cette matiere curieuse, importante, & neuve encore, malgré tant de Voyageurs qui s'y sont appesantis, je vais suppléer au silence de Dom Pernetty sur trois objets :

les anciennes notions sur les Isles Malouines ; les idées justes qu'on peut se former des Patagons, & les recherches à faire dans le Monde Austral.

N'ayant que des Voyageurs pour guides dans cette carrière, on ne peut y marcher qu'avec la plus grande circonspection ; il faut peser leurs témoignages, les comparer entr'eux ; & lors même qu'ils sont unanimes, les faire céder à celui de la raison : car dans l'examen d'un fait évidemment absurde, l'autorité d'un seul Philosophe devroit l'emporter sur le suffrage du genre humain.

Il y a des préjugés qui semblent inséparables des voyages ; telle est l'opinion où l'on est que l'on ne rencontrera que du merveilleux ;

on s'accoutume alors à le voir où il n'est pas, & quelquefois à le feindre.

Un Voyageur se croit aussi obligé d'épouser les préjugés de sa Nation: si elle est en guerre avec des Puissances maritimes, il ne parlera de leurs colonies qu'avec le fiel de la haine; sa partialité percerá jusques dans l'idée qu'il donnera des divers gouvernemens. Un Danois parlera d'un Roi étranger comme d'un demi-dieu; un Anglois en fera à peine un homme.

Il y a aussi des préjugés personnels aux Voyageurs, & dont on doit se défier: tel est l'enthousiasme pour quelques talens, qui engage des Ecrivains respectables à tout rapporter à cette idole de leur imagination; le Négociant perce

trop dans Paul Lucas ; on reconnoît trop l'Antiquaire dans Spon, & le Naturaliste dans Tournefort.

Il seroit à souhaiter que tous les Voyageurs ressemblassent à Dom Pernetty ; qu'ils n'épousassent comme lui aucun préjugé ; qu'ils vissent bien les objets , afin de les faire bien voir , & sur-tout qu'ils écrivissent avec ce ton de candeur & de vérité qui annonce la confiance de l'Ecrivain , & qui l'inspire à ses Lecteurs.

Des premières découvertes des Isles Malouines.

Tout le parage entre la côte Magellanique & le premier méridien , étoit mal connu jusqu'à la fin du siècle dernier ; Magellan qui

a donné son nom au plus terrible détroit qui soit dans les mers des trois continens ; Sharp qui a parcouru presque toute la mer du Sud , & le Chevalier Drack qui en 1680 mit à son zenith le cercle polaire , virent les Isles Malouines , mais ils n'y abordèrent pas ; & comme ces Navigateurs ensevelis dans les brumes , emportés par les courants , & jouets des plus violentes tempêtes , ne tenoient qu'une route incertaine , leur voyage n'a été d'aucune ressource à ceux qui les ont suivis ; peu importe qu'ils aient reconnu des Isles , ou qu'ils n'aient vu que des nuages.

Il paroît par le *Voyage de la mer du Sud* de Frezier , ouvrage traduit dans presque toutes les

langues de l'Europe, ce qui ne fait que la plus petite partie de son mérite, que les Isles Malouines n'ont été vraiment découvertes qu'au commencement de ce siècle par des vaisseaux de S. Malo (a); & s'il est vrai, comme on l'a

(a) Voici le texte de Frezier. « Si j'ai sup-
 » primé dans ma Carte des terres imaginai-
 » res, j'en ai ajouté d'effectives par les 51 de-
 » grés de latitude, auxquelles j'ai donné le
 » nom d'*Isles nouvelles*, pour avoir été décou-
 » vertes depuis l'année 1700, la plupart par
 » les vaisseaux de S. Malo. Je les ai placées,
 » sur les Mémoires du Maurepas & du Saint-
 » Louis, vaisseaux de la Compagnie des Indes,
 » qui les ont vues de près; & même ce der-
 » nier y a fait de l'eau dans un étang, que j'ai
 » marqué auprès du port S. Louis. L'eau en
 » étoit un peu rousse & fade, au reste bonne
 » pour la Mer. L'un & l'autre ont parcouru
 » différens endroits; mais celui qui les a cô-
 » toyées de plus près, a été le Saint-Jean-
 » Baptiste, commandé par Doublet du Havre,
 » qui cherchoit à passer dans un enfoncement
 » qu'il voyoit vers le milieu. Mais ayant re-

cru depuis Colomb, que descendre dans une région inconnue, ce

» connu des Isles basses presque à fleur d'eau ;
 » il jugea à propos de revirer de bord. Cette
 » suite d'Isles sont celles que Fouquet de Saint-
 » Malo découvrit, & qu'il appella du nom
 » d'Anican son Armateur. Les routes que j'ai
 » tracées, feront voir le gissement des terres,
 » par rapport au détroit de le Maire, d'où
 » sortoit le Saint-Jean Baptiste, lorsqu'il les
 » vit ; & par rapport à la Terre des Etats,
 » dont les deux autres avoient eu connoissan-
 » ce, avant que de les trouver.

» La partie du Nord de ces Terres, qui est
 » ici sous le nom de *Côtes de l'Assomption*, a
 » été découverte le 16 Juillet de l'année 1708,
 » par Poré de Saint-Malo, qui lui donna le
 » nom du Vaisseau qu'il montoit. On la
 » croyoit une nouvelle Terre éloignée d'envi-
 » ron cent lieues à l'Est des Isles nouvelles
 » dont je parle ; mais je n'ai point fait de diffi-
 » culté de la joindre aux autres, fondé sur des
 » raisons convaincantes.

» La premiere, c'est que les latitudes ob-
 » servées au Nord & au Sud de ces Isles, & le
 » gissement des parties connues, concourent
 » parfaitement bien au même point de réu-
 » nion, du côté de l'Est, sans qu'il reste du

soit en prendre possession, on ne peut pas plus nous disputer la do-

» vuide entre deux. La seconde, c'est qu'il
 » n'y a point de raison d'estimer cette côte à
 » l'Est des Isles d'Anican. Car M. Gobien du
 » Saint-Jean, qui a bien voulu me communi-
 » quer un extrait de son Journal, estime
 » qu'elle est au Sud de la riviere de la Pla-
 » ta; ce qui étant pris à la rigueur ne pour-
 » roit l'éloigner à l'Est que de deux ou trois
 » degrés, c'est-à-dire 25 ou 30 lieues. Mais
 » la diversité des estimés est toujours une mar-
 » que d'incertitude. La premiere fois qu'ils
 » virent cette côte, en venant de l'Isle Sainte-
 » Catherine (au Bresil), ils l'estimerent par
 » 329 degrés; & la seconde, en venant de la
 » riviere de Plata, où les vents contraires les
 » avoient contraints d'aller relâcher, après
 » avoir tenté de passer le Cap Horn, ils la
 » jugerent par 322 degrés, & suivant quel-
 » ques-uns 324 sur les Cartes de Pieter Goos,
 » dont nous avons fait remarquer les erreurs
 » page 28. Ainsi on doit y avoir peu d'égard.
 » Cependant, comme ils y avoient de la con-
 » fiance, ils se crurent fort loin de la terre
 » ferme, & se comptant trop à l'Est, ils cou-
 » rurent aussi 300 lieues trop à l'Ouest dans la
 » Mer du Sud, de sorte qu'ils se croyoient

mination sur ces Isles, qu'aux Espagnols celle qu'ils ont acquise sur

» courir sur la Guinée, lorsqu'ils atterrirent
 » à Ylo. Mais la troisieme & convaincante,
 » c'est que nous & nos camarades avons dû
 » passer par-dessus cette nouvelle Terre, sui-
 » vant la longitude où elle étoit placée dans
 » la Carte manuscrite; & qu'il est moralement
 » impossible qu'aucun navire n'en eût eu con-
 » noissance, étant longue d'environ 50 lieues
 » E. S. E. & O. N. O. Ainsi il ne reste plus
 » aucun lieu de douter que ce ne fût la partie
 » du Nord des Isles Nouvelles, dont le temps
 » découvrira la partie de l'Ouest, qui est en-
 » core inconnue.

» Ces Isles sont sans doute les mêmes que le
 » Chevalier Richard Hawkins découvrit en
 » 1593, étant à l'Est de la Côte déserte, par
 » les 50 degrés. Il fut jetté, par une tempête,
 » sur une Terre inconnue; il courut le long
 » de cette Isle environ 60 lieues, & vit des
 » feux, qui lui firent juger qu'elle étoit ha-
 » bitée ».

Je ne transcris ce long texte de Frezier que pour avoir occasion de placer des remarques judicieuses de Dom Pernetty qui le rectifie.

Il faut observer au sujet de ce Poré de S. Malo dont parle Frezier, que ce Capitaine ne

la moitié du Nouveau Monde.
Depuis la première découver-

connoissoit pas la situation exacte des côtes des Patagons, ni celle des Isles Malouines; ou qu'il avoit mal fait son point. En effet ces Isles ne sont qu'à 90 ou 100 lieues du détroit de Magellan: comment auroient-elles donc été éloignées de 100 lieues à l'Ouest de la côte de l'Assomption, ainsi nommée par Poré? S'il avoit eu connoissance de la position des Isles Malouines, il auroit vû clairement, par la latitude & la longitude de la côte qu'il parcouroit, qu'elle ne pouvoit être autre que celle de ces Isles.

Remarquons en second lieu que l'estime du sieur Gobien du Saint-Jean est erronée, puisqu'il met cette côte de l'Assomption au Sud de Rio de la Plata; & que Dom Pernetty y étant descendu comme lui, & au même endroit suivant la Carte de Frezier, son estime lui donna environ 64 degrés & demi de longitude Occidentale, méridien de Paris; & l'embouchure de Rio de la Plata, 56' 30"; ce qui rejette l'endroit de la côte où les deux Navigateurs aborderent, 8 degrés plus au Sud-Ouest; & fait à peu près l'erreur que l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anson (page 78), attri-

te, les Navigateurs de toutes les Nations qui y ont abordé, ont voulu avoir la gloire de leur donner un nom; cette espece de souveraineté flatte les Marins comme les Astronomes le font du droit de nommer des étoiles.

Je ne parle point de Hawkins, qui dès l'an 1593 donna, dit-on, aux Isles Malouines le nom de *Virginie*; mais vers 1714 M. Fou-

bue à la Carte de Frezier, sur la position de la côte des Patagons.

Enfin au sujet de ces Isles que le Chevalier Hawkins apperçut en 1593. par les 50 degrés à l'Est de la côte déserte des Patagons, il n'est pas probable qu'elles soient la partie Septentrionale des Isles Malouines; M. de Bougainville courut cette côte au moins 60 lieues comme Hawkins, & n'y apperçut aucun feu, ni aucune apparence d'habitation, quoiqu'il n'en fût assez souvent éloigné que d'une demi-lieue, ou une lieue.

quet de Saint - Malo les appella *Anican*, du nom de son Armateur; l'Amiral Roggewin, qui en 1721 cotoya la principale du côté de l'Orient, lui donna le nom de *Belgie Australe*; quelques Capitaines Anglois les ont fait connoître sous le nom d'*Isles de Falkland*; nos Armateurs les ont quelquefois appellées *Isles Neuves de Saint-Louis*; & il paroît que l'Europe aujourd'hui consent à leur laisser le nom d'*Isles Malouines*.

Auprès de la grande Isle Malouine du côté du Nord, sont trois petites Isles rangées en triangle, qu'on a quelque temps confondues avec celles que M. de Bougainville a reconnues; mais il paroît que ce sont les Isles Sébal-

des (b) marquées avec exactitude

(b) Au reste, Dom Pernetty douta quelque temps si ces Isles, qu'il reconnut, étoient vraiment les Isles Sébaldes de la Carte de Frezier; voici ce qu'il en dit dans une note du Discours préliminaire de la premiere édition.

« Nous découvrîmes trois Isles d'environ demi-
 » lieue de long, assez élevées, & placées à peu
 » près en triangle, comme on dit que le sont les
 » Isles Sébaldes. Cette ressemblance de position
 » & de figure nous les fit prendre d'abord pour
 » elles; mais ensuite ayant découvert auprès
 » d'elles quelques Isles plates & presqu'à fleur
 » d'eau, nous jugeâmes que ces trois Isles n'é-
 » toient pas les Sébaldes, mais des Isles un
 » peu avancées de la grande des Malouines,
 » & nous eûmes lieu de nous confirmer dans
 » cette opinion. Si ces trois Isles étoient en
 » effet les Sébaldes, elles ne seroient éloignées
 » de la grande Isle que de deux lieues, & non
 » de 7 à 8, comme le dit Frezier. Voyez la
 » Carte de notre route le long de la côte. Ce-
 » pendant, dans les deux voyages de l'Aigle,
 » & de la flûte du Roi l'Etoile, qui ont recon-
 » nu après nous ces trois Isles, en allant des
 » Isles Malouines au détroit de Magellan, les
 » Capitaines n'ayant pas trouvé d'autres Isles
 dans

dans la belle Carte du détroit de Magellan , dressée par M. de Vaugondy , pour l'intelligence de l'histoire des Terres Australes.

L'Amiral Roggewin paroît un des Navigateurs qui avant Dom Pernetty , a jetté le plus de lumieres sur la vraie position des Isles Malouines (c) ; il reconnut que ce qu'on avoit pris pour un vaste continent , n'étoit qu'une grande Isle d'environ deux cens lieues de

» que ces trois , ils les ont regardées depuis
» comme étant les Sébaldes ».

(c) Son voyage a été écrit en François par un Allemand , embarqué sur sa flotte , & fut imprimé à la Haye en 1739 , en 2 vol. in-12. La flotte qu'il commandoit étoit destinée par la Compagnie hollandoise des Indes Orientales , à la découverte du Monde Austral. Le voyage de Roggewin est peut-être le plus curieux de tous ceux qui ont été entrepris pour reconnoître ce troisieme Continent.

circuit. Il cotoya toute la partie Orientale, la jugea inhabitée, parce qu'il n'y vit ni feu ni navire; & s'il n'avoit craint de perdre le temps favorable pour doubler le Cap de Horn, il seroit descendu dans cette contrée pour la visiter; l'unique acte de souveraineté qu'il exerça, fut de lui donner le nom de *Belgie*, parce qu'elle se trouve dans une latitude correspondante à celle des Pays-Bas; mais cet événement ne parut pas à la Compagnie de Batavia un titre suffisant pour envoyer ses Amiraux prendre possession des Isles Malouines.

Les Anglois ont aussi partagé avec les Hollandois la gloire de reconnoître les Isles Malouines; ils paroissent tous y avoir été con-

duits en cherchant une prétendue Isle Pepys, que Cowley en 1686 crut découvrir (d), où il y a, dit-

(d) Toute la relation du Capitaine Cowley paroît erronée à Dom Pernetty, & il est aisé, dit-il, des'en convaincre par la lecture de son voyage. Cet Anglois dit que « *le gros temps* » *l'empêcha de descendre, & qu'il ne put mettre* » *sa chaloupe à la mer.* S'il a vu cette terre, en » effet, ce n'est donc qu'en passant, comme » plusieurs Navigateurs ont fait de beaucoup » d'autres Isles & Terres qui nous sont encore » inconnues, tant pour la qualité & les pro- » ductions du terrain, que pour la véritable » position de leurs côtes. Puisque ce Capitaine » n'y est pas descendu, comment peut-il dire » que c'est un lieu commode pour faire de » l'eau? Il n'y a peut-être point d'eau douce. » Quant au bois, nous y avons été trompés » sur les apparences; en courant la Côte des » Isles Malouines, nous avons cru en voir, » & après y être descendus, ces apparences » ne nous ont donné en réalité que des glajeux; » espece de jonc ou plante à longues feuilles, » plattes & étroites, qui s'éleve en motte de » trois pieds au moins, & dont les feuilles en » touffes font, en s'élevant au-dessus de la » motte, une hauteur de six à sept pieds. »

on, des bois & de l'eau douce en abondance, & dont le principal port est assez vaste pour contenir mille vaisseaux (e), Isle que les meilleurs Navigateurs sont tentés de mettre dans le rang de l'Isle Atlantique de Platon & du beau pays d'El-Dorado.

Woods Rogers, dès le commencement de ce siècle, comman-

(e) Cette Isle Pepys, suivant l'Amiral Anfon, est à quarante-sept degrés de latitude Sud; & suivant le Docteur Halley, à quatre-vingts lieues du Cap-Blanc sur la Côte des Patagons. Le Capitaine Cowley la nomma *Isle de Pepys* en l'honneur de Samuel Pepys, Secrétaire du Duc d'Yorck, qui fut depuis Jacques II, & qui pour lors étoit grand Amiral de l'Angleterre. Le Chef d'escadre Biron, dans son voyage autour du Monde; & M. de Bougainville, dans deux voyages aux Isles Malouines, ont vainement cherché cette Isle Pepys, qui ne fut probablement, pour le Capitaine Cowley, qu'un nuage ou un grand banc de glace.

da une petite escadre chargée de reconnoître la mer du Sud ; il avoit pour second Capitaine le célèbre Médecin Dower, & pour Pilote Williams Dampier, qui s'étoit déjà immortalisé par deux voyages autour du monde ; Rogers courut la côte N. O. des Isles Malouines, & détermina leur position ; mais il jugea mal de leur étendue (f).

(f) Suivant le récit de l'Amiral Anson ;
 « Rogers courut la Côte de N. E. de ces Isles en
 » 1708 ; il vit qu'elles s'étendoient environ la
 » longueur de deux degrés , qu'elles étoient
 » composées de hauteurs qui s'abaissoient en
 » pente douce les unes devant les autres ; que
 » le terrain en étoit bon & couvert de bois ;
 » & que , suivant les apparences , il n'y man-
 » quoit pas de bons ports. »

Dom Pernetty redresse ici le Capitaine Rogers. « Si cet Anglois , dit-il , n'a couru que
 » la Côte N. E. des Isles Malouines , comment
 » peut-il favoir si ces Isles ne s'étendent qu'en-

George Anson, mort comblé de gloire en 1762, & dont la cendre auroit dû être placée à Westminster, à côté de celle des grands hommes & des Rois, navigea fort près des Isles Malouines; l'élégant rédacteur de ses Voyages proposa même au Gouvernement Anglois un plan de commerce sur ce sujet, qui prouve l'étendue de ses vûes

» viron la longueur de deux degrés ? Nous n'a-
 » vons couru qu'une partie des côtes de la
 » grande Isle, & nous avons trouvé qu'elle
 » s'étendoit de plus de trois degrés, depuis l'Est
 » jusqu'au Nord-Ouest. Nous avons remarqué
 » qu'elle est en effet composée de hauteurs qui
 » s'abaissent en pente douce les unes devant les
 » autres; mais le terrain ne nous a jamais paru
 » couvert de bois, quoique nous l'ayons co-
 » toyé de fort près: nous avons même tou-
 » jours douté qu'il y en eût, parce que nous
 » n'avons pu en découvrir pendant le séjour
 » que nous y avons fait, tant au premier
 » voyage qu'aux deux suivans ».

politiques (g), & le Chef d'Escadre Byron dans son voyage au-

(g) « J'ai prouvé , dit-il , que toutes nos entreprises dans la mer du Sud courent grand risque d'échouer , tant qu'on sera obligé de relâcher au Bresil ; ainsi tout expédient qui pourroit nous affranchir de cette nécessité , est sûrement digne de l'attention du Public ; & le meilleur expédient à proposer , seroit donc de trouver quelque'autre endroit plus au Sud , où nos vaisseaux pussent relâcher ; & se pourvoir des choses nécessaires pour leur voyage autour du Cap Horn. Nous avons déjà quelque connoissance imparfaite de deux endroits , qu'on trouveroit peut-être , en les faisant reconnoître , fort propres à cet effet. L'un est l'Isle *Pepys* ; le second est aux Isles de *Falkland* , situées au Sud de l'Isle *Pepys*. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent ; & à en juger par leurs latitudes , le climat y doit être tempéré. Il est vrai qu'on ne les connoît pas assez bien pour pouvoir les recommander comme des lieux de rafraîchissement à des vaisseaux destinés pour la mer du Sud : mais l'Amirauté pourroit les faire reconnoître à peu de frais ; il n'en coûteroit qu'un voyage d'un seul vaisseau : & si

tour du Monde en 1764, a été sur le point de l'exécuter (h).

» un de ces endroits se trouvoit, après cet examen, propre à ce que je propose, il n'est pas concevable de quelle utilité pourroit être un lieu de rafraîchissement, aussi avancé vers le Sud, & aussi près du Cap Horn. Le Duc & la Duchesse de *Bristol* ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vue des Isles de *Falkland*, jusqu'à leur arrivée à l'Isle de *Juan Fernandez*, dans la mer du Sud; & comme le retour en est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest qui regnent dans ces parages, je ne doute pas qu'on ne puisse faire ce voyage des Isles de *Falkland* à celle de *Juan Fernandez*, aller & revenir, en un peu plus de deux mois ».

(h) Voici ce qui est dit dans la relation de *Byron*, au sujet des Isles Malouines. « L'Isle la plus considérable est située au Nord du Port *Egmont*. Nous y descendîmes, attirés par sa situation, & nous eûmes le plaisir, du haut d'une montagne fort élevée, de jouir d'un point de vue admirable: on a beaucoup de peine à monter sur le sommet de cette montagne; mais on en est bien dédommagé par la vue agréable de toute l'étendue du Port, des trois passages qui viennent y abou-

Ce voyage de Byron est postérieur à celui de Dom Pernetty qu'on va lire. Les Anglois avoient pris des précautions extraordinaires pour les préparatifs de cet armement , qui a excité l'attention

» tir, de nos vaisseaux que nous voyions à l'an-
 » cre, & de toute la mer qui environne cette
 » Isle & les Isles voisines, jusqu'au nombre de
 » cinquante, tant petites que grandes, & qui
 » nous parurent toutes tapissées de verdure.

» Le 23 Janvier, le Commandant, accom-
 » pagné des Capitaines & des principaux Offi-
 » ciers, descendit dans l'Isle; on fixa aussitôt
 » un poteau sur le rivage, au haut duquel on
 » attacha le pavillon de l'Union; & dès qu'il
 » fut déployé, le Chef d'escadre déclara que
 » toutes ces Isles appartenoient à Sa Majesté
 » Britannique, & qu'il en prenoit posses-
 » sion au nom de la Couronne d'Angleterre.

*Voyage autour du Monde, fait sur le vaisseau
 de guerre le Dauphin, &c. page 131, &c.*

L'Auteur, dans tout le cours de cette relation,
 ne nomme point les Isles Malouines; & j'aime
 mieux le croire un mauvais Géographe, qu'un
 Politique mal-intentionné.

de toute l'Europe ; mais il est démontré que M. de Bougainville avoit pris possession des Isles Malouines, dans le temps que le *Dauphin*, monté par Byron, étoit encore sur le chantier ; & il n'y eut peut-être jamais de droit plus incontestable que celui de la France sur cette région : car ses Armateurs sont les premiers qui y aient abordé ; ses Historiens sont les premiers qui l'aient décrite ; & ce qui est encore plus intéressant pour l'humanité, elle ne l'a point enlevée à des hommes, mais à des insectes malfaisans ou inutiles, à des araignées & à des grelots.

Dom Pernetty, qui a observé en Philosophe les Isles Malouines, est persuadé qu'elles faisoient autrefois partie de la contrée des

Patagons & de la Terre de Feu. Je pensois comme lui même avant de l'avoir lu ; il est certain qu'on voit dans toutes les parties de l'Univers des traces de ces grandes révolutions du globe : la Sicile a été autrefois unie à l'Italie, l'Espagne à l'Afrique, & la France à la Grande-Bretagne : l'Isle de Finlande paroît clairement avoir été séparée du Groenland, & récemment le Professeur Russe Kracheninnikow a démontré que le continent de l'Amérique tenoit autrefois à l'Asie par le Kamfatka (i) : des érup-

(i) Suivant le récit de ce sçavant Etranger, le Continent de l'Amérique s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est presque partout à une égale distance des côtes du Kamfatka, & les deux côtes semblent paralleles, sur-tout depuis la pointe des Kowriles, jusqu'au Cap Tchoukotfa. Il n'y a que deux degrés & demi

tions de volcan, des tremblemens de terre, quelquefois même le seul effort des eaux de la mer suffisent pour déchirer ainsi la terre, & séparer violemment les hommes que l'intérêt tend sans cesse à réunir.

Cette observation convient particulièrement au continent Austral; la Terre de Feu tire son nom de ses volcans: cette région aussi-

entre ce dernier Cap & le rivage de l'Amérique correspondant. On voit, par l'aspect des côtes, qu'elles ont été séparées avec violence, & les Isles, qui sont entre deux, forment une espèce de chaîne comme les Maldives. Les habitans de l'Amérique correspondante à l'extrémité Orientale de l'Asie, sont de petite taille, basanés & peu barbus, comme les Kamtschadales, &c. Voyez les preuves de cette opinion dans l'ouvrage même de Krachenninnikow, traduit au second volume *in-4°*. du Voyage en Sibérie de l'Abbé Chappe. Ces preuves sont trop fortes, pour ne servir qu'à l'appui d'un système.

bien que la Terre des Etats semble entièrement composée de roches inaccessibles, suspendues presque sans base, entourées d'abymes affreux, & couronnées d'une neige éternelle. D'un autre côté, à quelques lieues de l'endroit de la grande Isle Malouine où a abordé M. de Bougainville, on voit par la position des montagnes, par les crevasses qu'on y rencontre, & par le désordre des lits de pierre de taille, que cette contrée n'est devenue une Isle que par l'effort d'un tremblement de terre (k);

(k) « Un autre motif m'engage encore à
 » croire que les Isles Malouines tenoient jadis
 » à la Terre des Patagons. On ne voit point
 » d'arbres aux Isles Malouines, & toute la
 » côte de l'Est des Patagons, & de la Terre de
 » Feu, en est dépourvûe jusqu'à environ 25
 » lieues en avant dans les terres, où l'on com-

ce grand événement n'a pu être
 consigné dans des Historiens ;
 mais pour le Philosophe il est écrit
 dans le livre de la Nature.

Au reste nous ne connoissons
 les Isles Malouines que depuis l'é-
 poque où elles ont été arrachées
 avec violence du continent ; ainsi
 ce que les Navigateurs nous ont
 appris jusqu'ici ne sert tout au plus
 qu'à perfectionner la théorie de la
 terre ; mais que l'Espagne y en-
 voie une Colonie , que les Arts

» mence à trouver des arbres. Depuis-là jus-
 » qu'à la côte , on ne rencontre que quelques
 » arbrustes & des bruyeres. On en trouve de
 » semblables aux Isles Malouines. Les décou-
 » vertes que les Anglois , qui s'y sont établis
 » plus à l'Ouest , pourront faire dans cette
 » partie , nous éclaireront davantage sur tous
 » ces articles. Les Espagnols substitués à nos
 » François dans l'établissement de l'Est , nous
 » mettront au fait de l'autre partie ».

naissent dans son sein, que cette contrée serve de point d'union entre le Nouveau Monde & le Monde Austral, & alors commencera son Histoire.

*DES GEANTS
DE LA PATAGONIE.*

Les Isles Malouines ne sont séparées que par un détroit de cette pointe de l'Amérique Méridionale qu'habitent les Patagons, contrée singulière où la nature s'abâtardit dans les végétaux, & se relève avec avantage dans l'espèce humaine; qui produit des Géants, des Plantes sans vigueur & des quadrupèdes dégénérés.

C'est un phénomène assez singulier, que depuis qu'il y a des

hommes policés & des livres, on ne se soit jamais accordé sur l'existence des Géants; c'est sur-tout par rapport aux Patagons que ce problème a paru long-temps insoluble aux Philosophes; pendant cent ans les Navigateurs de toutes les Nations s'accorderent à dire que la pointe de l'Amérique Méridionale produisoit des Colosses: dans le siècle suivant les Marins n'y virent plus que des hommes ordinaires; & des Naturalistes, du fond de leur cabinet, assurent aujourd'hui que les Patagons, comme voisins du Pôle ne doivent être que des pygmées.

Cette question si curieuse paroît maintenant décidée par la relation authentique du Commodore Byron, & par celles qu'on
lira

lira à la suite du Voyage de Dom Pernetty : mais pour satisfaire toutes les classes d'hommes qui raisonnent , voici d'autres preuves qui serviront à justifier la nature contre les idées étroites de ses détracteurs ; si après cela , dit le célèbre Fontenelle , le P. Baltus veut croire encore que le diable rend des oracles , il ne tiendra qu'à lui.

De temps immémorial on croit en Amérique qu'il y a dans sa partie Méridionale une race de Géants redoutable par ses violences & par ses crimes (1) : car dans

(1) Voyez sur-tout l'*Histoire du Pérou* de l'Ynca Garcilasso , liv. 9 , chap. 9. Je sçai qu'il se trouve dans son récit bien des fables : par exemple , il dit que ces Géants avoient les yeux larges comme le fond d'une assiette ; que chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes ; qu'ils tuoient les femmes dont ils

tous les siècles on a observé qu'ordinairement être le plus fort signifie être le plus injuste.

Magellan, le premier Marin qui navigea sur les côtes de la Patagonie, vit de ses propres yeux quelques-uns de ces Géants si redoutés dans le Nouveau Monde (*m*), mais son artillerie les con-

vouloient jouir, &c. L'Ynca n'a pas mieux observé les proportions de ses Géants, que Mahomet, celui de son ange qui avoit soixante-dix mille têtes : mais de ce que les Péruviens ont exagéré, il ne s'ensuit pas qu'ils n'ont rien vu.

(*m*) Le récit du Chevalier Pigafetta, qui étoit sur le vaisseau de Magellan, & qui a rédigé son Voyage, est trop bien circonstancié, pour qu'on puisse croire son Auteur dupe ou fripon. « Un Géant vint à nous, chantant, » dansant & jettant de la poussière sur sa tête. » Le Capitaine ordonna de faire la même chose. » Ces gestes rassurèrent le sauvage. Il vint à » nous dans une petite Isle, donnant à notre » vue les plus grandes marques de surprise :

tint, & le tonnerre des Européens
 suffit pour faire trembler les Ti-
 tans de l'Amérique.

» il levoit un doigt vers le Ciel, voulant dire
 » que nous en venions. Nos gens lui alloient
 » à peine à la ceinture. Magellan lui fit donner
 » à manger & à boire. On lui présenta un mi-
 » roir, il fut si effrayé d'y voir sa figure, que
 » d'un faut qu'il fit en arrière, il jetta quatre
 » de nos gens par terre. Ses compagnons pa-
 » roissoient avoir dix palmes, environ sept
 » pieds; on leur fit signe de venir aux vais-
 » seaux: alors ils firent remonter leurs femmes,
 » dont ils paroissoient jaloux, sur des animaux
 » faits comme des ânes, & les renvoyerent.

» Une autre fois six de ces sauvages parurent
 » sur le rivage, faisant signe qu'ils vouloient
 » venir aux vaisseaux; ce qui nous fit grand
 » plaisir. On envoya l'esquif pour les prendre.
 » Ils monterent sur la capitane, où le Général
 » leur fit servir une chaudiere de bouillie assez
 » grande pour rassasier vingt matelots. Ils la
 » mangerent toute entiere; aussi le plus petit
 » d'entr'eux étoit-il plus haut que le plus grand
 » de nous. Dès qu'ils eurent mangé, ils de-
 » manderent qu'on les remît à terre. Ces peu-
 » ples n'ont point de maisons fixes; ils font des

Un demi-siècle après Magellan, Drake, le premier Anglois qui fit le tour du Globe, & le même qui fut dévoré tout vivant par des Crabbes, vit sur la côte de la Patagonie huit Géants, près de qui les Européens les plus grands ne paroissent pas plus hauts que des Lapons (*n*).

» cabanes de peaux, qu'ils transportent à leur
 » gré d'un lieu à un autre. Ils vivent de chair
 » crue & d'une racine, nommée en leur langage
 » *capas*. Le prisonnier que nous avions sur notre
 » bord, mangeoit en un repas une pleine cor-
 » beille de biscuit, & buvoit tout d'un trait
 » un demi seau d'eau. Ils ont les cheveux
 » coupés en rond comme des Moines & la tête
 » liée d'une corde de coton, dans laquelle ils
 » passent leurs fleches. » Voyez la traduction
 françoise du *Journal* de Pigafetta, Chevalier
 de Rhodes, adressée au Grand-Maitre Villiers
 de l'Isle-Adam.

(*n*) Du moins tel est le récit d'Argensola, dans son *Histoire des Moluques*, livre 3. Cet Auteur ajoute que le volume du corps des Pa-

Vers l'an 1592, le Chevalier Cavendish traversa le détroit de Magellan, il attesta avoir vu sur la côte Américaine deux cadavres de Patagons qui avoient quatorze palmes de long; il mesura sur le rivage la trace du pied d'un de ces Sauvages, & elle se trouva quatre fois plus longue qu'une des siennes; enfin trois de ses Matelots manquerent à être tués jusques dans la mer par les quartiers de rochers qu'un Géant leur lança (o): voilà le Polyphème de l'O-

tagons ne faisoit point tort à leur agilité; ils ne couroient pas, ils voloient.

(o) Voyez la relation d'Antoine Knivet; dans la collection de Purchas, tome IV, liv. 6. L'Auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* dit, tome 2, page 295, que, du temps de Cavendish, l'opinion sur l'existence des Géants étoit universelle, & que Kni-

elyffée rajeuni ; mais heureusement pour le Patagon , il ne se trouva point d'Ulyffe dans le vaisseau.

Tous les Voyageurs qui , dans le seizieme siecle , parcoururent la mer du Sud , parlerent de l'existence des Géants du cercle Antarctique comme d'une vérité reconnue. Le Corsaire Espagnol *Sarmiento* (*p*) s'accorde sur ce

vet nel'adoptà que par la crainte des Autodafés. Je ne vois pas d'abord comment une opinion cesseroit d'être vraie , parce qu'elle est reçue des Inquisiteurs. De plus , la crainte des Jacobins pouvoit bien empêcher Knivet de dire ce qu'il avoit vu , mais non le forcer à dire ce qu'il n'avoit pu voir. L'Historien du voyage de Cavendish n'avoit besoin que de taire la vérité , & non de dire un mensonge.

(*p*) « L'équipage vit bientôt paroître une
 » troupe de Géants sans armes ; ils s'appro-
 » cherent de notre chaloupe , & aussitôt l'en-
 » feigne descendit à terre avec des soldats . . .
 » Dix Espagnols environnerent adroitement

ſujet avec le Capitaine Anglois Richard Hawkins (q), & avec les

» un des ſauvages & le prirent, malgré ſa réſiſ-
 » tance ; les autres coururent auffitôt à leurs
 » armes, & revinrent ſi promptement ſur nous,
 » que nous eûmes à peine le temps de rentrer
 » dans la chaloupe. . . . L'Indien, que nos
 » gens avoit pris, étoit Géant entre les autres
 » Géants, & reſſembloit à un Cyclope. Ses
 » compatriotes étoient hauts de trois aulnes,
 » gros & forts à proportion. . . . On fit, quel-
 » ques jours après, une autre deſcente ; mais
 » l'artillerie effraya les Géants : ils s'enfuirent
 » avec légereté, & on auroit cru qu'ils alloient
 » auffi vîte que la balle d'une arquebuſe. *Hiſ-
 toire de la conquête des Moluques* de Léonard
 d'Argenſola, liv. 3. Il faut cependant ſe dé-
 fier de Sarmiento, qui vivoit dans le ſiècle de
 la Chevalerie, & qui avoit l'eſprit viſionnaire
 de Dom Quichotte.

(q) « Il faut ſe défier des habitans de la Côte
 » de Magellan : on les appelle Patagons : ils
 » ſont cruels, perfides, & de ſi haute taille,
 » que pluſieurs voyageurs leur donnent le titre
 » de Géants. » Voyez l'abrégé de ſa relation
 dans le *Compilateur Purchais*, tome 4, liv. 7.
 chap. 5.

Amiraux Hollandois Olivier de Noort (r) & Sebald de Wert (f);

(r) « Nous prîmes sur la Côte du Détroit de
 » Magellan quatre sauvages & deux filles que
 » nous menâmes à bord : l'un d'eux apprit
 » bientôt le Hollandois, & nous instruisit de
 » l'Histoire de son pays. . . . Il y a dans l'in-
 » térieur de la Patagonie une Nation nommée
 » *Tiremenen*, dont les individus ont dix à douze
 » pieds de hauteur : ils viennent faire la guerre
 » aux peuples voisins, parce qu'ils sont man-
 » geurs d'autruches : pour les Géants, nous
 » conjecturâmes qu'ils sont Antropophages. »
 Voyez le recueil de Purchas, tome 1, liv. 2,
 chap. 5.

(f) « Le Vice-Amiral rencontra près de la
 » baie Verte, sept canots avec des Sauvages
 » qui avoient dix à onze pieds de hauteur
 » On les laissa venir jusqu'à la portée du fusil ;
 » ensuite les Hollandois ayant fait une déchar-
 » ge, on en tua quatre ou cinq, & le reste
 » épouvanté s'enfuit vers la terre ; là ces
 » Géants arrachèrent de leurs mains des arbres
 » qui paroissoient de l'épaisseur d'un empan,
 » & en firent des retranchemens Mais le
 » Vice-Amiral abandonna ces hommes sangui-
 » naires à leur propre fureur, & aima mieux

& on ne voit pas même que le petit nombre des Philosophes de ce tems-là, révoquassent en doute cette singularité de la nature ; le peuple citoit sur ce sujet les Navigateurs de toutes les Nations ; les Théologiens, Goliath ; & les beaux esprits, qui de tout temps ont voulu concilier l'Histoire avec la Mythologie, Polyphème & les Titans.

Du seizieme siecle il faut sauter tout d'un coup au dix-huitieme, pour trouver des témoignages sur la stature colossale des Patagons. En 1704, les Capitaines Haring-

» s'en retourner à bord que d'aller les combat-
 » tre ». Voyez la traduction françoise du voyage de Simon de Cordes & de Sebald de Wert dans le Recueil de la Compagnie des Indes, Tome 2.

ton & Carman , commandant deux Vaisseaux François , l'un de S. Malo , & l'autre de Marseille , virent une fois sept Géants dans une baie du détroit de Magellan , une seconde fois six , & une troisieme une troupe de deux cents hommes , mêlée de Géants & de Sauvages d'une taille ordinaire ; les François eurent une entrevûe très-pacifique avec ces Géants (t). Le judicieux Frezier qui fit en 1712 le voyage de la mer du Sud , rapporte pour confirmer ce trait , le témoignage d'une multitude d'anciens Navigateurs (u), & il est

(t) Voyez l'Histoire des Navigations aux Terres Australes du savant Prédident de Broffes, tom. 2, pag. 329.

(u) Et il termine ses citations par cette réflexion si simple & si naturelle. « On peut

difficile d'être Pyrrhonien quand ce célèbre Marin ne l'est pas.

Le Capitaine Shelwock qui fit en 1719 le tour du Monde, confirma les récits de Magellan, de Cavendish, & de Frezier : quelques années auparavant un Capitaine de Vaisseau Marchand nommé *Raynauld*, avoit vu sur une des

» croire sans légéreté qu'il y a dans cette par-
 » tie de l'Amérique, une Nation d'hommes
 » d'une taille très-supérieure à la nôtre ; le
 » détail des temps & des lieux, & toutes les
 » circonstances qui accompagnent ce qu'on en
 » dit, semblent porter un caractère de vérité
 » suffisant pour vaincre la prévention naturelle
 » qu'on a pour le contraire : la rareté du spec-
 » tacle a peut-être causé quelque exagération
 » dans les mesures de leur taille ; mais si on doit
 » les regarder comme estimées, plutôt que
 » comme prises à la rigueur, on verra qu'elles
 » different très-peu entr'elles ». Voyez le *Voya-
 ge* de M. Frezier, édit. de 1732, pag. 76 &
 suiv.

côtes du détroit de Magellan des hommes de neuf pieds de haut , qu'il avoit mesurés lui-même aussi-bien qu'une partie de son équipage : le Lieutenant de Frégate , Duclos-Guyot, & le Commandant d'une flute de Roi , la Giraudais , revirent encore en 1766 ces Géants , dont ils mesurèrent le plus petit qui avoit au moins cinq pieds sept pouces (x) ; mais personne n'a porté cette vérité historique jusqu'à la démonstration , comme le Chef d'Escadre Byron (y) , qui en 1764 & 1765 fit le

(x) L'extrait des voyages de ces Navigateurs François se trouvera dans cet ouvrage.

(y) Voici quelques traits de la relation de cet Officier Anglois ; on observera en la lisant que le pied dont on se servoit pour mesurer les Patagons , étoit le pied d'Angleterre

tour du Globe sur les traces des

qui a près d'un pouce de moins que notre pied de roi. « En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de ceux de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils apperçurent des hommes d'une taille prodigieuse. Quelques uns d'entr'eux, pour encourager peut-être les autres, observerent que ces hommes gigantesques paroissoient aussi étonnés à la vûe de nos mousquets, que nous l'étions de leur taille.

» Le Commodore descendit à terre avec in-
 » trépidité fit asseoir ces Sauvages, & leur
 » distribua des colifichets. Leur grandeur
 » étoit si extraordinaire, que même assis, ils
 » étoient presque aussi hauts que l'Amiral de-
 » bout. Leur taille moyenne parut de huit
 » pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus....
 » La stature des femmes est aussi étonnante
 » que celle des hommes, & on remarque dans
 » leurs enfans les mêmes proportions.

» Leur langage n'est qu'un jargon confus
 » sans mélange de Portugais & d'Espagnol.....
 » Ils regardoient fréquemment le soleil en signe
 » d'adoration Leurs chevaux avoient en-
 » viron seize palmes de haut, & paroissoient fort
 » rapides ; mais leur grandeur n'étoit point

Dampier , des Gemelli & des Anson.

» proportionnée à celle des cavaliers qui les
 » montoient ». *Voyage autour du Monde* ,
 traduction Française , pag. 73 & suiv. jus-
 qu'à 86.

L'Editeur du *Voyage de Byron* , confirma
 ces anecdotes par le témoignage de deux Offi-
 ciers de son vaisseau qui lui permirent de pu-
 blier leurs relations. « Les Patagons , disent
 » ces Officiers dans la préface de l'Ouvrage que
 » j'analyse , ont pour la plupart neuf pieds ; ils
 » sont bien faits , quarrés , & d'une force pro-
 » digieuse. Les deux sexes ont la peau cou-
 » leur de cuivre , portant de longs cheveux
 » noirs , & sont vêtus de peaux de bêtes sau-
 » vages. Ils paroissoient voir avec plaisir
 » le Lieutenant Cummins , à cause de sa gran-
 » de taille , qui est de six pieds dix pouces ;
 » quelques-uns de ces Indiens lui frapperent
 » sur l'épaule , & quoique ce fût pour le caref-
 » ser , leurs mains tomboient avec tant de pe-
 » fanteur que tout son corps en étoit ébranlé ».

Les femmes des Patagons caresserent aussi le
 Commodore Byron ; mais les politesses qu'el-
 les lui firent essuyer , furent encore plus ex-
 pressives ; *elles badinerent* , dit l'Historien An-
 glois , *si sérieusement avec moi , que j'eus beau-*

Je ne cherche à en imposer à personne ; je sçais que la plupart des Voyageurs qui traverserent le détroit de Magellan dans le dix-septieme siecle, ne virent dans la Patagonie que des hommes d'une taille ordinaire ; ils en conclurent alors que leurs prédécesseurs avoient été des fourbes ou des visionnaires ; les Sceptiques s'empreserent d'adopter une opinion qui les dispensoit d'être crédules, & l'existence des Géants fut bientôt mise au rang des *mensonges imprimés*.

Il me semble qu'on s'est trop pressé de déclamer dans le dix-septieme siecle contre les Voya-

coup de peine à m'en débarrasser. Ce trait n'est point dans la traduction Française.

geurs du seizieme ; Wood & Narborough qui ne virent en Patagonie que des hommes comme eux, peuvent très-bien être véridiques, sans que Pigafetta, Hawkins, & Knivet soient des imposteurs : on n'a jamais soutenu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique Méridionale eussent une taille colossale. Que diroit-on d'un Historien qui ne voyant en Laponie que des Suédois, des Danois & des Russes, traiteroit de visionnaires les Voyageurs qui assurent que les Lapons sont les nains de l'espece humaine ?

Les Géants de la Patagonie ne forment qu'une Nation particulière, qui sans doute n'est pas fort étendue, parce que tous leurs voisins semblent intéressés à les exterminer ;

miner ; il est même probable qu'effrayés par les descentes des Européens dans leurs contrées, ils se retirèrent au siècle dernier dans l'intérieur du pays, ce qui empêcha nos Navigateurs de les rencontrer ; Narborough & les autres Marins ennemis des Géants, ont beaucoup d'autorité quand ils racontent leurs aventures, mais fort peu quand ils critiquent celles des autres ; ils ont bien observé, & mal raisonné ; ils peuvent être d'excellens Pilotes, mais à coup sûr ils sont de mauvais Logiciens.

Ajoutons qu'un témoin qui dit *j'ai vu*, est plus croyable que cent autres qui disent *je n'ai rien vu* ; ce principe est vrai toutes les fois qu'il ne s'agit pas de faits évidemment contradictoires avec les loix

éternelles & invariables de la nature.

L'Auteur plus ingénieux qu'exa^ct des *Recherches Philosophiques sur les Américains*, a été la dupe de son imagination, quand il a consacré un chapitre entier de son Ouvrage, à répandre son pyrrhonisme sur l'existence des Géants; on voit que la crainte de parler comme le reste des hommes, a conduit sa plume. Il passe en revue tous les Voyageurs qui ont traversé le détroit de Magellan, affoiblit le témoignage des uns par des plaisanteries (z), ce-

(z) La plupart au reste portent à faux; on peut en juger par celle-ci. « Corneille de Maye, qui » a rédigé le routier de la navigation de Spil- » berg, crut distinguer de loin sur les collines » de la terre del Fuego un seul homme colossal,

lui des autres par des injures (a);
& quand le Lecteur se trouve au

» occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec
» une adresse inimitable: . . . on peut l'accuser
» d'avoir eu une illusion d'optique en regardant
» les collines; il aura pris la pointe d'un rocher,
» ou le tronc d'un arbre pour un homme, faute
» de s'être muni de bonnes lunettes ». *Rech. phil.* tom. 1, pag. 298 & 299, comme si on pouvoit se tromper au mouvement des Géants! Comme si la *pointe d'un roc, ou un tronc d'arbre* pouvoient *sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable.*

(a) « L'Italien Pigafetta, qui sans fonction
» & sans caractère, avoit fait la course sur le
» navire de Magellan, donna à son retour les
» plus grands détails sur les prétendus Titans de
» cette contrée. . . . On ne sçauroit être ni plus
» crédule, ni moins éclairé que cet Ultramon-
» tain, & ce seroit faire tort à ses lumieres,
» que d'accorder la moindre confiance à des
» fables si grossieres ». *Rech. philos.* tom. 1,
pag. 289 & 290.

« L'héroïque Sarmiento étoit un visionnaire
» . . . & l'homme de son tems le plus ignorant
» en Géographie ». *Ibid.* pag. 293.

« On peut juger après cela du crédit que mé-
» rite le Journal du Commodore Byron, qui

bout de sa déclamation, il est tout surpris qu'à la place d'un calcul de probabilité, on lui ait donné une satyre; & au lieu de recherches philosophiques, un recueil d'épigrammes.

Je voudrois bien sçavoir par quelle bizarerie on voudroit que dans les trois continents, l'espece humaine fût nécessairement rédui-

» pour se prêter aux vues du Ministère anglois,
 » a bien voulu se déclarer auteur d'une Rela-
 » tion que le moindre Matelot de son escadre
 » n'auroit osé publier. . . . Ce conte de Gar-
 » gantua fut débité à Londres en 1766. Le Doc-
 » teur Maty, si connu par sa petite taille & son
 » Journal Britannique, se hâta extrêmement
 » d'y ajoûter foi, & de divulguer cette fable
 » dans les pays étrangers ». *Ibid.* pag. 306 &
 307. Voilà à peu près de quelle façon raisonne
 l'auteur des *Recherches Philosophiques* : on
 s'apperçoit qu'il a cherché non à éclairer, mais
 à se faire lire.

te à la plus exacte uniformité ? N'y a-t-il pas à l'embouchure du Sénégal des Albinos qui ne ressemblent presque en rien aux hommes d'Europe ? Le Hottentot, avec son tablier ; le Ceylanois, avec ses grosses jambes ; le Negre de Manille, avec sa queue, doivent-ils être rangés dans la même classe qu'un Persan ou un Géorgien ? Pourquoi n'y auroit-il pas des Géants en Patagonie, comme il y a des Pigmées en Laponie & à la baie d'Hudson ?

La Nature n'a peut-être qu'une loi ; mais cette loi lui suffit pour régir l'espece humaine des trois Mondes, pour produire des colosses & des nains, pour faire naître un Kalmouk & une femme de Géorgie ; pour organiser un Ne-

gre stupide d'Angola & un Montefquieu.

Cette vaste plage qui borde le détroit de Magellan, aussi-bien que la Terre de Feu qui lui répond, semblent au reste former une espece de Monde à part ; le sol y est nud & mêlé de talc, de nitre & de coquillages fossiles ; l'amas de toutes ces matieres hétérogenes y compose des collines en pic, qui ne sont jamais tapissées de verdure. D'énormes rochers couronnés de glaçons, paroissent suspendus dans les airs, & forment un tableau sublime, mais affreux ; quand le ciel n'est pas serein, il n'est voilé que par d'affreux nuages ; tous les vents y sont impétueux ; les calmes de la mer n'y sont inter-

rompus que par les tempêtes. Pourquoi dans des climats qui différent si fort des nôtres, chercher des hommes qui nous ressemblent?

Il seroit absurde de nier qu'on ne voie de temps en temps dans l'Europe même des individus de taille colossale; les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, parlent du crâne d'un Géant de douze pieds (*b*); l'Abbé

(*b*) Voyez numero 168 & 169. Il y a dans le Roman philosophique de Telliamed un trait bien plus extraordinaire. Le Consul de Maillet prétend que, dans le siècle dernier, on trouva à six lieues de Salonique, dans un vaste tombeau, un corps humain de quarante-cinq coudées de longueur. Dusquenet, alors Consul de France, avec l'agrément du Pacha de la Province, fit enlever les ossemens du Géant, & on en transporta une partie à Paris dans la Bibliothèque du Roi. La tête du cadavre colossal fut suspendue à Salonique au haut de la

de la Caille prétend avoir mesuré au cap de Bonne-Espérance un Hottentot, haut de six pieds sept pouces & dix lignes; & on a vu à Paris en 1756 un homme de sept pieds cinq pouces. Il est vrai que

porte de la marine, pour perpétuer la mémoire de ce prodige; mais son grand poids la fit tomber quelques années après, & elle fut brisée. Le crâne seul étoit si vaste, qu'avant qu'on exposât la tête, il pouvoit contenir dix-sept cens livres de bled. *Telliamed*, tom. 2, pag. 220. — Au reste, il faut beaucoup se défier de ces squelettes énormes qu'on donne pour des cadavres humains. Le Chevalier Hans Sloane a prouvé dans une excellente dissertation, que ces prétendus Géants n'étoient que des débris d'éléphants, de baleines & d'hyppopotames; c'est ce qu'il pense en particulier du squelette de quarante-six coudées qu'on rencontra, suivant Pline, dans une caverne en Crete, & d'un autre de soixante coudées trouvé, à ce que dit Strabon, en Mauritanie, & que le peuple prit pour le corps de cet Anthée qui fut étouffé entre les bras d'Hercule dans les temps héroïques, c'est-à-dire dans le tems des fables.

parmi nous ces variétés de l'espece humaine font accidentelles; on ne voit point de famille entiere dont la stature soit colossale; & un Géant Européen, est moins regardé comme un individu d'une race particuliere, que comme un monstre.

Mais qu'est-ce qu'un monstre? Est-il bien vrai que la nature trouble elle-même l'ordre invariable de ses loix? Les combinaisons des élémens de l'animalité, qui nous paroissent vicieuses, le sont-elles en effet? & la variété des formes change-t-elle l'essence des êtres?

Dès qu'un être respire, dès qu'il croît, dès qu'il peut se multiplier, il ne doit point être placé hors de la grande échelle des êtres; mais le peuple des Philosophes, qui fait le Monde, aime à le déranger. Il est

probable qu'un monstre n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais seulement celui des Naturalistes.

Un Géant sur-tout ne fut jamais un monstre ; la taille du Patagon, plus élevée du double que la nôtre ; le volume de son corps huit fois plus considérable, n'occasionnent aucun desordre dans son économie organique. Qu'un homme de dix pieds s'unisse à une femme de même taille, voilà un peuple, & la nature est justifiée.

On pourroit même porter plus loin ses conjectures ; on pourroit soupçonner que la puissance génératrice est dans sa vigueur chez les Patagons, tandis que chez nous elle est dans sa décrépitude : mais cette opinion ne paroît point à sa place à la tête d'un Voyage ; on

est tenté de se défier de la vérité quand on la voit appuyée par des systêmes.

DU MONDE AUSTRAL.

J'entends sous le nom de *Monde Austral*, toute la partie du globe située au-delà des trois pointes Méridionales du Monde connu : c'est-à-dire au-delà du Cap de Bonne-Espérance, des Isles Molucques, & du détroit de Magellan, contrées immenses qui renferment huit à dix millions de lieues quarrées, & qu'on connoît moins par les relations des Voyageurs que par les conjectures des Philosophes.

Tous les hommes qui ont étudié avec soin la théorie de la Terre, sçavent que cette vaste étendue du globe qu'on nomme le *Monde*

Austral, ne peut être occupée seulement par l'Océan; la terre est presque une fois spécifiquement plus pesante que l'eau; & s'il n'y avoit pas dans l'hémisphere Antarctique une masse de terre inconnue, qui répondit à celle de l'hémisphere Arctique, le mouvement de rotation du globe seroit gêné, & notre planète perdrait son équilibre.

Il est difficile de croire que les Anciens n'aient pas soupçonné l'existence du Monde Austral; les Astronomes d'Egypte & de Babylone, les grands Navigateurs de la Phénicie, & les Sophistes de la Grece, parlent sans cesse du globe de la Terre, & de sa distribution en cinq zones; ils avoient une notion confuse d'un hémisphere

Austral qu'ils nommoient *Antichthon*, & qu'ils croyoient séparé de nous par un Océan imperméable. Voilà à peu près sur quoi nous fondons nos raisonnemens sur l'équilibre de la Terre : l'esprit philosophique depuis deux cents ans, n'a ajouté que très-peu de choses à la masse des idées anciennes sur cette partie de l'Astronomie.

Aussi quand le célèbre Maupertuis, dans sa lettre au Roi de Prusse sur le progrès des Sciences, proposa la découverte du Monde Austral, personne ne prit son idée pour un paradoxe ; on rit du Géometre qui après avoir applati le Pole, donnoit un plan pour percer le noyau de la Terre (c),

(c) Œuvres de Maupertuis, tome 2, page 365.

mais on approuva ses vûes ingénieuses pour en parcourir la surface.

Le Président de Broffes, échauffé d'abord par la lecture de cette lettre, & ensuite par son patriotisme, donna quelque temps après sa sçavante Histoire des Terres Australes; & on ne lui opposa point ce doute de l'ignorance que j'appelle le pyrrhonisme de la crédulité. On ne remplit pas, il est vrai, ses projets; mais il en est de même de toutes les grandes entreprises; il y a ordinairement des siècles d'intervalle entre le génie qui propose & le hazard qui exécute.

Le Monde Austral semble composé aujourd'hui d'une prodigieuse quantité d'Isles grandes ou pe-

tites ; mais il est assez probable qu'autrefois il ne formoit qu'un seul continent. La Nouvelle Hollande, qui est au Sud des Molucques , est séparée des Isles de Salomon, moins par une mer que par des rochers, des bancs de sable & un archipel ; il y a une autre chaîne d'Isles entre celles de Salomon & la Terre de Quiros ; enfin Ferdinand Gallego a reconnu une suite de côtes , inconnues avant lui, depuis la terre de Quiros jusqu'à la Terre de Feu: or s'il y a eu un temps où la Terre de Feu étoit réunie à la Nouvelle Hollande , on peut hardiment en conclure que le continent Austral étoit plus étendu que nos deux Mondes.

Il seroit encore plus aisé de

prouver que le Monde Austral tint autrefois à l'Amérique par le pays des Patagons : on voit par l'inspection du détroit de Magellan, par le parallélisme des deux côtes, & par la conformité des deux climats, qu'il fut un temps où la Terre de Feu faisoit partie du Nouveau Monde; elle en a été séparée sans doute par une de ces révolutions physiques qui changent la face du globe, & en détruisant les Nations anéantissent la trace de leurs désastres

L'Amérique d'un autre côté tint probablement autrefois à l'Asie par le Kamsatka : ainsi au berceau du Monde les trois continents purent n'en faire qu'un ; & si jamais la Terre, par l'irruption de l'Océan, se trouve partagée en une multitude

tude innombrable d'Isles, ce sera un signe manifeste de sa décrépitude.

Il est prouvé que le premier Navigateur moderne qui ait pénétré aux Terres Australes, est Améric Vespuce, qui parut dans ces parages en 1502; par une bizarrerie singulière des événemens, ce Florentin qui avoit donné son nom au Nouveau Monde trouvé par Colomb, ne put le donner au Monde Austral, dont personne ne lui disputoit la découverte.

Vers 1504, un Normand nommé *Binot Paulmyer de Gonneville* (d), cherchant sur les traces de

(d) La date de l'année est fixée par ce dit-tique qu'on grava sur une croix plantée aux Terres Australes, & dont toutes les lettres au-

Gama la route des Indes Orientales, fut assailli d'une tempête violente qui le jetta dans le continent Austral. Il resta six mois dans ce pays inconnu, & emmena ensuite en France Effomerik, fils du Roi Arosca ; c'est l'arrière-petit-fils de cet Effomerik qui a composé la relation singulière du Capitaine Gonneville ; ainsi ce voyage est un double monument en faveur de l'existence du Monde Austral.

Depuis cette époque Magellan, Saavedra, Drake, Cavendish, Mindana, Quiros, Spilberg, Bouvet, Anson, & une multitude d'au-

mérales réunies forment le nombre de 1504.

hic saCra paLMariUs posUIt gonIVILLA bInotUs,
greX, soCIUs, parIterq. UtraqUe progenies.

Histoire des Terres Australes, tome 1,
page 112.

tres Marins de toutes les Nations, découvrirent différentes parties des Terres Australes (*e*); & les Rois mêmes qui ont refusé de s'y établir, n'ont pas osé les contredire.

Comme dans ce siècle il n'y a presque plus d'étincelles de ce génie ardent qui, du temps des Colomb & des Gama, faisoit exécuter les grandes choses, & ne voyoit dans le péril que la gloire de le surmonter, on n'a pas manqué d'exagérer beaucoup les difficultés de la navigation aux Terres Australes; & cette opinion est

(*e*) L'analyse de tous ces voyages forme les deux tiers des deux volumes *in 4°*. du Préfident de Brosses sur l'Histoire des Terres Australes. Il y en a de très-curieux, & ceux qui ne le sont pas sont encore utiles.

maintenant la plus répandue , parce qu'elle favorise la paresse de l'esprit , & le dispense de la peine de l'examen.

Mais ce sont les hommes qui sont timides , & non la nature qui est insurmontable : malheureusement comme homme de Lettres , je ne puis que faire soupçonner cette vérité qui seroit démontrée par les Drake , les Magellan & les Anson.

On oppose pour la Nouvelle Guinée , le péril de naviger dans un archipel entrecoupé de détroits , & embarrassé de courans , comme si les mêmes difficultés ne s'étoient pas rencontrées , & n'a-voient pas été surmontées dans l'archipel des Maldives.

On se récrie contre la férocité

des Australiens ; cette accusation est-elle fondée ? n'avons-nous pas vu les Espagnols égorger les Américains , & dire ensuite qu'ils étoient antropophages. Les Australiens séparés de nous de temps immémorial par d'immenses abymes , n'ayant ni notre luxe , ni nos besoins , doivent être d'autant plus humains qu'ils sont plus près de la nature.

Le plus grand obstacle qu'on oppose , regarde ces hautes montagnes de glace qui arrêtent les navires , & les empêchent de naviger proche du pôle. On a reconnu en effet que le froid est plus grand dans la partie Antarctique du globe que dans la nôtre ; les mers y sont glacées à des latitudes tempérées dans notre Europe , &

en particulier la Terre des États, est impraticable neuf mois de l'année, quoiqu'elle soit aussi éloignée de son pôle qu'Edimbourg l'est du sien; mais il est prouvé qu'il ne gele point dans la haute mer, & les glaces même qu'on rencontre, doivent être un nouvel encouragement pour le Navigateur, parce qu'elles annoncent le voisinage des Terres & l'embouchure des grands Fleuves: au reste si l'hyver dans ces parages est plus froid que dans notre zone tempérée, l'été y est aussi beaucoup plus ardent; ainsi il ne faut que cinq ou six jours pour faire fondre les glaçons & rendre la mer libre. L'unique attention des Marins devrait être de partir à propos des deux Mondes connus, pour arri-

ver à celui qui ne l'est pas. Maupertuis propoſoit de partir en différentes ſaiſons du cap de Bonne-Eſpérance ; M. de Buffon voudroit qu'on tentât d'arriver aux terres Australes par la mer Pacifique , en partant de Baldivia ; mais il me ſemble que depuis la découverte des Iſles Malouines, le nœud gordien a été coupé , & qu'il n'y a plus de conjectures à propoſer.

Cette navigation conduiroit peut-être à une des plus belles entrepriſes de l'eſprit humain : ce ſeroit de faire le tour du globe non dans la direction de l'Équateur , mais dans celle du Méridien (*f*).

(*f*) En traversant le pôle , on découvreroit les phénomènes les plus ſinguliers ſur la figure de la terre , ſur l'oſcillation du pendule , ſur la peſanteur , & ſur la variation de l'aimant : un

Je ne parle point ici du commerce avantageux qu'on pourroit faire dans les terres Australes, dont les végétaux, les fossiles, & les animaux même, sont probablement d'un ordre nouveau pour nous. Il s'agit ici d'être utile au genre humain, & non à quelques Négocians d'une Compagnie des Indes.

Ne seroit-il pas infiniment avantageux pour l'humanité d'étudier la Philosophie des Australiens; de voir si cette indolence animale qu'on leur reproche est l'effet d'un système raisonné ou du tempérament; & d'examiner si le titre

tel voyage fait par des Philosophes pourroit bannir à jamais les qualités occultes, qui, malgré les Boyle & les Newton, regnent encore dans notre Physique.

de Sauvages que nous leur donnons , doit désigner leur férocité plutôt que l'énergie de leur nature.

L'entière découverte du Monde Austral est donc de la plus grande importance , pour la plus saine partie des hommes. Les Philosophes ont proposé l'entreprise , les Marins en ont rendu le succès au moins vraisemblable ; mais c'est aux Rois à l'exécuter.





HISTOIRE
D'UN VOYAGE
AUX ISLES MALOUINES.

INTRODUCTION.



A paix ayant été conclue au moyen de la cession que la France avoit faite du Canada à l'Angleterre, Monsieur de Bougainville, Chevalier de S. Louis, & Colonel d'Infanterie, se proposa de dédommager la France de cette perte, par la découverte des Terres Australes, & des Isles qui se trouveroient sur la route. La lecture du Voyage de l'Amiral Anson, autour du Monde, fixa ses idées pour la reconnoissance des Isles Malouines. Il fit part de son projet au Ministère, qui l'ap-

prouva. Pour l'exécuter, M. de Bougainville fit construire à ses frais, une frégate & une corvette à S. Malo, sous la direction des sieurs Guyot du Clos, & Chénart de la Gyraudais, qui devoient les commander sous ses ordres; & quand il fut sur le point de partir, je reçus les ordres du Roi, par une lettre de M. le Duc de Choiseul, Ministre de la Marine, pour m'embarquer avec lui; un tel choix ne pouvoit que me flatter, & je faisais avec empressement cette occasion de me rendre utile à ma patrie.

Je partis de Paris le 17 Août 1763. Le 25, nous nous transportâmes au Port de Saint-Servant (a) pour assister à la cérémonie du baptême de nos frégates: elle se fit avec tout l'appareil usité dans de pareilles circonstances; & les deux navires, pendant la Messe, firent deux salves générales, une pour Dieu, & une autre pour le Roi.

Le premier Septembre, nos équipages & nos provisions furent tout-à-fait embarqués; &, dès cinq heures du matin, un

(a) On le nomme *Solidor*; c'est le lieu où l'on construit les navires.

vent du Nord-Ouest s'étant élevé , nous quittâmes la rade de Solidor. La frégate *l'Aigle* , sur laquelle je montai , étoit de vingt canons & renfermoit cent hommes d'équipage. Elle étoit commandée par le sieur Duclos-Guyot , de Saint-Malo , Capitaine de brûlôt : ce navire avoit à sa suite la corvette *le Sphinx* , de quarante hommes d'équipage , montée de huit canons & de six pierriers, & commandée par le sieur Chénart de la Gyraudais, de Saint-Malo , Lieutenant de frégate : la petite escadre étoit sous les ordres de M. de Bougainville.

Nous n'attendions qu'un vent favorable pour appareiller , lorsqu'on forma des difficultés à l'Amirauté de Saint-Malo sur notre départ. M. de Bougainville fit à l'instant partir un courier , pour informer le Ministre de la guerre : ce courier , qui étoit son domestique , fit tant de diligence , qu'il fut de retour à Saint-Malo avec la réponse , la cinquante-neuvieme heure après son départ. Libres alors de toute inquiétude , nous profitâmes d'un vent de Sud-Sud-Ouest , & le 8 de Septembre , nous fimes voile pour les Isles Malouines.

CHAPITRE PREMIER.

Route sur Mer jusqu'au passage de la ligne.

DÈS le troisieme jour de notre départ, la mer devint grosse ; la pluie & la grêle tomberent avec violence ; cependant il n'y eut point de vraie tempête, & le navire ne fut point endommagé.

Je profitai de mon loisir pour tenter une expérience sur une drogue de M. Seguin, destinée à préserver l'eau de corruption dans les voyages de long cours. Un Chimiste avoit donné une autre composition à M. de Bougainville pour la même fin. C'étoit une pâte grisâtre, qui sembloit être composée de terre glaise & de poudre d'antimoine crud. Quelques-uns disoient qu'il y entroit un mélange de Mercure. M. de Bougainville, ne me l'ayant montrée qu'à bord de la frégate, je n'ai pas essayé d'en faire l'analyse. Pour celle de M. Seguin, comme je sçavois que l'esprit de sel en formoit l'essence, & qu'elle rendoit l'eau propre à prévenir le scorbut, ou

même à le guérir, je n'hésitai pas à en faire l'essai : on verra dans la suite ce qui résulta de cette expérience.

Il y avoit dans le vaisseau, sous le titre de passagers, deux Acadiens qui furent sur le point de mettre la discorde dans notre petite société ; ils refusoient, sous les plus mauvais prétextes, d'aider à la manœuvre ; & dans un moment d'orage, lorsque le péril rend tout le monde actif & industrieux, on en trouva un qui se tenoit les bras croisés sur le gaillard, & regardoit tranquillement l'embarras des Matelots & des passagers. M. de Bougainville ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. L'Acadien se retira sous le pont sans répondre, & ayant rassemblé son épouse, son pere & deux autres familles Acadiennes, il voulut leur faire passer son mécontentement ; il leur fit entendre qu'ils ne s'étoient embarqués que sous le titre de passagers, & non pour faire la manœuvre, & qu'il eût mieux valu pour eux être restés en France, que d'être exposés sans cesse à subir de pareilles vexations.

Les familles Acadiennes, qu'un esprit turbulent & factieux cherchoit ainsi à sou-

lever, étoient établies à Saint-Servant & à Saint-Malo, depuis que les Anglois nous avoient enlevé l'Acadie. Le Roi leur donnoit une somme par tête, à-peu-près comme aux troupes réglées ; & ces familles n'avoient guères d'autre ressource que cette espece de solde & le travail de leurs mains. M. de Bougainville leur avoit proposé de les prendre à son bord, de les transporter dans un pays où il leur donneroit des terres en propriété, & mille autres avantages qu'ils ne pouvoient espérer en France. Il leur avoit même fait faire des avances en effets & en argent. Sur le rapport qu'on lui fit des discours du fougueux Acadien, il dit : il n'y a qu'à les remettre tous à terre, & les renvoyer à Saint-Servant ; puisque la misere leur plaît, qu'ils aillent y vivre misérables.

L'Acadien & son pere, instruits des intentions du Chef d'escadre demanderent à retourner à Saint-Servant ; & dès l'après-midi, on débarqua près de Saint-Cast le pere, le fils & son épouse, avec tout ce qui leur appartenoit : M. de Bougainville eut même la générosité de leur laisser les avances d'argent qu'il leur avoit obtenues

nues du Roi. Les deux autres familles demanderent avec instance de rester dans le vaisseau : on remarqua même qu'elles furent ravies d'être délivrées de ces esprits inquiets & remuans. La femme avoit une humeur un peu acariâtre ; le mari en étoit si jaloux, qu'il ne la quittoit presque pas un instant ; il observoit jusqu'à ses moindres gestes, & auroit infailliblement troublé la bonne intelligence dont dépendoit notre bonheur. Cette union si désirée s'est maintenue entre les deux familles qui ont fait le voyage avec nous, & que nous avons débarquées & établies aux Isles Malouines. Elles étoient composées, l'une du mari, de son épouse, de deux enfans, l'un garçon âgé de trois ans, l'autre fille âgée d'un an, & des deux sœurs de la femme, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-sept. La seconde famille consistoit dans le mari, la femme, un garçon de quatre ans, & la sœur de la femme, âgée de seize ans.

La femme étoit prête d'accoucher, lorsque nous sommes partis de ces Isles, pour retourner en France. Jamais Colonie ne fut fondée sous de meilleurs auspices.

Le 18 Septembre, les vagues étant calmées, & le vent ridant à peine la surface de la mer, nous descendîmes à l'Isle Agot pour y tuer des lapins; mais les chasseurs parcoururent en vain la plaine pendant trois heures. Pour moi qui ne pouvois aller qu'à la découverte des plantes, je m'occupai à herboriser. Vers l'heure de midi, la faim commença à se faire sentir; comme on n'avoit encore rien tué, on prit le parti d'aller demander à dîner au Prieur de l'Abbaye de Saint Jacut: on nous reçut avec magnificence; &, après le repas, nous eûmes encore la liberté de charger notre canot des légumes du jardin.

Le lundi 25, on tendit un hameçon à deux crochets, & à peine l'eut-on jetté à la mer, qu'on prit un poisson du poids de trente livres qui avoit la forme & la couleur d'un Maquereau. Sa chair étoit solide comme celle du Thon; elle en avoit aussi le goût. Nous trouvâmes ce poisson excellent; il est un peu sec, mais moins que la Bonite: on le nomme *Grande-Oreille*.

L'hameçon avec lequel on le prit est d'une forme particulière. Il est composé de

deux crochets de fer de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, accollés l'un à l'autre. On couvre la tige de ces deux crochets réunis avec de l'étoupe, en lui donnant la forme d'un fuseau : on couvre cette étoupe d'une toile blanche, forte, & d'une plaque de plomb; on y ajuste ensuite deux ou quatre plumes blanches; de manière qu'elles soient placées comme des nageoires étendues. En cet état, l'hameçon représente à-peu-près un poisson volant. Le bout de la tige est tourné en anneau, dans lequel on passe un fil de léton un peu moins gros, & long d'environ deux pieds & demi; on jette le tout à la mer, attaché à une ficelle grosse comme le petit doigt, & longue d'environ six brasses. Cette ficelle est attachée d'un côté à l'arrière du navire & de l'autre à l'hameçon qui suit le fillage du vaisseau.

L'ennui du voyage étoit charmé de tems en tems par la vue de quelques vaisseaux. Le 26, nous en aperçûmes de loin quelques-uns; mais ils n'approchèrent pas assez de nous, pour que nous pussions distinguer à quelle Nation ils appartenoient; on jugea seulement qu'ils

§4 HISTOIRE D'UN VOYAGE

revenoient de la pêche de la morue au grand banc de Terre-Neuve.

Le lendemain , nous en découvrîmes un autre qui s'approcha du *Sphinx* : il étoit du port d'environ trois cens tonneaux , sans batterie , & monté d'un équipage de cinquante hommes ; il alloit à Bayonne & revenoit de Terre-Neuve.

Le 1 Octobre , la mer étant fort grosse , nous apperçûmes un navire démâté , & cette humanité que le besoin rend encore plus nécessaire aux marins qu'au reste des hommes , nous engagea à aller au-devant de lui , pour lui donner tous les secours qui dépendroient de nous. Nous lui avons parlé à dix heures. C'étoit un navire marchand Hollandois qui venoit de Curasol , & qui ayant reçu un coup de vent à cent lieues des Bermudes , avoit été obligé de couper son mât d'artimon & son grand mât. Nous lui demandâmes s'il avoit besoin de quelque chose ; il nous répondit qu'il avoit cinq dames Françoises à son bord qu'il menoit en France ; mais qu'il ne pouvoit mettre son canot à la mer. Alors nous lui fîmes entendre que nous en partions , que nous n'y retournerions pas de plusieurs mois & que nous ne pou-

vions pas nous charger de ces dames ; mais que si on avoit besoin d'agrêts , ou d'autres provisions , on pouvoit en fournir. L'interprete a répété qu'on ne pouvoit mettre le canot à la mer. Elle étoit en effet assez grosse ; & n'ayant pas osé y exposer le nôtre , nous avons eu le regret de ne pouvoir être utile à ce navire qu'en lui souhaitant un plus heureux voyage.

Le 5 Octobre , la vue d'un autre vaisseau nous jetta dans de justes allarmes. Nous étions dans les parages où les Saletins font quelquefois leurs courses , & nous sçavions qu'ils avoient en mer une frégate nommée l'*Oiseau*, de trente-six canons & de trois cens hommes d'équipage , que les Anglois avoient vendue aux Saletins. Ceux-ci en avoient donné le commandement à un Capitaine Provençal , renégat , homme de mer & brave. Ils avoient aussi une corvette de douze canons & de cent hommes d'équipage. En conséquence , le Commandant de nos deux frégates donna ses ordres , pour qu'elles pussent agir de concert , en cas d'attaque. L'ordre du combat étoit désigné ; les canons & les armes étoient en état ; chacun se mit au

poste qui lui étoit marqué, & nous voguâmes avec confiance. On étoit convenu que, si c'étoit la frégate Saletine, le *Sphinx* arboreroit pavillon Anglois, & paroîtroit faire tous ses efforts pour se retirer sous le canon ennemi. Nous devions en conséquence arborer pavillon François, & faire mine de poursuivre le *Sphinx* en lui tirant des coups de canon, comme pour lui dire d'amener. Lorsque la frégate Saletine se seroit trouvée entre le *Sphinx* & nous, le *Sphinx* devoit arborer pavillon François, & lâcher toute sa bordée; de façon que les corsaires se seroient trouvés entre deux feux. On espéroit, par cette manœuvre, suppléer au nombre & maltraiter les Saletins par un combat vigoureux, au point de les obliger à se rendre.

Nos équipages montroient un air gai & déterminé. Ils avoient en effet beaucoup de confiance dans la science & la bravoure de nos Capitaines & des autres Officiers, avec lesquels ils avoient fait des courses dans la guerre dernière, & enlevé, à l'abordage, quelques navires Anglois.

A mesure que nous approchions du navire que nous avions découvert, on crut

reconnoître qu'il étoit de construction Angloise. Mais nous sçavions que les Anglois en avoient vendu plusieurs aux Saletins ; & comme il ne mettoit point de pavillon , nous crûmes que ce pouvoit être un navire Saletin qui venoit à la découverte. Alors nous lui tirâmes deux coups de canon à différents intervalles & nous avançâmes sur lui : enfin quand il fut proche de nous , il arbora pavillon Anglois , & on reconnut que le Capitaine étoit de Guernesey , & qu'il avoit servi de Pilote-côtier aux Anglois , lorsque dans la dernière guerre , ils avoient fait leurs descentes à Cancale & à Saint-Cast. On lui fit , en langue Françoisé , les questions ordinaires , sçavoir d'où il étoit , d'où il venoit , où il alloit , & comment il nommoit son navire. Il ne répondit rien. M. de Belcourt prit le porte-voix , lui fit les mêmes questions en langue Angloise , assaisonna son discours de termes énergiques , en usage chez les Marins , & dit au Capitaine qu'il auroit mérité qu'on l'eût coulé à fond , pour avoir tant tardé à mettre son pavillon. Pour-lors , l'Anglois répondit , & s'excusa sur ce que son pavillon

s'étoit trouvé embarrassé dans ses marchandises. C'étoit un navire marchand à deux mâts qui venoit de Lisbonne, & alloit aux Açores. Pour celui-là, nous ne lui souhaitâmes point un heureux voyage.

Le 13, nous prîmes un *Pilote* & trois *Bonites*. On en trouvera la figure au naturel, *Planche I, fig. 8*. Le premier de ces poissons n'avoit que huit pouces de long; les autres pesoient chacun au moins vingt livres.

[Le poisson qu'on connoît sous le nom de *Pilote*, est une de ces especes de *Remora*, célèbre chez les Poëtes de l'antiquité (je ne dis pas chez les Naturalistes) par la propriété d'arrêter un vaisseau, lorsqu'il vogue à pleines voiles. Pour la *Bonite*, c'est un poisson fort sain & fort délicat dans les mers d'Europe. Il n'en est pas de même sur les côtes d'Afrique. Sa chair est un aliment très-dangereux. Cependant les Negres de la côte d'Or adorent la *Bonite* qui les empoisonne].

Les Naturalistes prétendent, sans doute sur le rapport de quelques marins, que le *Pilote* précède toujours le *Requin*, & que c'est pour cette raison qu'on a donné

à ce poisson le nom de *Pilote*, comme s'il dirigeoit la route de l'autre. J'ai observé quelquefois un ou deux Pilotes devant ou auprès de chaque Requin que nous avons pêché ; mais nous avons vu souvent des Pilotes sans Requin, comme des Requins sans Pilotes.

Le Pere Feuillée, page 173, confond le Pilote avec le Succet, & ne fait qu'un poisson des deux. « Les Requins, dit-il, » sont accompagnés de petits poissons, » qui leur sont inféparables, & qui aiment » mieux périr avec eux que de les abandonner ; ils sont toujours placés sur leur » corps, à une telle distance, que les » Requins ne les sçauroient prendre ; ce » qui leur a fait donner le nom de *Pilotes*. » Nous ne prîmes aucun Requin, sans » avoir trouvé de ces petits poissons collés sur leur dos, par le moyen d'une pellicule jaunâtre, cartilagineuse, de figure » ronde qu'ils ont au-dessus de leur tête, » laquelle a une infinité de petits trous remplis de fibres, qui leur servent, selon » toutes les apparences, à tirer de la peau du Requin quelque substance pour leur » nourriture ».

Ce voyageur ne donne que trois rangs de dents au Requin, dont l'un, dit-il, est composé de dents triangulaires, & plus longues que les autres; j'ai compté sept rangs de dents toutes mobiles & triangulaires dans la gueule de tous les Requins que nous avons pris. Les Succets n'avoient pas non plus le suçoir rond, mais de figure longue arrondie, tel qu'il est dans la Planche. [On voit dans la *fig. 11* le côté du suçoir qui est sur la tête. La *fig. 12* représente le poisson du côté du ventre. Le Succet, qui a servi de modele à cette gravure, étoit long de sept pouces].

Le 14, la corvette *le Sphinx* réveilla notre attention en mettant pavillon blanc au mât de misene, ce qui étoit un signal convenu, de connoissance de Terre. On reconnut en effet bientôt l'Isle de Palme, la plus septentrionale & la plus occidentale des Isles Canaries. Elle nous paroissoit à environ quinze ou dix-huit lieues de distance, telle qu'elle est représentée dans la figure de la premiere Planche.

Nous en découvrions en même temps une autre plus au Sud-Ouest présentant à peu-près la figure B.

La connoissance de ces terres servit à corriger nos points. Nous reconnûmes que nous étions d'environ vingt lieues plus à l'Ouest que notre estime, & le Journal de notre navigation fut réformé.

Cependant nous nous appercevions depuis long-temps que le *Sphinx* n'étoit pas si bon voilier que nous; sa marche lente & mesurée avoit retardé notre route au-moins de cent lieues. Nous n'avions pas voulu nous en séparer plutôt, pour nous prêter un secours mutuel, en cas que nous eussions rencontré les Saletins; mais dès que nous nous vîmes hors des parages où ils croisent, nous prîmes le parti d'aller devant, soit pour arriver plutôt au rendez-vous, soit afin que tous les rafraîchissemens dont la corvette pourroit avoir besoin, se trouvassent prêts à son arrivée, & que notre séjour ne fût pas prolongé. Nous donnâmes un signal au *Sphinx*. Aussitôt nous fîmes force de voiles, &, sur le soir, nous l'avions déjà perdu de vue.

Il y avoit déjà long-tems que nous étions arrivés au degré de latitude, où, suivant tous les Navigateurs, on doit trouver les vents alizés; &, au lieu d'eux, nous ne

voyions régner que des vents foibles & variables ; quelquefois même nous étions surpris par des calmes. M. de Bougainville se récrioit beaucoup sur la confiance avec laquelle les Hydrographes assurent que les vents alizés ne manquent jamais dans ces parages : il se promettoit bien à son retour à Paris de donner un Mémoire à l'Académie des Sciences , pour démontrer leur non-existence. Pendant qu'il formoit ces projets , nous étions arrêtés par un calme fastidieux ; le ciel n'étoit pas troublé par le moindre nuage , ni la surface de la mer par le vent le plus léger : ces tems , si vantés par les Poètes , sont le désespoir des Navigateurs.

Nous tâchâmes de nous consoler , en pêchant des Bonites , des Dorades & des Thons. Le 22 , on nous présenta environ une dizaine de poissons volans , qui , en voulant passer sur la frégate , avoient donné dans les voiles , & étoient tombés dedans le navire. On les servit à dîner , & nous les trouvâmes très-délicats. J'en ai conservé un pour le peindre au naturel ; on en trouvera la figure , *Pl. I, fig. 4.*

Ce poisson est , dans ces parages , d'un

beau bleu sur le dos , qui s'affoiblit ou s'éclaircit insensiblement jusqu'au bas du ventre , qui est d'un bleu argenté. Ses deux ailes sont deux nageoires allongées qui s'étendent en longueur, dans le plus grand nombre, jusques à la queue, dans d'autres jusqu'à la moitié du corps seulement , quoique tous les poissons de cette espee soient de même forme , de même grosseur & de même longueur : celui dont on voit ici la figure , avoit environ dix pouces de l'extrémité de la tête à celle de la queue.

[Cet être amphibie , que la nature semble avoir si fort avantage , en lui procurant la facilité de vivre dans deux éléments , est par lui-même très-malheureux. Il compte pour ennemis tous les oiseaux de proie , tous les poissons voraces & les hommes. Il ne peut ni voler , ni nager sans péril de la vie ; aussi son espee se détruit tous les jours , & maintenant on ne le trouve plus qu'entre les Tropiques].

Un Thon de soixante-douze livres que nos Matelots pêcherent vers ce tems-là , me donna occasion de faire une remarque singuliere d'Histoire naturelle. En l'examinant de près , j'apperçus sur ses oreilles

quelques animaux qui y étoient pour ainsi dire collés. On en voit la figure de grandeur naturelle dans la *Planche I*, *fig. 5 & 6*. La *figure D* est la surface du corps de l'animal, qui étoit comme un composé de cordes à boyaux presque transparentes. Deux petits points noirs, placés au-dessus de la gueule *B*, formoient ses yeux. Il se tient cramponné au moyen de deux jambes *C*, & de deux autres beaucoup plus menues *D*.

Je puisai de l'eau de mer, & je la mis dans un gobelet de verre bien lavé, pour y conserver cet animal en vie, & y voir ses mouvemens. J'apperçus dans cette eau un point noir que je pris d'abord pour un atôme de poussière. Lorsque je voulus l'enlever avec le bout du doigt, je vis l'atôme prétendu fuir mon doigt & nager entre deux eaux. J'observai ses mouvemens, & je reconnus un être vivant, dont la structure extérieure étoit, dans sa grandeur naturelle, telle qu'on la voit dans la *Pl. I*, *fig. 7*. C'étoit une espèce de cylindre formé par dix anneaux si légers & si transparens, qu'il falloit placer le gobelet entre la lumière & l'œil de l'observa-

teur pour l'appercevoir. Il nageoit au moyen de deux filets alongés BB, & de deux autres presque imperceptibles C, qui en se raccourcissant & reprenant leur longueur naturelle, imprimoient au cylindre annelé le mouvement d'un appeau de caille ou d'un soufflet à poudre. Le corps A étoit violet vers C & d'un brun clair vers BB.

Enfin, le 24, nous trouvâmes ces vents alizés, si nécessaires à ceux qui navigent dans ces parages. Ce sont les plus favorables pour les vaisseaux qui partent d'Europe pour l'Amérique méridionale, les Isles du Vent & le Golfe du Mexique.

Le lendemain, nous eûmes connoissance d'une terre; c'étoit une des Isles du Cap-Verd, nommée *Bona-Vista* ou *Bonne-Viste*, ou *Bonne-Vue* (a). Elle est située au Nord-Est de celle de San-Jago, la plus grande & la plus peuplée de toutes; fa

(a) Elle est comme les autres, abondante en chevaux sauvages, en chevres, & en plusieurs autres animaux, malgré son terrain pierreux & stérile. Elle se montre de fort loin, à cause de ses montagnes blanches; & voilà l'étymologie de son nom.

forme nous a paru , de l'endroit où nous l'observions , telle qu'on la voit , *Planche I, fig. 9.*

Le 26, nous apperçûmes l'Isle de Mayo, ou de May ; le terrein en est pierreux & stérile : on y voit cependant quantité de taureaux , de vaches , d'ânes & de chevres ; elle produit aussi beaucoup de sel : son air est chaud & mal sain.

Le 30, nous perdîmes par un accident, un des gens de l'équipage. Sur les huit heures du matin, Pierre Lainez, Mouffe de Saint-Malo, âgé d'environ douze ans, ayant passé à l'avant du navire, tomba à la mer, sans que l'on s'en apperçût. Nous filions alors quatre nœuds, & nous avions vent large. Dès qu'on soupçonna l'accident, on jeta à la mer un grand banc de bois, qui étoit sur le gaillard d'arrière, & plusieurs planches, pour donner à ce Mouffe la facilité de s'accrocher & de pouvoir se soutenir sur l'eau, en attendant que l'on pût aller le chercher. Tout l'équipage se mit en mouvement ; on cargua une partie des voiles ; on mit les autres vent dessus vent dedans, & l'on fit toutes les manœuvres pour mettre en tra-

vers

vers & arrêter le navire dans sa course. Les uns monterent au grand mât, d'autres sur nos dunettes, pour observer & découvrir l'endroit où pourroit être ce Mouffe. On mit ensuite le canot à la mer, quoiqu'elle fût fort agitée. Six Matelots robustes & le Maître descendirent dans le canot, & chercherent ce Mouffe jusqu'à une demi-lieue du navire, mais inutilement. Après environ trois quarts d'heure, on rappella le canot, qui revint à bord avec beaucoup de peine. On le rembarqua, & nous continuâmes notre route.

On fit ensuite l'appel de l'équipage pour sçavoir quel étoit l'homme qui manquoit ; car on ignoroit encore que c'étoit Lainez. Il fut le seul qui ne se montra pas.

On procéda alors à l'inventaire de ses hardes ; la vente monta à une cinquantaine d'écus. M. de Bougainville acheta presque tout, & en fit présent aux Mouffes les plus pauvres & les plus industrieux.

Le même jour, une centaine de Marfouins, dont on trouve la figure, *Planche II, fig. 1*, s'approcherent de nous à une portée de pistolet. Ils sembloient n'être ve-

nus que pour nous divertir. Ils faisoient des bonds singuliers hors de l'eau. Plusieurs, dans ces cabrioles, sautoient au moins de trois à quatre pieds de haut, & tournoient jusqu'à trois fois en l'air, comme font sur les théâtres de la foire les Italiens les plus exercés aux voltiges. On peut juger delà quelle est la force de ce poisson.

[Le Marsouin est mis par les Naturalistes dans la classe des Baleines. Cependant il y a un peu loin d'un poisson de cinq à six pieds à ces colosses organisés qui ont deux cens pieds de long & qui regnent fierement dans les mers glaciales. Tous les êtres seroient-ils sujets à des dégénérationes qui formeroient dans la suite des variétés constantes: par exemple, le Persan est-il un Patagon abatardi, & le Lappon un Persan dégénéré?]

Il y a de différentes especes de Marsouins; les uns ont le dos gris presque noir, & le ventre d'un gris beaucoup plus clair; d'autres sont d'un gris presque blanc, ce qui leur a fait donner le nom de *Marsouins blancs*. Nous en prîmes dans la suite un du poids de cent livres: il avoit la tête

faite, non comme le grouin d'un cochon, mais presque semblable à la tête d'un oiseau : elle étoit revêtue d'une peau épaisse & grise, & le bec étoit armé d'un bout à l'autre de dents aiguës, blanches & de la forme de celles du brochet. Ce poisson avoit une ouverture sur la tête [*Planch. II, fig. 1 ; A*, par laquelle il lançoit de l'eau, après quoi il en sortoit de l'air qui rendoit un son semblable au grognement d'un cochon : sa queue étoit disposée horizontalement, contre l'ordinaire des autres poissons, chez qui elle est perpendiculaire, quand ils sont posés sur le ventre. Elle sert sans doute de point d'appui au Marsouin, pour s'élaner si haut hors de l'eau & lui donner la facilité de faire en l'air ses tours de voltige. Il lui suffit pour cela, de s'appuyer plus sur un côté de la queue que sur l'autre, en s'élançant. De cette disposition de la queue vient apparemment aussi sa maniere de nager, comme s'il sortoit de l'eau, & s'y replongeoit à l'alternative. Celui dont je donne ici la description, [& tous ceux que nous avons pris lui ressembloient] est, je pense, de l'espece de ceux que l'on nomme *Moine*

de mer ; car la partie antérieure de la tête se termine en bourlet près de la racine du museau, & y forme comme les bords d'un coqueluchon. Il a le dos noirâtre & le ventre d'un gris de perle, un peu jaunâtre, moucheté de taches noires & d'autres gris de fer ; il a trois nageoires arquées & très-épaisses, une sur le dos, deux autres sous le ventre. Elles sont, ainsi que la queue, recouvertes d'une membrane sous laquelle paroissent cinq cartilages blancs, disposés comme les doigts de la main, & articulés en phalanges.

Les Marfouins vont presque toujours en troupes & nagent de front, comme s'ils étoient rangés en ordre de bataille. Ils semblent aller chercher le vent. Nous avons remarqué qu'ils prenoient toujours leur route du côté d'où le vent s'élevoit. Il n'est point de poisson qui ait peut-être autant de force que le Marfouin, proportionnellement à sa grosseur. Dans le nombre de ceux que nous avons harponnés, deux ou trois se font débarrassés du harpon, soit en se déchirant le dos, soit en brisant le harpon même ; quoique la barre de fer dont il étoit composé, fût grosse comme

le pouce. Ceux que nous avons pris ont toujours forcé cette barre, & l'un d'eux l'avoit tordue, comme le commencement d'une vis. La chair de ce poisson exhale une odeur si forte & si tenace, que mes mains, après l'anatomie que j'en ai faite, ont conservé cette odeur plus de trois jours, quoique je les eusse lavées bien des fois avec du vinaigre. Il en est de même de celle du Requin.

Le 3 de Novembre, un Requin de moyenne grandeur & du poids d'environ cent-cinquante livres, vint se promener sur l'arrière du navire. Il mordit à l'émerillon, aussitôt qu'on le lui présenta. Lorsqu'il étoit déjà enlevé hors de l'eau, il se donna une secousse qui le dégagea de l'émerillon, moyennant un morceau de sa mâchoire qu'il laissa pour gage. Sans s'étonner ni se rebuter de cet échec, le Requin ayant apperçu le même morceau de lard, qu'on lui avoit tendu pour appât la première fois, s'élança sur lui, & dévora & le lard, & le morceau de sa mâchoire, sans être accroché par l'émerillon. On mit un autre morceau de lard; le Requin avoit sans doute bon appétit; car il revint

pour le saisir. Mais , comme ce poisson n'est pas d'une nourriture saine , ni appétissante , au lieu de chercher à le prendre , on s'amusa près d'une heure à lui laisser flairer l'appât. Lorsqu'il vouloit l'avalier , on le retiroit promptement de l'eau , expérience qu'on répéta une douzaine de fois au moins , sans qu'il arrivât au Requin de s'élançer hors de l'eau pour saisir sa proie , ce que disent cependant les Naturalistes.

Je ne l'ai pas vu non plus se tourner sur le dos pour avaler l'appât , mais seulement tant soit peu sur le côté. M. de Bougainville , pendant cet amusement , lui tira deux coups de fusil à balle ; mais , soit qu'il l'eût manqué , soit que la balle n'eût pu pénétrer la peau du poisson , le Requin ne s'en émut pas davantage ; il continua de roder autour de l'appât , & enfin avala ce second , sans avoir été accroché. Un grain étant survenu , on laissa le Requin pour s'occuper de la manœuvre.

[Le Requin , dit-on , a une gueule assez vaste pour dévorer un homme entier. Le Voyageur Dampier rapporte qu'un de ses Matelots , étant tombé dans

la mer , fut avalé par un de ces monstres. L'équipage , pour venger sa mort , jeta au Requin un harpon avec l'appât ; ce poisson vorace l'engloutit aussitôt, & le harpon s'étant accroché dans ses entrailles , on le tira à bord ; on se hâta de lui fendre le ventre , & on y trouva l'infortuné Matelot presque entier. Sur l'exposé de Dampier , on ne manqua pas de conclure que le Requin étoit le monstre qui engloutit autrefois le Prophete Jonas.]

Le 7 de Novembre , le soleil se leva assez beau , mais au milieu de quelques nuages. Avant que de paroître , ses rayons dardés sur ces nuages , présentoient un des plus beaux aspects du monde , par la variété & l'éclat des couleurs. J'ai été très-mortifié de ne pouvoir peindre une aurore semblable , qui auroit fait un des plus brillans tableaux. Je n'ai pu conserver qu'une très-foible esquisse d'un soleil couchant , que nous avions admiré tous , pendant près d'une demi-heure ; mais il n'est pas possible d'en présenter avec des couleurs à la gomme , un tableau sur lequel on puisse s'en former une idée exacte. Ces

couleurs sont trop mattes , & ne sçau-
roient exprimer le brillant & l'éclat que
les rayons du soleil répandent sur les bords
des nuages : les couleurs à l'huile l'expri-
méroient sans doute beaucoup moins mal ;
mais je n'en avois pas , & d'ailleurs il fau-
droit un habile Peintre pour faire un tel
tableau ; & je ne suis ni un Vernet ni un
Louthembourg.

Le beau tems continuant , on en pro-
fita pour faire sécher les hardes de l'équi-
page qui avoient été mouillées pendant les
orages des jours précédens. Cette humi-
dité des hardes est une cause prochaine du
scorbut & de plusieurs autres maladies ,
bien plus que la nourriture saline que l'on
donne aux équipages. Un Capitaine ne
sçauroit avoir trop d'attention à entretenir
la propreté parmi l'équipage , & à faire
prendre l'air aux hamacs, aux cadres, &c.
s'il veut prévenir les maladies. Notre Ca-
pitaine m'a fait faire cette observation sur
sa propre expérience dans les divers voya-
ges qu'il a faits à la Chine, aux Indes , au
Pérou & en Canada. Il a toujours eu, me
disoit-il, cette attention, & il lui attribuoit,

aussi-bien qu'au choix des aliments, le peu de maladies dont ses équipages ont été affligés pendant des voyages de si long cours.

Le 9, un oiseau à-peu-près gros comme un pigeon, mais plus allongé, étant venu se percher sur la vergue du mât de misène, un Matelot le prit à la main. Cet oiseau que j'ai peint, moitié grandeur naturelle, & dont on voit la figure, *Pl. II, fig. 2*, est d'un brun clair-rougeâtre, presque de couleur de noisette. Les plus grandes plumes des ailes & de la queue sont d'un brun plus foncé, même un peu noirâtre. Son bec est noir, droit, percé de part en part au milieu, menu avec une petite grosseur en dessous, aussi long que la tête de l'oiseau. Le dessus de la tête est blanc près du bec, & d'un blanc perlé de plus en plus foncé jusqu'au cou qui est assez long pour la grosseur. Ses pattes sont d'un gris noir, palmées comme celles de la poule d'eau. Je le mis dans une petite armoire de ma dunete, où je le trouvai le lendemain bien vivant, & si peu effarouché de se voir pris, que l'ayant posé sur ma table, il s'y plaça dans l'attitude où je

l'ai peint. Je lui présentai de la nourriture, il mangea, toujours accroupi, & demeura ainsi pendant trois jours, ce qui me donna tout le tems de le peindre au naturel. Quelques-uns de nos marins dirent que c'étoit un *Fou*; mais il n'avoit point, comme l'oiseau de ce nom, le bec étroit du Canard, ou le bec recourbé du Perroquet.

[Il est probable que le nom de *Fou* qu'on a donné à toutes ces especes d'oiseaux, vient de ce qu'ils ont la folie de se poser sur les vergues des vaisseaux qu'ils rencontrent, & de se laisser prendre à la main sans faire de résistance. Ce nom me paroît plus heureux que celui de *Pirates de mer*, que leur ont donné quelques Naturalistes].

Le Jeudi, 10 Novembre, sur les cinq heures du matin, nous passâmes la ligne.



C H A P I T R E I I.

Baptême de la Ligne.

LES anciens qui n'avoient point de bouffole, qui ne s'écartoient point des côtes dans leurs plus longs trajets, & qui navigeoient rarement sous les Tropiques, ne connurent pas la cérémonie bizarre qu'on va décrire. C'est un usage qui ne remonte pas plus haut que ce voyage célèbre de Gama, qui a fourni au Camoëns le sujet de la *Lusiade*. L'idée qu'on ne sçauroit être un bon marin, sans avoir traversé l'équateur, l'ennui inséparable d'une longue navigation, un certain esprit républicain qui regne dans toutes les petites sociétés, peut-être toutes ces causes réunies, ont pu donner naissance à ces especes de saturnales; quoi qu'il en soit, elles furent adoptées en un instant dans toutes les Nations, & les hommes les plus éclairés furent obligés de se soumettre à une coutume dont ils reconnoissoient l'ab-

surdité ; car partout , dès que le peuple parle , il faut que le sage se mette à l'unifon] .

Je vais décrire cette cérémonie avec simplicité , cela n'ôte rien du mérite de la relation .

Ce sont les Maîtres , les Contremaîtres & les Matelots , qui ont déjà passé la ligne , qui *baptisent* sans distinction de grade , de sexe & de qualité , tous les nouveaux Navigateurs . Ils se donnent un Président pour la cérémonie , & ils l'appellent le *bonhomme la Ligne* .

Il étoit près de sept heures , & nous étions à souper , lorsque nous entendîmes claquer un fouet qui nous annonça l'arrivée du courier du Bonhomme la Ligne ; ce courier étoit le maître Canotier , & on l'avoit habillé très-proprement . Il heurta à la porte de la chambre ; on demanda qui heurtoit ? C'est , répondit-il , un envoyé du Bonhomme la Ligne , Seigneur & Président de ces parages . Qu'on lui ouvre , dit M. de Bougainville . On ouvrit , l'Envoyé mit pied à terre , entra , & sa monture resta à la porte . Cette monture étoit formée de deux Matelots attachés

l'un à l'autre & marchant à quatre pattes. L'un avoit sur la tête un *faubert* (a) pour représenter la queue de l'animal ; l'autre en avoit aussi un pour former sa crinière , & de plus un masque de carton figuré en tête de cheval. Les harnois étoient le pavois du grand canot, c'est-à-dire, une grande bande d'étoffe bleue , parsemée de fleurs de lys jaunes.

L'envoyé ayant été introduit, adressa la parole à notre Commandant en ces termes : « *Le Président de ces Parages, le Bon-*
 » *homme la Ligne* , ayant appris que le
 » brave Chevalier de Bougainville, Com-
 » mandant de la frégate *l'Aigle* , y étoit
 » arrivé, m'a ordonné de venir le saluer de
 » sa part, de lui témoigner la joie qu'il res-
 » sent de sa venue, & de lui remettre une
 » lettre, dans laquelle ses sentimens sont
 » fidelement exprimés ».

M. de Bougainville lut la lettre qui étoit conçue en ces termes : *Brave Chevalier , vos hauts faits ont rendu le nom François*

(a) Le faubert est une espèce de balai , composé de fils de carret, pris des vieux cordages ; ils représentent à-peu-près une grosse & longue queue de cheval.

très-célebre dans le Canada: votre réputation est parvenue dans les parages de ma domination sur les aîles de la renommée, & votre nom est en telle vénération dans le cœur de mes sujets, que les Dorades, les Bonites, les Thons & les Marsouins, ayant apperçu la frégate l'Aigle que vous commandez, sont venus en bande m'annoncer dès-hier votre arrivée. Ils ont exprimé la joie que votre présence a répandue dans leurs cœurs par les bonds & les sauts multipliés qu'ils ont faits, en passant auprès de votre navire. Je vous envoie cet Ambassadeur pour vous témoigner la mienne; il vous remettra la présente, & j'espère vous dire moi-même demain combien je suis charmé de la visite que vous me rendez.

Signé LE BONHOMME LA LIGNE.

Il y avoit à la place de la date :

À la 54 minute du 1 degré de latitude, longitude 29 degrés 3 min. de ma domination septentrionale, le 9 Novembre de l'an 7763 de mon regne.

M. de Bougainville dit à l'Envoyé qu'il comptoit avoir l'honneur de se présenter le lendemain devant le Bonhomme, & de lui faire sa réponse de vive voix. Que l'on

donne un coup à boire au courier, ajouta-t-il, & que l'on ait soin de son cheval : il doit être beau, qu'on le fasse entrer, je suis curieux de le voir. On l'introduisit : il fit des cabrioles, il battit du pied & hennit. Comme il pouvoit être fatigué du voyage, on lui présenta un verre de vin : il le but. Le courier dit alors que son cheval avoit deux têtes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière ; on donna donc un verre de vin à la tête de l'arrière.

Sur le point de se retirer, le courier présenta de la part du Bonhomme la Ligne, un oiseau au Commandant, comme un témoignage de la bienveillance de l'illustre Président de ces parages. On le prit d'abord pour un oiseau artificiel. Il fit voir en pinçant avec son bec qu'il étoit plein de vie. C'étoit en effet un oiseau d'eau, & la surprise n'en fut que plus grande.

Après souper, on monta sur le gaillard d'arrière, on y dansa au son du tambourin ; puis au son de deux violons, des menuets, des contredanses, &c. jusques à près de dix heures que l'on se retira.

Toutes ces cérémonies n'étoient que

le prélude du baptême ; aussi elles se firent la veille. Le jour de la fête se célébra avec solennité ; on commença par disposer sur le gaillard d'arrière une baignoire pleine d'eau de mer & des seaux ; ensuite on tendit des deux côtés du vaisseau une de ces cordes qui sert à jeter la sonde , & qu'on nomme la *ligne*. On plaça auprès de l'escalier qui descend à la chambre , un banc couvert du pavois , qui avoit servi , la veille de caparaçon à la monture du courier ; & l'on disposa ainsi une espèce de trône , au Président de la ligne , à son Chancelier & au Vicaire qui devoit administrer le baptême.

Tous ces préparatifs achevés , on battit du tambourin , pour assembler tout le monde sur le gaillard. Quand l'équipage fut réuni , on demanda de la grande hune , avec un porte-voix ; *Comment nomme-t-on le navire que je vois là-bas dans mes parages ? on le nomme l'Aigle*, répondit le Capitaine. — *Qui le commande ?* — *M. le Chevalier de Bougainville.* — *J'en suis charmé ; je le verrai avec plaisir dans ma société , avec les cérémonies accoutumées. Je*
reçus

reçus hier de ses nouvelles, & je vais lui en marquer ma satisfaction en descendant dans son navire avec toute ma Cour.

Dans le moment, parut un Matelot ayant pour tout habillement une culotte gaudronnée & sur les épaules une peau de mouton avec sa laine, le visage barbouillé de rouge & de jaune par placards, un bonnet sur la tête surmonté de deux cornes de bœuf & parfemé de plumes de dindes & de poules; la poitrine, les bras, le ventre & les jambes également enlumines de couleurs détrempees à l'huile, & le menton couvert d'une grande mous-rache. Ce Matelot ainsi accoutré descendit de la grande hune, ayant une chaîne de fer autour du corps, en façon de ceinture.

Six Mouffes le précédoient nuds, peints de jaune & de rouge depuis les pieds jusqu'à la tête, les uns par placards, les autres par bandes croisées à la maniere des Sauvages.

Arrivés sur le gaillard, le Matelot les arrangea, leur fit mettre le pouce sur la corde tendue, & les contraignit de danser, au son du rambourin, pendant un demi-

quart d'heure. Ils s'approcherent ensuite de la baignoire , & le matelot leur jetta quelques seaux d'eau sur la tête.

Alors on annonça la descente du Seigneur Président de la Ligne , par des haricots blancs que l'on jetta en guise de dragées , de la grande hune sur le gaillard. Le *Bonhomme la Ligne* prit la même route que le Matelot & les Mouffes ; il descendit lentement & majestueusement. Sa Cour étoit composée du second Maître , des Contremaîtres, du Pilote & du Canonnier. Celui qui jouoit ce premier rôle étoit le premier Maître. Il étoit couvert de peaux blanches de mouton avec leur laine , cousues ensemble pour former un habillement d'une seule piece. Son bonnet de même étoffe lui descendoit jusques sur les yeux. Un paquet d'étoupes mêlées avec la laine lui servoit de perruque & de barbe. Il avoit un nez postiche de bois peint. En guise de cordon , il portoit d'une épaule à l'autre un chapelet de pommes de racage , grosses comme des œufs d'oies.

Les gens de sa suite étoient affublés à peu-près de même. L'un portoit une masse

ou casse-tête à la Sauvage ; l'autre un arc , celui-là une hache , celui-ci un calumet. Auprès du Président étoit son Chancelier , & il tenoit son sceptre à la main. Le Maître Canotier , habillé en femme & fardé avec du gros rouge à l'huile , se tenoit auprès du Bonhomme qui l'appelloit sa fille. Le Vicaire à son côté étoit vêtu d'une es- pece de robe de toile gaudronnée ; une corde grosse comme le pouce , lui servoit de ceinture. Il portoit un bonnet quarré de carton noirci , un masque de même une étole de toile peinte en rouge , & tenoit un livre à la main. Quatre Mous- ses l'environnoient , & portoient un en- censoir , un réchaut , un arc , & un bassin plein d'eau de mer pour servir au baptême.

Tout l'équipage étant rassemblé, le Pré- sident s'adressa au Commandant : *Soyez le bien venu , dit-il , M. le Chevalier , excusez-moi si je ne vous fais pas de longs complimens ; j'ai la poitrine si foible , qu'à peine puis-je parler. N'en soyez pas surpris ; je suis âgé de sept mille sept cent soixante- trois ans ; j'ai chargé mon Secrétaire d'écrire , & mon Chancelier de parler pour moi. Je*

Suis descendu de mon Palais exprès pour vous recevoir dans ma société. J'espère que vous ne ferez pas difficulté de vous soumettre à la cérémonie du baptême, usitée dans ces parages. M. de Bougainville prit la lettre, la lut & applaudit au compliment; il salua ensuite la fille du Bonhomme; & après l'avoir félicité d'avoir une fille si jolie, ils s'approcha de la corde tendue. Les nouveaux Officiers l'y accompagnerent, & le Président alla s'asseoir sur son trône pavoisé, ainsi que sa fille & son Chancelier.

Les Officiers lièrent le pouce de la main gauche de M. de Bougainville sur la ligne avec un ruban rouge; & nous nous plaçâmes à sa suite, Messieurs de Nerville, de Belcourt, Lhuillier & moi.

Le Vicaire affectant un air grave, & son livre à la main, s'approcha de M. de Bougainville. Il étoit accompagné d'un Mouffe qui portoit une assiette couverte d'une serviette pliée, pour recevoir le tribut qu'ils appellent *rachat*; car on se contente de verser un peu d'eau de mer sur la tête de ceux qui se rachètent, au lieu de les plonger dans la mer, commel'on

fait quand on donne la cale (a). Au reste,

(a) La cale est une punition que l'on fait subir à ceux de l'équipage, qui sont convaincus d'avoir volé, blasphémé, ou excité quelque révolte. Il y a deux sortes de cale, l'ordinaire & la sèche. La cale ordinaire consiste à conduire le criminel au-dessous de la grande vergue. Là on lui passe un bâton entre les jambes sur lequel on le fait asseoir, pour le soulager. Il embrasse un cordage attaché à ce bâton, & qui passe par une poulie suspendue à un des bouts de la vergue. Trois ou quatre Matelots hissent cette corde, le plus promptement qu'ils peuvent, jusqu'à ce qu'ils aient guindé le patient à la hauteur de la vergue. Ils lâchent ensuite le cordage tout-à-coup, ce qui précipite le criminel dans la mer. Quelquefois pour augmenter la peine en augmentant la rapidité de la chute, on lui attache un boulet de canon aux pieds. Ce supplice se réitère souvent jusques à cinq fois.

On l'appelle *cale sèche*, quand le criminel est suspendu à une corde raccourcie de manière que, dans sa chute, il ne descend que jusqu'à la surface de l'eau, & n'est pas plongé dans la mer. C'est une espèce d'estrapade. Ce châtimement est rendu public par un coup de canon, pour avvertir tous ceux de l'Escadre d'en être les spectateurs.

Les Hollandois pratiquent une autre cale, qu'ils appellent *la grande cale*. Pour la donner, on conduit le coupable au bord du navire, on lui lie une corde au milieu du corps. Un bout de cette corde est attaché au bord du vaisseau, ou au bout de la vergue amenée; l'autre bout passe sous la quille, & est tenu de l'autre côté du navire par quelques-uns des Matelots les plus robustes. On met quelque chose de pesant autour du corps, ou aux pieds du criminel, pour le faire enfoncer davantage dans l'eau.

Le coupable étant jetté à la mer, à l'ordre qu'en donne

on ne plonge plus maintenant dans la mer pour donner le baptême, parce qu'on a fait reflexion que cette cérémonie deviendroit très-dangereuse à cause des Requins qui pourroient roder autour du navire, & emporter une cuisse ou un bras à celui qui auroit le malheur d'en être mordu. On a substitué à ce baptême celui de la baignoire, sur le bord de laquelle on fait asseoir celui qui ne s'est pas racheté, ou à qui on veut jouer quelque tour.

Le Vicaire s'approcha de M. de Bougainville & lui dit : « Promettez-vous d'être bon citoyen, & pour cet effet de travailler à la population, & de ne pas laisser chomer les filles, toutes les fois que l'occasion s'en présentera ? — Je le pro-

le Quartier-Maitre, ceux qui tiennent la corde au bord opposé, la tirent le plus vite qu'ils peuvent, de sorte que le patient passe rapidement sous la quille. On réitere ce supplice autant de fois que la sentence le porte.

Ces châtimens sont rudes, & dangereux pour la vie même; sur-tout la grande cale. Car le moindre défaut de diligence ou d'adresse, de la part de ceux qui tirent la corde, peut être cause que celui que l'on tire se rompe un bras ou une jambe, & même la tête. Aussi met-on cette cale au nombre des peines capitales. Nos Matelots François regardent les deux autres au-moins comme infamantes.

» mets. — Promettez-vous de ne jamais
 » coucher avec la femme d'un Marin ?
 » — Je le promets. — Promettez-vous de
 » faire prendre les mêmes engagemens ,
 » & d'employer les mêmes cérémonies ,
 » à l'égard de ceux qui n'auront pas passé
 » la Ligne , quand ils s'y trouveront avec
 » vous ? — Je le promets. Mettez donc la
 » main sur ce livre sacré en témoignage
 » de vos engagemens ». M. de Bougainville
 toucha alors une estampe, qui représen-
 toit un Génie & une jeune fille qui s'em-
 brassent tendrement. Au bas de cette es-
 tampe étoit écrit : *Quis mihi det te fratrem*
meum sugentem ubera matris meæ , & inve-
veniam te foris , & deosculer te. Cantique
 des Cantiques , ch. 8. Le Vicaire alla ren-
 dre compte au Président des engagemens
 de M. de Bougainville ; & le Bonhomme
 répondit : *Dignus est intrare in nostro docto*
corpore ; admittatur. Alors le Vicaire re-
 tourna à M. de Bougainville & lui dit :
 « Le Président de la Ligne vous juge di-
 » gne d'être admis dans la société dont il
 » est le Chef, & m'a chargé de vous y
 » recevoir par l'administration de son bap-

» tême. Comment vous nommez-vous? » Louis, répondit M. de Bougainville. Hé bien ; *Ego, nomine Reverendissimi Domini Domini & Serenissimi Præsidentis Æquatoris, te, Ludovice, admitto in societate ejus.* En prononçant ces paroles, il lui versa sur la tête quelques gouttes d'eau de mer. On délia le pouce de M. de Bougainville, qui mit de l'argent dans l'affiette sous la serviette, on retira le bâton, & le Vicaire l'encensa. On passa à M. de Nerville à qui le Vicaire fit les mêmes questions, & ainsi successivement aux autres Passagers & Officiers avec les mêmes cérémonies.

Quand on fut parvenu à un Garde-Marine, assez mauvais sujet & haï de tout le monde, le Vicaire lui dit que le Président ordonnoit qu'il fût reçu avec toutes les cérémonies en usage. En conséquence, il lui posa un bout de son étole sur la tête, marmotta quelques paroles, & puis lui fit baiser cette étole peinte à l'huile. On le délia de la ligne, & on le fit asseoir sur un bâton posé transversalement sur la baigne. A peine s'y fut-il placé, que le Pilotin tomba dans l'eau. On avoit de plus

ajusté dans la baignoire un lacet ; de manière que , quand le Cathécumène tomba , il se trouva saisi par le milieu du corps & assujetti sans pouvoir se débarrasser. On profita de sa situation pour lui barbouiller le visage de noir & de rouge. On lui versa au moins cinq ou six seaux d'eau sur la tête , puis on le laissa aller.

On en vint ensuite à deux Demoiselles Acadiennes , & le Vicaire leur demanda naïvement si elles étoient pucelles ? Elles répondirent , oui. Promettez-vous , ajouta-t-il de ne pas manquer à la foi conjugale , si vous épousez un Marin ? La promesse faite , il la baptisa à-peu-près comme nous. La sœur de cette Demoiselle s'étoit cachée pour n'être pas exposée à subir cette cérémonie. On la trouva , & on voulut la contraindre à venir recevoir le baptême ; mais le Vicaire , averti qu'il y avoit des raisons , pour qu'elle ne s'exposât pas au baptême de l'eau , lui dit qu'il se contenteroit de lui mettre des mouches au visage. Elle se présenta , & il tint parole. Deux femmes mariées ne furent pas baptisées , parce que leurs en-

fans en bas âge , & qu'elles ne pouvoient abandonner , jettoient des cris par la peur que leur inspiroient les figures grotesques des gens de la suite du Président de la Ligne.

Quelques Passagers furent ensuite baptisés & barbouillés de noir & de rouge , mais on ne les fit pas placer sur la baignoire , parce qu'ayant commencé à jeter quelques seaux d'eau sur les baptisés , ceux-ci pour avoir leur revanche en jetterent aux Matelots. Ceux qui avoient été mouillés , voulurent mouiller les autres ; le désordre augmenta , & tous ceux qui se trouverent sur le gaillard furent aussi humectés que s'ils étoient tombés dans la mer. Ainsi finit ordinairement cette farce , & on est encore trop heureux quand on en est quitte pour de l'argent & quelques seaux d'eau.

Le baptême dans les navires qui passent la ligne , est en usage chez toutes les Nations de l'Europe ; mais il n'y a pas d'uniformité dans les cérémonies. Chaque Nation en imagine de conformes à son génie & à son caractère , & la fête devient plus ou moins gaie , suivant le plus

ou moins d'esprit de ceux qui y président. Quelquefois celui qui baptise donne au Cathécumene le nom d'une ville, ou d'un cap, ou d'une mer, & on tâche d'affortir ce nom de maniere qu'il exprime le caractere, l'humeur, la figure ou l'inclination du baptisé. On appelle cette cérémonie le *Baptême* ou le *rachat* : le baptême, à cause de l'eau dont on inonde ceux qui passent la Ligne pour la premiere fois; le *rachat*, à cause du tribut que paient ceux qui ne veulent pas être inondés. Ce tribut est ordinairement volontaire de la part de celui qui paie. Quelquefois ce sont les farceurs même qui l'imposent, en gardant néanmoins la proportion convenable aux facultés des tributaires.

Lorsque le navire dans sa route ne doit pas passer la Ligne, mais seulement le Tropique, les Matelots ne voulant pas perdre leur tribut, supposent que le Tropique est le *filz aîné du Bon-homme la Ligne*, & héritier présomptif de ses droits. Ils jouent en conséquence, au passage du Tropique, la même farce que les autres sous l'Equateur. On a même imaginé de faire

cette cérémonie, quand un navire double, pour la première fois, le cap Saint-Vincent, pour passer le détroit de Gibraltar. Les navires qui vont à la pêche de la Morue, observent la même pratique, lorsqu'ils approchent du grand banc de Terre-neuve.



C H A P I T R E I I I.

*Voyage depuis l'Equateur jusqu'aux côtes
du Brésil.*

A P R È S avoir passé la Ligne, nous avons rencontré plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *Frégates* ; on le trouve communément à quatre cens lieues de terre, & cependant on prétend qu'il ne peut se reposer sur l'eau, sans y périr. Ses jambes sont courtes, grosses & ramassées. Ses pieds ne sont pas palmés, mais armés de griffes fort aiguës. On voit des *Frégates* qui ont neuf pieds d'envergure quand leurs aîles sont étendues. Au moyen de la grandeur de ces aîles déployées, cet oiseau se soutient facilement en l'air, & y plane. Il s'éleve quelquefois si haut que l'œil le plus pénétrant le perd de vûe. Lorsqu'il s'approche des navires, il voltige autour des girouettes, s'en éloigne & s'en rapproche bien des fois ; mais sans se poser. Sa grosseur est à-peu-près celle d'une poule. Son regard est perçant &

assuré. Il fond sur sa proie avec une vitesse incroyable. Les mâles ont une membrane rouge & boutonnée, qui leur descend du bec jusques vers le milieu du cou. Les plumes du ventre sont d'un gris blanc; celles du dos & des ailes sont brunes. Il vit de poissons volans, qu'il saisit adroitement en rasant la surface de la mer, lorsqu'ils volent, pour éviter d'être la proie des Bonites. On dit qu'il poursuit aussi les Goélans, & les autres oiseaux de mer, pour leur faire dégorger les poissons qu'ils ont avalés, & pour s'en saisir lui-même (a).

(a) Je ne sçai trop pourquoi on a nommé *frégate* cet oiseau, à moins que ce ne soit par comparaison de la vitesse de son vol avec la légèreté des navires qui portent le même nom, & qui ordinairement sont meilleurs voiliers que les autres.

N'ayant pu en voir de plus près que le haut du mât, je ne puis en donner la description que d'après ceux qui en ont vus & touchés. Le Pere Labat (*Nouveaux Voyages, Tome VI, pag. 395*), ajoûte à ce que j'en ai dit, que cet oiseau a les yeux noirs & grands. Il descend rarement à terre, & se tient perché, parce que la grandeur de ses ailes, & l'espace qu'il lui faut pour les mettre en mouvement, lui donneroient trop de difficultés pour s'élever de terre. Il dit que les plumes du dos & des ailes de cet oiseau sont noires, grosses & fortes; que celles qui couvrent l'estomac & les cuisses, sont plus délicates &

Notre séjour dans les mers de la zone Torride m'a fait naître bien des doutes sur les relations du commun des Navigateurs ; voici avec la plus grande exactitude les phénomènes dont j'ai été le témoin.

Le mois de Novembre nous a paru dans ces parages, avoir la même température que le mois de Mai en France ; les matinées & les soirées étoient fraîches, nous n'avons effuyé aucunes de ces chaleurs brûlantes, dont tant de Voyageurs se plaignent dans leurs relations. Il est vrai que depuis que nous eûmes passé la Ligne Equinoxiale, nous ne fûmes point

moins noires : celui que j'ai décrit, est peut-être la femelle ou un jeune. J'en tuai, ajoute-t-il, quelques-uns dans l'isle où nous étions, pour avoir leur graisse. On dit que cette graisse est admirable pour les douleurs de la goutte-sciatique, pour les engourdissemens des membres, & autres accidens, qui arrivent par des humeurs qui ne circulent pas. On doit faire chauffer la graisse ; & pendant qu'elle est sur le feu, faire de fortes frictions sur la partie affligée ; afin d'ouvrir les pores, & mêler de bonne eau-de-vie, ou de l'esprit de vin avec cette graisse, au moment que l'on veut en faire l'application.

On peut mettre un papier brouillard imbibé de ce mélange, sur la partie malade, avec des compresses & une bande, pour les tenir en état.

surpris par des calmes, & que les nuages nous garantirent des rayons du soleil. La propreté, ou le bon état de notre frégate, nous garantirent aussi des insectes; il n'y eut aucun malade dans l'équipage. Pour contribuer à entretenir la santé, tous les soirs après souper, on faisoit danser les Matelots sur le gaillard d'arrière. C'est l'usage ordinaire quand le temps n'oblige point à manœuvrer; ils jouent alors à quelque jeu, qui donne de l'exercice & nourrit la gaieté. Quelques-uns, assez comiques de leur naturel, s'habillent, se masquent sous des figures les plus grotesques, & se présentent successivement, ou entrent par bandes sur le gaillard, où ils dansent des menuets, des contredanses, des gavotes allemandes, angloises, & des matelotes. La plupart des nôtres avoient appris ces danses, pendant qu'ils étoient prisonniers de guerre dans les ports de la Grande-Bretagne. Le plus grand nombre s'en étoit échappé au péril de leur vie, dans des vaisseaux neutres, dans des bateaux de pêcheurs, & même dans des petits canots qu'ils avoient enlevé des ports. Plusieurs m'ont assuré que
les

les Anglois favorisoient ces fuites , tantôt en traitant pour le passage de ces prisonniers avec les Capitaines des vaisseaux neutres ; tantôt en leur vendant leurs bateaux. Quelques-uns prêtoient des habits pour le déguisement ; d'autres avançoient de l'argent ; d'autres en donnoient par bienfaisance ; il y en avoit enfin qui les chargeoient de lettres de recommandation pour leurs amis de Londres, ou pour ceux des ports où ils pensoient que ces prisonniers pourroient s'embarquer avec moins de risques. Ils faisoient plus encore ; pour leur faciliter un certain bien-être dans les prisons où ils étoient détenus , ils les encourageoient par des libéralités, payoient très-généreusement les petits ouvrages de main , que quelques-uns de ces prisonniers faisoient , jusqu'à acheter d'eux fort cher des petites figures de la Vierge & de Saints, faites de bois , & sculptées aussi mal qu'on peut le faire avec un couteau ou un canif, quand on n'est pas artiste. De si beaux traits ne doivent point être ensevelis dans l'oubli : c'est le triomphe de la bienfaisance : ils sont moins à la gloire des Anglois qu'à celle de la nature humaine.

La gaieté & la propreté font des choses auxquelles les Capitaines devroient donner beaucoup d'attention. Elles ne contribuent pas peu à prévenir toutes les maladies, qui affligent ordinairement les Marins.

Il est bon d'observer que l'eau que nous avons embarquée à Saint-Malo n'a pas souffert la moindre altération, comme il arrive ordinairement entre les deux Tropiques. Le biscuit s'est également très-bien conservé. Il n'y a eu que quelques choux marinés & quelques petits tonneaux de daubes de veaux qui ayent été un peu gâtés; ce qui vraisemblablement doit être plutôt attribué au défaut d'apprêt qu'au climat des Tropiques.

Le 20 de Novembre, nous apperçûmes un changement de couleur dans l'eau de la mer; alors on prit le parti de jeter la sonde: précaution d'autant plus nécessaire dans ces parages, que l'on ne peut guères compter sur les cartes. Les Hollandoises rapprochent les côtes du Bresil à l'Est près de soixante lieues plus que les cartes Françoises. Nous nous trouvions d'ailleurs, suivant notre estime, bien

près des bancs de rochers & de gravier nommés *los Abrolhos*, dont la longueur, la largeur & le gissement ne font pas assez exactement connus, ni déterminés dans les cartes, pour que l'on puisse s'y fier. On jeta donc la sonde, sur les sept heures & demie du soir, & nous filâmes cent-trente-cinq brasses de ligne, sans trouver de fond.

Un moment après, un de ces oiseaux, dont j'ai donné la figure dans la *Pl. II*, *fig. 2*, & que je crois être un de ceux que l'on nomme *oiseaux du Tropique*, fit le tour du Navire, & s'étant posé sur le gaillard d'avant, un Matelot l'y prit à la main. On l'enferma dans une cage, dans le dessein de lui attacher le lendemain un ruban au col, sur lequel on se proposoit d'écrire: *J'ai été pris sur la frégate Française l'Aigle le 20 Novembre 1763, à la hauteur de 16 deg. 44 min. longitude 35 = 10, & remis en liberté le 21 au matin.* Mais un Observateur peu vigilant, l'ayant tiré de sa loge, il nous échappa.

Le 22, nous crûmes appercevoir la corvette *le Sphinx*; c'étoit un navire qui sembloit venir à nous & faire route Ouest-

Sud-Ouest ; mais il ne répondit point à notre signal, & comme nous ne lui comptâmes que deux mâts, nous jugeâmes que c'étoit un Negrier qui alloit à Rio-Janeiro.

C'est le 23 que nous apperçûmes pour la première fois la terre du Bresil, environ à quinze lieues de distance ; cependant nous ne pûmes mouiller que le 29 dans la baie qui forme un canal autour de l'Isle Sainte-Catherine.



C H A P I T R E I V.

Descente à l'Isle de Sainte-Catherine.

IL y a dans la baie où nous mouillâmes, trois forts qui en défendent l'entrée ; le premier est placé sur la pointe de l'Isle & se nomme le *Fort de la Grosse Pointe* ; vis-à-vis est le second , & on l'appelle le *Fort de l'Isle Sainte-Croix*. Son aspect est très-avantageux, parce qu'il est bâti en terrasses soutenues par des arcades : c'est-là que réside le Commandant. Le troisième fort est plus avancé du côté de la Ville. On lui donne le nom de *Fort de l'Isle Ratonne*. On voit les plans de ces forts dans la *Pl. IV*. Nous étions mouillés entre les trois ; & le Commandant nous fit entendre par des signaux que c'étoit le meilleur mouillage : il avoit ses vues ; car le mouillage un peu plus avancé du côté de la terre ferme , est beaucoup plus commode.

En entrant dans la baie , nous aperçûmes le pavillon Portugais sur une hau-

teur de l'Isle. On le retira, après que nous eûmes mouillé & salué le fort de Sainte-Croix.

Dans le même moment nous mîmes notre canot à la mer, pour conduire au fort M. Alexandre Guyot, notre second Capitaine, qui sçait la langue Portugaise, saluer le Commandant, & lui demander s'il nous rendroit coup pour coup le salut de notre canon. Le Commandant fit accompagner M. Guyot à son retour par un Officier de la garnison, pour nous rendre la politesse & voir qui nous étions. Dès qu'il fut à bord, nous mouillâmes, & saluâmes le fort de neuf coups de canon, qui nous furent rendus en même nombre.

Le lendemain, notre même député fut chargé encore d'aller saluer le Gouverneur de Sainte-Catherine, qui réside dans une petite ville, située au fond d'une anse & à cinq lieues au Sud de notre mouillage. Il devoit aussi lui demander la permission de faire de l'eau & du bois.

Ce Gouverneur étoit Don Antonio Francisco de Cardoso y Menezes y Souza, Colonel, Chevalier de Christ, & d'une très-illustre famille de Portugal. Il fit un

accueil très-gracieux à M. Guyot, & lui accorda toutes ses demandes.

Dès que les habitans de la côte eurent apperçu notre frégate à l'ancre, trois ou quatre vinrent à bord dans des pirogues (a), nous apporterent des citrons, des oranges & des rafraîchissemens. Le Commandant du fort de Sainte-Croix, s'en étant apperçu, envoya une défense expresse dans toutes les cases (b) de porter quoi que ce fût à notre frégate, & même *d'en approcher. Il envoya aussi des soldats dans la plaine, pour observer la conduite des habitans à notre égard, & nous*

(a) C'est une sorte de bateau fait d'un seul arbre creusé, dont les Sauvages de l'Amérique méridionale ont accoutumé de se servir. On ajoute au derriere des grandes, des planches pour en élever les bords. Quelquefois on y peint des figures de Sauvages ou des grotesques. J'ai vu jusqu'à douze hommes dans une de ces pirogues. On dit qu'il y en a de grandes, qui portent jusqu'à cinquante personnes, avec leurs munitions de guerre & de bouche.

(b) Les cases dont je parle, sont des bâtimens qui n'ont que le rez de chaussée, comme les maisons de nos Payfans de France. Ils sont ordinairement couverts de cannes & de feuilles de bananiers, ou d'autres grandes feuilles d'une espece de canne ou de roseau. On n'y voit pas communément de cheminée. Les Nègresses Esclaves apprêtent les mets sur un feu allumé au milieu de leur appartement, & elles vivent sans inquiétude au milieu de la fumée.

empêcher de nous répandre dans les environs. Cette conduite n'empêchoit pas qu'il ne nous fît à l'extérieur mille protestations de bienveillance, & qu'il ne nous accablât de politesses.

Sans doute que dès le moment de notre arrivée, il avoit dépêché une pirogue au Gouverneur pour lui en donner avis; car le lendemain matin, l'Oïdor, ou Chef de la Justice, arriva à bord de notre frégate, pour faire un procès-verbal de notre mouillage, de la qualité de notre navire, & des motifs qui nous avoient amenés. M. de Bougainville le satisfit sur tous ces articles, & il repartit environ à midi. Nous le saluâmes, à son départ, de sept coups de canon, que le fort de Sainte-Croix nous rendit aussitôt.

Après le dîner, M. de Bougainville, accompagné de Messieurs de Nerville, de Belcourt & Lhuillier de la Serre, alla voir le Commandant de ce dernier Fort. Ils y trouverent un Officier Général de Rio-Janeiro, détenu prisonnier depuis quatre ans, pour n'avoir pas exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus de la Cour de Lisbonne, au sujet de l'expulsion

des Jéfuites du Bréfil. Ce Prifonnier avoit pour Secrétaire , un Portugais , homme d'efprit , qui avoit été Page d'un Ambaffadeur de Portugal en France , & avoit demeuré quatre ans à Paris. Il fut charmé de revoir des François , & fe fit un plaifir de fervir de truchement à M. de Bougainville. Dans le récit qu'il nous fit des caufes de la détention du Prifonnier , il le difculpa autant qu'il put , & nous dit qu'il étoit coupable à la vérité de n'avoir pas exécuté à l'inftant les ordres de fa Cour ; mais que l'Archevêque , qui favorifoit les Jéfuites , l'en avoit empêché , affurant qu'il avoit reçu de fon côté des ordres contraires. Soit par refpect pour l'Archevêque , foit par d'autres motifs que j'ignore , le Commandant mit trop de délai dans l'exécution , & il en fut puni par la perte de fa liberté.

MM. de Bougainville , de Nerville , de Belcourt , Lhuillier , Alexandre Guyot , & moi , nous allâmes dîner chez le Gouverneur le 1^{er} Décembre , & nous nous rendîmes pour cet effet dans la petite ville où il fait fa réfidence , & dont le nom Por-

tugais s'interprete en François , *Notre-Dame de l'exil, ou la Vierge exilée.*

Presque tous les Officiers de la Garnison étoient venus au-devant de nous sur le bord de la mer , pour nous recevoir. Ils nous accueillirent à la descente de notre canot, avec toute la politesse imaginable, & nous accompagnèrent jusqu'au Gouvernement.

Le Gouverneur vint nous recevoir à la porte extérieure, & nous introduisit dans une grande salle, où nous trouvâmes le couvert mis, & la table servie. Outre lui & son fils (a), le Major de la Place, l'Oïdor, deux autres Officiers & un Pere Franciscain, dînerent avec nous. Beaucoup d'autres Officiers de la Garnison se tinrent de bout, & quelques-uns nous servirent.

(a) Ce fils étoit Capitaine dans le Régiment du pere, & l'un des quinze enfans qu'il nous dit avoir eus, non de son épouse légitime, car il n'a jamais été marié, mais d'une ou plusieurs maîtresses. Ses autres enfans vivans sont à Lisbonne, où ils ont, suivant les loix, les mêmes honneurs & les mêmes prérogatives que les enfans nobles & légitimes. Les bâtards y sont, dit-on, Gentilshommes nés. Une des filles de ce Gouverneur a épousé un des Ministres de la Cour de Portugal, & un autre de ses fils y occupe une des premières places du Gouvernement.

Ces Officiers jouent ce role subalterne , pour faire leur cour au Gouverneur ; il les invite tour-à-tour à manger avec lui , & ils se servent les uns les autres.

Les mets étoient apprêtés à 'la mode du Pays , mais assez mal pour des François. Le pain sur-tout nous parut fort mauvais, la superficie n'étoit qu'un peu desséchée, & avoit à peine senti le feu. L'intérieur n'étoit pas œilleté, & ressembloit à cette bouillie consolidée de blé noir qui fait la nourriture de beaucoup d'habitans du Limosin, & qu'on nomme *gallette*.

L'entremets étoit composé de beaucoup de plats, tous apprêtés au sucre. Ils en mettoient presque dans toutes les saucés, ainsi que du cartame, ou fleur de saffran bâtard. Les assiettes étoient d'étain, & d'une forme antique. Les couverts d'une très-ancienne mode, mais d'argent, & très-pesans, ainsi que les plats, & quelques vases pour boire, ayant la forme d'un cylindre octogone, haut de sept à huit pouces. Nous ne trouvâmes de bon dans ce repas que le vin; il étoit de Porto.

Je me proposai de lier conversation en Latin avec le Franciscain; mais il

soupçonna mon projet, & aussi-tôt après le diner il disparut ; le bon pere ignoroit cette langue, & on prétend que ce défaut lui est commun avec presque tout le clergé du Brésil.

Pendant que l'on verfoit le café, une douzaine d'Officiers de la Garnison entrèrent, & l'on nous régala d'un petit concert de musique instrumentale. Ils avoient presque toutes les pièces de nos meilleurs Musiciens François, & ils parurent les exécuter comme Corelli ou Gavinié.

Nous nous promenâmes ensuite dans la Ville, qui me parut composée d'environ cent cinquante maisons n'ayant toutes que le rez-de-chaussée ; la garnison en occupe une partie ; elle est habitée en partie par des Blancs, & en partie par des Nègres ou des Mulâtres ; au reste on voit dans l'Isle de Sainte Catherine des hommes de toutes sortes de nuances, depuis le noir jusqu'au blanc. Les Mulâtres font le plus grand nombre des deux sexes, & sont généralement d'une figure laide, & d'un air sauvage, comme s'ils venoient d'un mélange de Brasiliens & de Négresses.

Ils vont presque tous pieds nus , tête nue & très - mal peignée ; leur habillement consiste en une chemise , une culotte , & quelquefois un manteau qu'ils jettent sur l'épaule à la mode Espagnole. Ceux qui sont plus à leur aise , ont sur la tête un chapeau de forme très-haute , ayant des aîles d'environ dix pouces de hauteur , & rabattues horizontalement. Ceux-là sont chauffés , & portent une veste , & un ample manteau qui leur descend jusqu'aux pieds , & dont ils relevent quelquefois les pointes sur l'épaule opposée ; au-lieu de chapeau , quelques-uns ont un chaperon de la même étoffe que le manteau , & auquel il est attaché , pour se couvrir la tête ; cet accoutrement singulier empêche leurs amis même de les reconnoître.

Le Gouverneur , les Officiers & la Garnison sont vêtus de drap , & à la Françoisise. Je fus même très-surpris de voir , dans un pays aussi chaud , des Officiers habillés d'un drap aussi grossier au moins que celui de nos soldats.

L'Oïdor & les Officiers de justice sont distingués par une grande canne ou par

un rotin plié en cerceau , que les principaux portent au bras gauche , au-dessus du coude : les subalternes l'attachent à la boutonniere de la poche gauche de leur habit.

Les Esclaves vont presque nus ; la plupart ne sont couverts que d'un simple pagne autour des épaules. Il est rare d'en voir qui aient une chemise & une veste. Mais , lorsqu'ils ont reçu leur liberté , ils peuvent porter l'habit & le manteau d'étoffe , comme les Blancs. Les Nègresses Esclaves sont nues à l'exception d'une bande de toile , qui les couvre depuis la ceinture jusqu'au-dessus des genoux ; celles qui sont libres sont comme les autres femmes , vêtues d'une jupe , & d'une chemise dont le haut est ouvert par devant , à peu-près comme nos chemises d'hommes : lorsqu'elles sortent de la maison , elles mettent un grand pagne ; c'est une pièce d'étoffe fine de laine , le plus souvent blanche , & bordée d'un ruban d'or , d'argent , de soie ou de fil , suivant l'état & les facultés de la personne. Cette pièce d'étoffe a environ deux aunes de long sur une de large. On l'ajuste de maniere

qu'un des angles se trouve au milieu du dos, & produise un effet à-peu-près semblable à celui du coqueluchon des Grands Carmes. L'angle opposé s'affuble sur la tête; les deux autres, après avoir couvert les épaules & les bras jusqu'au coude, viennent se croiser sur la poitrine, comme le mantelet de nos Dames Françoises. Quelquefois aussi, au lieu de les croiser sur la poitrine, elles passent ces bouts sous le bras qui en est couvert, & laissent voir leur gorge. Cette manière de s'habiller est très-incommode, parce que le pagne se dérange au moindre mouvement du corps.

Les Portugaises établies, ou nées dans l'Isle Sainte-Catherine, & sur les côtes de la Terre-ferme que nous avons parcourues, sont très-blanches de peau, malgré la chaleur du climat. Elles ont communément de grands yeux bien fendus, mais le visage peu coloré. Les habitans vivent en général hommes & femmes dans une grande oisiveté, & laissent à leurs esclaves le soin du ménage, & du peu de travail qui se fait dans le pays. La terre leur produit presque tout ce qui leur est nécessaire pour vivre, sans qu'ils

se donnent la peine de la cultiver.

Dans la Ville, on ne voit presque aucunes boutiques de marchands. Je n'y apperçus que celle d'un Serrurier, & une autre d'un Apothicaire. Le Commandant nous avoit indiqué un endroit près du fort de Sainte-Croix, pour faire de l'eau & du bois. On y envoya l'équipage pour procéder à cette opération; mais, après plusieurs tentatives, on y trouva beaucoup de difficultés. D'ailleurs une petite Baleine, depuis quelque temps échouée auprès du fort, exhaloit une odeur si empestée, que l'on prit le parti de demander au gouverneur la permission de faire eau dans l'Isle. Il l'accorda très-gracieusement, ainsi que celle de pêcher, de chasser, & de nous promener par-tout où nous voudrions. Un habitant nous montra auprès de sa case un petit ruisseau, dans lequel l'Amiral Anson avoit fait son eau, & un four bâti à quelques pas de là depuis sept à huit ans, par des François qu'il y avoit vu en relâche. L'eau en étoit très-bonne: nous nous en pourvûmes abondamment. Quant au bois, après
l'avoir

l'avoir coupé sur la pente de la montagne, nous le fîmes couler jusques sur le bord de la mer, & nous en chargeâmes nos chaloupes. Presque tout celui que nous coupâmes étoit du cedre, du sassafras, du cannellier, & de ce bois de Brésil qu'on emploie pour la teinture.

Le 4 M. de Bougainville avec quelques Officiers, alla dîner une seconde fois chez le Gouverneur, & y fut traité splendidement; le mauvais temps les contraignit aussi d'y souper. Après le repas, il y eut un grand bal, dont on avoit eu la galanterie de faire les apprêts sans les avertir. Nos Officiers arrivés au salon d'assemblée, furent agréablement surpris d'y trouver plusieurs Dames, dont ils furent parfaitement bien accueillis. Ils ne s'étoient pas imaginés, sur la réputation que les Portugais ont d'être extrêmement susceptibles de jalousie, qu'ils eussent permis aux Dames de se trouver dans de telles assemblées. On tint donc une espece de bal, où les Dames figurent comme les Messieurs: & l'on se retira sur les deux ou trois heures après minuit, très-contents les uns des autres.

Dans cette entrevue, M. de Bougainville obtint du Gouverneur une permission générale de prendre tous les arrangements qu'il jugeroit convenables, soit pour la chasse & la pêche, soit pour faire de l'eau & du bois par-tout où nous voudrions. Notre Commandant l'invita ensuite à venir dîner à bord avec l'Oïdor & ceux des Officiers qu'il voudroit amener avec lui.

En conséquence de cette permission, on envoya à la pêche presque tous les jours, & notre canot revint toujours chargé de poissons de bien des especes, & en assez grande quantité pour en distribuer à tout l'équipage. On voit la figure de quelques uns dans la *Planche II. fig. 4. 7. & 8.*

On alloit aussi tous les jours à la chasse, ou en Terre-ferme, ou dans l'Isle. On abandonna bientôt la premiere, parce que l'on n'y trouvoit gueres que des Perroquets, des Toucans & quelques Tourterelles. Dans l'Isle, outre ces oiseaux, les Alouettes de mer, les Pluviers, & les Bécassines se rencontroient en abondance. L'inertie du caractere national, & les

périls qu'il y a à courir de la part des bêtes féroces & des serpens, empêchoient les Officiers de la garnison & les habitans du Pays d'aller à la chasse, & on nous exhortoit à les imiter.

Moins craintifs qu'eux, & beaucoup mieux armés, nous pénétrâmes plus d'une fois dans les endroits de l'Isle les plus inaccessibles. Nous n'y allions jamais seuls, mais toujours deux ou trois ensemble, afin de nous secourir l'un l'autre, en cas d'attaque de la part de quelque serpent monstrueux, ou de quelque bête féroce; nous appréhendions surtout les Onces, dont on nous avoit montré quelques ongles enchâssés dans de l'argent, & que les habitans nous disoient être fort communs, & plus cruels que les Tigres mêmes.

Un jour que nous étions allé chasser dans l'Isle, & que nous nous étions partagés en différentes bandes, je suivis, avec M. de Belcourt & son domestique, le bord d'un anse qui entre beaucoup dans les Terres, & que nous appellions *la Rivière*. En côtoyant toujours le bord, j'aperçus sur le sable les traces fraîches d'un animal à quatre pieds, qui me parurent

être celles d'un Tigre. Nous suivîmes ces traces jusqu'à un endroit très-marécageux , où nous n'osâmes pas nous engager, n'en connoissant ni le fond ni la carte.

Il faut , me dit M. de Belcourt , que ces traces soient celles d'un animal que je n'ai apperçu qu'au moment où il s'enfonçoit dans les broussailles. Il est haut sur ses pieds comme le plus grand chien Danois , & d'une couleur grisâtre.

Il faisoit alors une chaleur étouffante. Nous fîmes halte , assis sur des bouts de branches , le dos appuyé contre un arbre. Nous étions étourdis par le sifflement des serpens , qui nous environnoient , & nous fûmes obligés d'avoir toujours le sabre nud à la main pour nous défendre : nous en vîmes plusieurs de la grosseur du bas de la jambe ; il y en avoit d'autres plus petits. Lesuns étoient de couleur aurore ; les autres rouges & jaunes , quelques-uns gris , & ressembloient assez à de grosses couleuvres. Mais ces reptiles , loin de nous attaquer , fuyoient devant nous.

A notre retour , M. de Bougainville

acheta une grande & belle pirogue dont il croyoit avoir besoin aux Isles Malouines ; elle étoit faite d'un seul tronc d'un arbre cannellier creusé, de dix-neuf pieds & quelques pouces de longueur, sur trois pieds de large en-dedans, & presque autant de profondeur. Quelques-uns de nos Officiers de terre & de mer, qui avoient été en Canada, en sçavoient la manœuvre. On s'en servit pour la pêche. Mais, lorsque nous relâchâmes à Montevideo, M. de Bougainville la céda à un Officier Espagnol, pour la somme de huit piastras. Elle lui avoit coûté environ dix-huit livres de France.

Le Dimanche 11 de Décembre, nous reçûmes à bord le Gouverneur de l'Isle Sainte-Catherine avec son fils, un Ministre du Roi de Portugal, Premier Président du Conseil souverain de Rio-Janeyro, l'Oïdor, le Major & quelques Officiers de la garnison.

Latente étoit tendue sur le gaillard d'arrière, que l'on avoit disposé en forme de salle ; le navire étoit pavoisé & le pavillon François déployé. Dès que tout le monde y fut placé, j'y chantai la Messe

solemnellement ; & à midi on y servit un dîner aussi splendide qu'il étoit possible dans les circonstances. On but à la santé du Roi de Portugal, avec une salve de onze coups de canon, à laquelle la batterie du fort de Sainte-Croix répondit par un même nombre de coups.

Après le dîner, il y eut un concert. Pendant cet amusement, un vent violent s'éleva, le tems se couvrit, & il tomba une pluie si abondante, qu'il fut impossible aux Portugais de penser à s'embarquer. M. de Bougainville les engagea alors à coucher sur le vaisseau. Pendant le souper, je m'entretins toujours avec le Ministre de Portugal, à qui il ne manquoit que l'usage pour bien parler notre langue, & qui substituoit des mots latins très-énergiques, lorsque les termes François ne se présentoient pas à sa mémoire. Très-avertit du Brésil qu'il parcouroit alors, pour y faire sa visite ordinaire, il eut la complaisance de répondre à toutes mes questions, & me donna sur le pays & sur ses habitans tous les éclaircissimens que je détaillerai dans la suite de cet ouvrage.

Messieurs de Bougainville & de Nerville céderent leurs lits au Gouverneur & au Ministre de Portugal ; l'Oïdor coucha dans la dunette de M. Duclos-Guyot , Capitaine , & les autres Officiers s'étendirent sur des matelats. Dès les quatre heures du matin , le Gouverneur & sa compagnie retournerent au fort de Sainte-Croix.

Cette partie de plaisir fut suivie de présens mutuels entre notre Capitaine & le Gouverneur. Le Portugais envoya au vaisseau beaucoup d'animaux domestiques , parmi lesquels il y avoit vingt-six canards du Brésil à grandes crêtes rouges. M. de Bougainville de son côté fit présent d'une grande boëte pleine d'éventails & de tabatieres , vernissées par Martin.

Les deux jours suivans furent employés à compléter notre provision de bois de chauffage , qui fut composée de sassafras , de cedre & de bois jaune de Bresil. Je fis mon possible pour avoir du baume de *Copaiba* , connu sous le nom de *Copahu* ; car j'avois appris d'un Negre affranchi que l'arbre qui le porte n'est pas rare dans le pays ; mais je ne pus réussir , parce qu'on

m'affura que ce baume ne couloit que pendant la pleine lune.

Comme notre destination étoit pour un pays où nos Marins n'avoient pas encore été, & dont les mers & le climat passent pour orageux; avant que de partir de Sainte-Catherine, notre Capitaine jugea à propos de se munir de petits mâts de hune & de perroquets, pour servir de bâtons d'hyver. Il s'adressa pour cet effet au Negre affranchi dont j'ai fait mention plus d'une fois. Il nous rendoit tous les services qui dépendoient de lui, de la meilleure grace du monde, & fit même proposer à M. de Bougainville de l'emmenner avec lui, promettant d'aller partout où nous voudrions le conduire. Il étoit fort, travailloit beaucoup; & M. de Bougainville auroit volontiers acquiescé à sa demande, s'il n'avoit craint que les Portugais ne se fussent plaints que nous avions été relâcher chez eux pour débaucher leurs Negres, & que ce bruit n'eût fait tort aux navires François qui auroient été dans la suite relâcher à Sainte-Catherine.

Ce Negre fut lui-même chercher dans

la forêt les arbres qu'il crut les plus propres au dessein de notre Capitaine. Lorsqu'il les eut trouvés, il l'en avertit, & nous y conduisit à travers les halliers & les broussailles. Nous coupâmes les arbres & les transportâmes sur le bord de la mer : heureusement nous ne trouvâmes dans la forêt que trois gros serpens que nous tuâmes.

Quand toutes nos provisions furent faites, nous quittâmes l'Isle Sainte-Catherine; ce fut le 14 de Décembre que nous en sortîmes, bien plus satisfaits d'y avoir relâché que ne l'avoit été l'Amiral Anson. Il me semble que cette Isle deviendroit une habitation excellente, si on se donnoit la peine de la défricher; car, excepté la petite ville où réside le Gouverneur, il n'y a que quelques petites cases répandues sur la côte, & l'Isle entière ne paroît qu'une vaste forêt.



C H A P I T R E V.

*Histoire Naturelle de l'Isle Sainte-Catherine,
& de la Côte du Brésil.*

[**I**L s'en faut bien que l'Isle Sainte-Catherine soit un séjour enchanté comme cette Isle de Tinian, dont parle l'Amiral Anson. Les Lions, les Pantheres & les Tigres dominant dans ses vastes forêts. L'air y est mal sain; les hommes y sont malgré eux dans un état singulier d'inertie, & la nature n'y a de l'activité que pour dévorer ses habitans].

L'air mal sain de ce climat est vraisemblablement la cause de la pâleur des Blancs qui y font leur séjour. De ces bois où le soleil ne pénètre jamais, s'élevent des vapeurs grossieres qui forment des brumes éternelles sur le haut des montagnes dont l'Isle est environnée. Les bas, qui sont fort marécageux, en sont également couverts depuis six à sept heures du soir, jusqu'au lendemain à huit heures où le soleil les dissipe. Ces vapeurs ont fou-

vent une odeur de vase , & la circulation de l'air n'y étant pas libre , elles semblent ne se dissiper que pour faire place à celles qui leur succèdent. Cet air mal-fain n'est qu'à peine corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à trois ou quatre lieues en mer , lorsque le vent de terre y porte (a). Cependant on est dédommagé de cet abandon de la nature par la singularité des animaux & des plantes que produit ce climat. L'Isle est maudite par l'homme riche qui veut jouir , mais elle est bien chere aux Naturalistes.

Le singe , ce quadrumane qui paroît remplir l'intervalle entre l'homme & les quadrupedes , se trouve dans l'Isle Sainte-Catherine ; & nous dûmes la connoissance de cet animal à un hazard singulier. En passant auprès d'une case située le long de la côte , nous entendîmes un bruit semblable à celui d'un Bucheron qui abat du

(a) Nos chiens nous annoncerent l'approche de l'isle au moins à cette distance , en flairant de ce côté-là pendant près d'une demi-heure. Il est à remarquer que les chiens font d'une grande ressource dans un navire , pour reconnoître les approches de terre ; pendant la nuit du moins , ils tiennent lieu de lunettes.

bois. Nous demandâmes à un Negre affranchi ce que ce pouvoit être. C'est, dit-il, un singe qui rode autour du jardin pour en manger les fruits, & avertit ses camarades de venir profiter de la découverte. Il y a trois ou quatre jours qu'il fait ce tintamare. Un de nos Contremaîtres lui prêta son fusil; le Negre le chargea de gros plomb, alla au bruit, tira le singe deux fois, sans qu'il prît la fuite; au troisieme il tomba mort au pied de l'arbre. Le Contremaître apporta le singe à bord de la frégate où nous eûmes tout le temps de le considérer à loisir. Il avoit deux pieds & près de huit pouces de haut, étant debout sur ses jambes de derriere; son poil étoit long & d'une couleur brune-fauve par tout le corps, excepté sous le ventre, qui tiroit sur le fauve clair. Sa barbe brune lui prenoit depuis les oreilles, & descendoit près de cinq pouces sur la poitrine; ses pieds étoient noirs comme ses mains; ses oreilles sans poil étoient bien détachées, & le duvet basané qui couvroit la face, paroissoit si raz, qu'à peine on le distinguoit de sa peau. Ses sourcils plus noirs étoient saillans; sa queue

Étoit auffi longue que fon corps , la tête comprise.

Je ne ſçais à quel jeu il avoit perdu l'œil gauche. Il fallut l'examiner de près pour s'appercevoir qu'il étoit borgne. Au globe de fon œil perdu , il avoit ſubſtitué une boule , compoſée d'une gomme qui nous étoit inconnue , de bois pourri & d'un peu de mouſſe très-fine , le tout paitri enſemble. La paupiere recouvroit cette boule , comme elle auroit fait le globe de l'œil. Avoit-il imaginé cet œil poſtiche pour paroître moins difforme , ou pour ſe guérir de fon œil malade , ou pour le garantir de l'inſulte des mouches & autres infectes ? Je le laiſſe à deviner. Ce ſinge d'ailleurs paroifſoit vieux ; car il avoit la peau du viſage aſſez ridée , & quelques poils blancs à la barbe. Nous n'avons vu que celui-là pendant notre ſéjour à l'Iſle Sainte-Catherine ; on nous a cependant dit qu'il y en avoit beaucoup , & que l'on mangeoit les jeunes , parce que leur chair eſt aſſez délicate. On a même voulu me perſuader que le Gouverneur nous en fit ſervir dans un repas , & que nous primes tous ce mets pour du lapin.

[Ces Singes au reste , font des animaux malins sans être malfaisants ; il n'en est pas de même des serpens , qui ont dans ce climat toute la férocité de leur nature. Nos François marchaient d'abord sans soupçon auprès d'eux , mais ils apprirent bientôt à les connoître par leurs morsures.]

Un Matelot , après avoir coupé de l'herbe pour nos bestiaux , s'étant assis auprès , les jambes nues , fut mordu près de la cheville du pied par un serpent long d'environ un pied & demi , & dont la peau étoit tigrée. Il ne tint compte de cette morsure ; & si-tôt qu'il fut arrivé à bord , il dina copieusement , & sans inquiétude. Une demi-heure après , il lui prit un mal de cœur ; & voyant sa jambe très-enflée & douloureuse , il vint m'en avertir. Je commençai par lui donner de la confiance , pour le guérir de la peur qui s'étoit emparée de son esprit. Pendant que j'en donnai avis aux deux Chirurgiens de la Frégate , il vomit , ce qu'il réitéra encore une ou deux fois dans l'intervalle d'une heure. Nous lui fîmes avaler deux gros de thériaque mêlée avec dix gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac , dans un verre de

vin. On appliqua sur la plaie, déjà devenue noirâtre, après l'avoir scarifiée, un emplâtre de thériaque pilée avec de l'ail. Le mal du cœur continua néanmoins; il vomit encore deux ou trois fois. On répéta de nouveau le remède. Sur ces entrefaites vint à bord un Officier Portugais du Fort Sainte-Croix, à qui nous racontâmes ce qui étoit arrivé. Le rapport du Matelot, & la description du reptile, firent juger à l'Officier que ce serpent étoit une des especes de ceux que les Nationaux nomment *Jararaca*. « Son venin est si dangereux, dit-il, qu'il » cause une mort inévitable à ceux à qui » il n'excite pas le vomissement dans les » vingt-quatre heures. Mais, puisque vo- » tre Matelot a vomi, vous devez être rassuré sur son compte. Continuez cependant de lui donner le même remède, » & joignez y un vomitif. Il y a plusieurs » autres especes de *Jararaca*, dont il faut » également se défier; une sur-tout, qui est » de couleur de terre, ou de couleur cendrée, avec quelques raies plus brunes sur la tête ». Le lendemain, la noirceur de la plaie n'ayant pas augmenté,

ni l'enflûre de la jambe, on donna l'émétique au malade ; & il guérit. Dans la fuite, il ne lui est pas arrivé d'autres accidents ; on a traité la plaie comme une plaie ordinaire. On l'a aussi purgé deux fois, & il s'est toujours bien porté. Aller dans les bois & les campagnes, c'est presque toujours s'exposer à la morsure des reptiles dangereux, qui y sont en grand nombre. Nous avons vu bien des fois des especes de fillons ondoyés sur le sable du bord de la mer, formés par les traces des serpents qui avoient passé. Si, lorsque l'on a eu le malheur d'en être mordu, on n'y remédie pas promptement, il faut s'attendre à mourir dans les douleurs les plus cruelles. Quelques especes, sur-tout celles des Jararacas, exhalent une odeur forte de musc : cette odeur est d'un grand secours à ceux qui le sçavent, pour se garantir de leur surprise.

Le *Serpent à sonnettes*, est un des plus terribles qui naît dans le Brésil ; sa longueur va jusqu'à trois pieds, rarement passe-t-elle un demi-pied de plus. Sa couleur est un gris-de-fer cendré, & il est régulièrement ondé. A l'extrémité de sa

queue

queue, est attaché ce que les Espagnols nomment sa *Cascabelle*, d'où lui vient le nom de serpent *Cascabella*. Cette *Cascabelle*, qu'il nous a plu de nommer *Sonnette*, à cause du bruit qu'elle fait, ressemble à la coffe des pois séchée sur la plante. Elle est divisée de même en plusieurs articles ou monticules, qui contiennent des osselets ronds, dont le frottement produit un son assez semblable à celui de deux ou trois sonnettes un peu sourdes, ou grelots. Son sifflement tient aussi beaucoup du bruit que font les cigales. La morsure de ce serpent est si dangereuse, que les habitants des lieux où il se trouve, sont bien heureux que la nature ait donné à ce reptile un signe qui les avertit de son approche. On le nomme aussi *Boicinininga*.

[On ne se fait pas ordinairement une idée juste du danger qu'il y a d'habiter le climat où se trouve le *Serpent à sonnette*; il franchit les roches avec une rapidité singulière: se replier en cercle, s'élançer sur sa proie, y distiller son poison & se retirer, sont pour lui l'ouvrage d'un instant: il nage avec légèreté,

& attaque les hommes dans la mer ,
comme dans les forêts ; un coup léger
frappé sur son dos , le tue : on est instruit
de sa mort par le silence de sa sonnette.]

Je n'ai vu qu'un seul Lézard à l'Isle
Sainte-Catherine ; il pouvoit avoir deux
pieds de long , & trois pouces & demi
ou quatre de large. Sa peau étoit noire ,
tachée de blanc de la tête au bout de la
queue. Le ventre étoit à-peu près de mê-
me ; mais le blanc y dominoit davantage ;
au lieu que le noir & le blanc étoient dis-
tribués presque également par taches de fi-
gures régulières sur tout le reste du corps ;
sa forme étoit d'ailleurs celle de nos
Lézards verts de France. M. de Ner-
ville , qui étoit avec moi , se disposoit à
lui tirer un coup de fusil , lorsque je re-
connus que l'animal étoit mort. Nous
nous en approchâmes ; mais comme il
exhaloit une odeur fétide , nous ne ju-
geâmes pas à-propos de l'examiner avec
plus d'attention. Seroit-ce le *Maboya* , ou
le *Tejuguacu* , ainsi nommé par les gens
du Pays , & *Iguana* par Pison & Mar-
graff ?

Les Brasiliens éprouvent l'incommo-

dité de tous les pays chauds , qui est d'être tourmentés par des insectes dont la petiteffe empêche d'éviter la morsure. Un de nos Acadiens étant de retour à bord , se trouva beaucoup incommodé d'une petite tumeur qui lui étoit survenue au gros orteil du pied gauche , depuis quelques jours. Cette tumeur augmentoit , ainsi que la douleur qu'elle causoit. On reconnut que c'étoit le *Nigue* du Brésil , quel'on nomme *Pique* au Pérou. C'est un insecte si petit , qu'il est presque imperceptible. Voyez la description qu'en fait M. d'Ulloa , dans son voyage du Pérou , & qui convient parfaitement à celui que nous avons vu à l'Isle Sainte-Catherine. On guérit notre Acadien par l'extraction du nid , & par l'application de la cendre de tabac. Les jambes de cet insecte , dit l'Auteur que je viens de citer , n'ont pas le ressort de celles des puces ; ce qui n'est pas une petite faveur de la providence , puisque s'il avoit la faculté de sauter , il n'y a pas de corps vivant dans les lieux où se trouve cet insecte , qui n'en fût rempli. Cette engeance feroit périr les trois quarts des hommes par les accidens

qu'elle pourroit leur causer. Elle est toujours dans la poussière, sur-tout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux pieds, à la plante même & aux doigts.

La Nigua perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on le sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord il n'est pas difficile de l'en tirer; mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut scarifier les petites parties voisines, pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'insecte perce la première peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate. Il se tapit dans cet espace, de manière que la tête & les pieds sont tournés vers l'extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond à l'intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la tunique s'élargit; & dans l'intervalle de quatre à cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diamètre. Il est très-important de l'en tirer,

fans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, qui multiplient les insectes & les douleurs; cette vermine pénètre quelquefois jusqu'aux os; & lorsque l'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entièrement rétablies.

Cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent la membrane où résident les œufs, sans crever la tunique.

Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui est plus ou moins grosse à proportion du séjour que l'insecte a fait dans la partie. Si par malheur la tunique creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines, & sur-tout pour ne pas laisser la principale Nigue. Elle recommenceroit à pondre avant que la plaie fût fermée, & s'enfonçant dans les chairs, elle donneroît encore plus d'embarras à l'en tirer. On met dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se gar-

der avec un soin extrême de se mouiller les pieds. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître que l'on est menacé du pasme, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Quoique l'insecte ne se fasse pas sentir dans le temps qu'il s'infinue; dès le lendemain il cause une démangeaison ardente, & fort douloureuse, sur-tout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles. La douleur est moins vive à la plante du pied, où la peau est plus épaisse. On observe que la Nigie fait une guerre opiniâtre à quelques animaux, sur-tout au *Cerde*, qu'elle dévore par degrés, & dont les pieds de devant & de derrière se trouvent tout percés de trous après sa mort.

La petitesse de cet insecte n'empêche pas qu'on n'en distingue deux espèces, l'une venimeuse, l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs. L'autre espèce est jaunâtre; & son nid couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle s'est logée à l'extrémité des orteils est de causer une

inflammation fort ardente aux glandes des aînes , accompagnée de douleurs aiguës , qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. C'est à M. de Jussieu que l'on doit la distinction des deux especes de Nigues. Il eut , comme les autres Académiciens François qui l'accompagnèrent au Pérou , le chagrin d'éprouver plusieurs fois ces douleurs , qu'ils n'ont pu expliquer.

Après les Nigues , l'insecte le plus nuisible du Brésil , est celui qu'on nomme *Cancrelas* ; il est de la grosseur du Hanne-ton , mais un peu plus plat & plus alongé , ayant un corset d'un verd noir , moins dur & moins solide. Il est extrêmement à redouter dans les Navires , parce qu'il multiplie beaucoup en peu de temps , & qu'il s'introduit par-tout ; il ronge le papier , les livres , les hardes , le biscuit & le bois même. Il gâte tout par ses ordures & par sa mauvaise odeur. Aux Isles Antilles on le connoît sous le nom de *Raver*.

[Un Naturaliste a observé , que chaque coque que dépose le *Cancrelas* , est toujours divisée intérieurement en trente cel-

lules rangées sur deux lignes parallèles ; dans chacune desquelles il y a un embryon : il y a dans les Antilles des Araignées de la grosseur du poing , qui sont les ennemies mortelles de ces insectes ; quand elles peuvent en saisir un , elles sucent son sang & sa substance , de manière qu'il ne lui reste plus que les ailes & l'épiderme de la peau. Ce service empêche les Indiens de les tuer ; c'est ce qu'on a fait de tout temps , sur les bords du Nil à l'égard de l'Ibis qui tue les Crocodiles].

J'ai remarqué très-peu de poissons particuliers dans la mer du Brésil ; il y en a cependant un nommé *Panapana* , dont je donne ici la figure *Pl. III. fig. 4.* il avoit deux pieds & demi de longueur , de la tête à la naissance de la queue ; d'un œil à l'autre dix pouces. Sa peau étoit rude & dure comme celle du Requin ; mais le grain en étoit beaucoup plus fin , & à-peu-près le même que celui de la peau du poisson que nos Marins nomment *Demoiselle*. Nous en avons pêché trois ou quatre pendant notre relâche à l'Isle Sainte-Catherine , & deux aux Maldona-

des , à l'embouchure de *Rio de la Plata*.

La tête du Panapana est plate , difforme , & faite en marteau. Ses yeux sont fort éloignés l'un de l'autre ; car ils sont placés aux deux extrémités de la tête. Il a la gueule & la queue semblables à celles du Requin , les dents sont tranchantes ; mais je n'y en trouvai pas sept rangs. Nos Marins lui donnoient le nom de *Marteau* , & ce titre lui convient très-bien relativement à sa forme.

Nous avons déjà eu occasion de parler du Requin ; & quelques observations que j'ai faites sur ceux de ces poissons qui vivent dans la mer du Brésil , serviront à en compléter la description. Les Requins dont on voit la figure *Pl. II, fig. 5* , n'étoient pas d'une grandeur démesurée ; ils paroissent de l'espèce de ceux que l'on nomme *Lamies*. Nous avons examiné attentivement le nombre des rangées de leurs dents , & nous en avons compté sept , au lieu de six qu'on leur donne communément. Elles étoient plates , triangulaires , aiguës , & découpées dans leurs bords comme l'est une scie. Elles ne paroissent pas engagées solidement dans la mâchoire ,

comme celles des autres animaux. Elles étoient mobiles, s'ouvroient & se fermoient comme les doigts de la main, de façon que chaque rangée se replioit sur sa voisine en recouvrement; c'est-à-dire, que celle de dessus, en se courbant, occupoit le vuide ou l'entre-deux des dents de la rangée inférieure. Les dents du Requin sont rangées dans sa gueule comme les ardoises sur un toit, ou si l'on veut, comme les feuilles d'un artichaux.

On dit que le Requin est toujours précédé d'un autre poisson que l'on nomme *Pilote*. Nous pouvons assurer le contraire; au moins avons-nous vu plusieurs fois des Requins sans cet avant-coureur.

Le *Pilote* est un des beaux & bons poissons de mer. Il est d'un bleu disposé par bandes; les unes d'un beau bleu très-foncé sur le dos, descendent en s'éclaircissant insensiblement jusques sous le ventre; elles sont au nombre de six. Quatre autres bandes, ainsi que la tête & la queue, sont d'un bleu très-clair, ou d'un blanc lavé de bleu. Le globe de l'œil est d'une belle couleur d'or, excepté la prunelle,

qui est noire ; les deux extrémités de la queue sont blanches.

J'en'ai pas reconnu ce poisson à la description que l'on en trouve dans le Dictionnaire d'Histoire Naturelle de M. Valmont de Bomare. Se seroit-il trompé dans cet article, comme il a fait dans plusieurs autres ? ou m'auroit on trompé moi-même, en me nommant *Pilote* un poisson qui n'est pas celui qui doit porter ce nom ? Voyez-en la figure dans la *Pl. I, fig. 8.*

Si nous avons vu des Requins sans être précédés de Pilotes, nous n'en avons pris aucun qui n'eût plusieurs *Succets* cramponnés sur lui près de sa tête. Les Brasi-liens nomment le Succet *Iperuquiqa & Piraquiba*, les Portugais *Piexepogador*. Le plus grand que nous ayons pris avoit environ huit pouces de long, sur deux & demi dans sa plus grande largeur. Sa tête, longue de deux, est plate dans sa partie supérieure, & ressemble au palais d'un bœuf, cannelé en travers, qui y seroit collé de maniere que les bords n'y seroient pas adhérents. Ces cannelures sont armées de pointes si dures & si solides, qu'en les passant sur le bois, elles y font l'effet d'une

lime fine. C'est par leur moyen que le Succet s'attache si fermement aux ouies & au ventre du Requin, qu'il se laisse prendre avec lui. On ne peut même l'en détacher qu'avec un couteau ou un autre instrument. La mâchoire inférieure est plus longue que la supérieure. Il a de petits yeux d'un jaune doré, la prunelle noire. Au lieu de dents, c'est une infinité de petits tubercules assez solides. Auprès de chaque ouie est une nageoire triangulaire, longue d'un pouce ou environ: deux autres auprès sous le ventre, qui se joignent à leurs racines, & une sous le ventre & sur le dos, qui regnent depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa peau est lisse, gluante comme celle de l'anguille, & de couleur d'ardoise.

Bien des gens se sont trompés, en prenant le dos du Succet pour le ventre, à cause de la partie par laquelle il s'attache au Requin. Je l'ai observé avec toute l'attention dont j'ai été capable, & je me suis convaincu de l'erreur des Auteurs; comme on peut le voir dans les *fig. 11 & 12* de la *Pl. I.*

La rade de Sainte-Catherine fournit un

petit nombre de poissons excellens ; tel est le *Balaou* dont j'ai donné la figure, *Pl. II*, *fig. 8* ; la *Brune* qu'on voit, *fig. 4* ; la *Lame d'épée*, *fig. 7*, & la *Lune*, *Pl. III*, *fig. 5*. Le bec allongé que l'on voit au *Balaou*, me l'avoit fait nommer *Beccassine de mer*. L'extrémité de ce bec, qui est très-solide & aussi dur que le bec d'un oiseau, est de la longueur de deux ou trois lignes, de la couleur du plus beau cinabre ; son corps est presque diaphane ; une bande ou raie d'un bleu verdâtre regne depuis l'ouïe jusqu'à la queue ; ses écailles sont si délicates, qu'elles sont presque imperceptibles. Sa chair est solide & d'un goût excellent. La *Lune* semble couverte d'une feuille d'argent.

La *Lame d'épée* ne pouvoit guères être mieux nommée, relativement à sa figure. On voit aussi dans la rade des *Crapauds de mer* qui pourroient être nommés *Hérissons de mer* ; car tout leur corps est couvert de pointes longues de deux lignes ou environ. Celui qui a la figure la plus ordinaire aux poissons, a la gueule armée de dents assez larges & plates, comme les dents canines des hommes, & ne ressembloit pas

mal à une bouche humaine , même par les levres.

Nous n'y pêchâmes pas de beaux coquillages; le seul qui mérita notre attention, fut un casque qui avoit au moins huit pouces de diametre. On trouva un soldat & quelques petits chevaux marins. On pêchoit toujours avec crainte ; car cette rade est l'asyle ordinaire des Requins.

Un Espagnol nous apporta un jour quelques cens d'huîtres: elles étoient beaucoup plus grosses que les huîtres blanches de Saintonge ; car leurs écailles avoient au moins cinq pouces de diametre. On n'en mange pas de plus grasses & de meilleures en France. C'étoit une véritable crème nouvelle pour le goût & la blancheur. Nous fîmes tout notre possible pour engager l'Espagnol à nous découvrir le lieu où il les pêchoit , mais tous nos soins furent inutiles, & il garda son secret, comme s'il eût intéressé le Gouvernement.

Nos recherches sur les coquillages de Sainte-Catherine ne furent cependant pas toujours infructueuses : nous trouvâmes dans un terrain humide & marécageux , une quantité prodigieuse de *Tourlouroux* ;

c'est une espece de crabe qui se tient à terre , & qui s'y forme une retraite. Les plus gros n'ont pas plus de deux pouces de largeur. La forme de leur casque est presque quarrée , d'un rouge-brun qui s'éclaircit insensiblement jusques sous le ventre , qui est d'un rouge clair. Cette écaille ou casque est assez forte , quoique mince. Leurs yeux sont d'un noir éclatant , durs comme de la corne ; ils sortent & rentrent ainsi que ceux des Ecrevisses.

Les Tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté , composées chacune de quatre articles , dont le dernier est plat & terminé en pointe. Ils s'en servent pour marcher de côté , comme les crabes ordinaires , & pour creuser la terre. Ils ont encore deux jambes ou pinces plus grosses , mais une sur-tout d'un volume au moins double de l'autre ; c'est la droite. Ces pinces ou mordans sont d'un rouge vif , comme ceux des crabes de mer , & leur servent à couper les feuilles & les racines des plantes dont ils font leur nourriture. Lorsqu'ils voient quelque chose qui les effraie , ils frappent ces deux mordans l'un contre l'autre , comme pour effrayer leur ennemi ,

& levent perpendiculairement le plus gros, marchant ainsi, l'arme levée & en état de défense, mais fuyant néanmoins dans leurs trous. Ces mordans, ainsi que leurs jambes, tiennent si peu à leurs corps, qu'ils se détachent & restent dans la main de ceux qui veulent prendre l'animal, & le Turlourous'enfuit.

Les deux sexes ont la queue repliée sous le ventre, où elle s'emboîte si juste dans une cavité, qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine peut-on la distinguer. Celle du mâle va toujours en diminuant de largeur jusqu'à la pointe. Celle de la femelle est également large jusqu'à l'extrémité. A mesure que la femelle pond ses œufs, ils s'attachent aux poils longs & raboteux dont la queue est fournie en-dessous. Elle les soutient, les enveloppe, & empêche qu'ils ne tombent, & que le sable ou les herbes, ou d'autres inégalités qui se rencontrent dans sa marche, ne puissent les détacher. Ces Turlouroux étoient en si grand nombre dans ce terrain marécageux, qu'il n'étoit pas possible d'y placer le pied, sans en écraser plusieurs. J'ignore si les habitans des côtes mangent ces animaux, comme

l'on

l'on fait dans les Antilles, où ils font d'une grande ressource pour les Caraïbes & même pour les Negres.

La partie du regne animal qui doit le plus occuper un Naturaliste à l'Isle Sainte-Catherine & au Bresil, est l'Histoire des Oiseaux ; c'est celle où la nature semble avoir déployé le plus de magnificence & de variété.

Le premier Perroquet que j'eus occasion d'examiner étoit un présent du Gouverneur à M. de Bougainville. Tout son plumage, sur-tout la tête, le col, le dos & le ventre étoient parsemés de plumes ; les unes d'un jaune de jonquille, les autres d'un jaune de citron ; d'autres étoient d'un beau rouge de carmin, d'autres d'un rouge cramoisi, & toutes entremêlées de plumes d'un verd plus ou moins foncé & d'un bleu vif, particulièrement aux deux oreilles. Le Gouverneur nous dit que cette variété étoit due en partie à l'art & en partie à la nature. Lorsque cet oiseau est fort jeune, & n'a presque encore que les tuyaux des plumes fortis après le duvet, on les lui arrache en différens endroits, & aussitôt on infere à la place une espece de poison en

liqueur : les plumes qui succèdent aux tuyaux deviennent alors jaunes ou rouges, au lieu de vertes qu'elles auroient été naturellement. Sur cent de ces oiseaux à qui l'on fait cette opération, à peine y en a-t-il cinq ou six qui n'y perdent pas la vie.

Un Espagnol une autre fois vint nous apporter quatre de ces oiseaux, dont il y en avoit deux déjà élevés & qui parloient la langue Portugaïse : les deux autres avoient été pris dans le nid, & ne mangeoient pas encore seuls. J'achetai un de ces derniers, moyennant un ruban de tête, & je le conservai jusqu'au commencement de Mai qu'il mourut d'un catharre dans la tête. Ce catharre lui avoit fait enfler les yeux. Il tomba dans la poitrine, & l'ayant rendu asthmatique, je ne pus le sauver.

Dans le nombre de ces Perroquets il y en avoit de trois especes qui différoient par le plumage & par la grosseur. Un des deux avoit les plumes du cou & de l'estomac d'un rouge tanné & changeant, mêlé d'un peu de gris ; le dessus du devant de la tête d'un rouge de cinnabre un peu passé & éteint ; les bouts d'aïles d'un rouge plus

vif que celui de la rofe , & plusieurs plumes des aîles & de la queue d'un beau rouge de carmin ; d'autres d'un très-beau bleu d'azur & d'autres noires : tout le refte du corps étoit verd. Il parloit très-bien Portugais , & apprenoit aifément le François. Il mourut dès les premiers jours de notre arrivée aux Isles Malouines. Le fecond étoit plus gros qu'aucun de ceux que nous avions. Le deffus de fa tête étoit d'un rouge de ciennabre , les deux côtés d'un bleu vif vers les oreilles , & qui s'affoibliffoit jufqu'à devenir gris , à mefure que les plumes s'en éloignoient. Les aîles & la queue étoient comme celles du premier. Les autres étoient près de moitié moins gros ; d'ailleurs ils lui reffembloient pour le plumage , excepté que le rouge de leur tête étoit beaucoup plus vif ; peut-être étoient-ils plus jeunes. Le Perroquet de M. de Bougainville périt de la même maladie que le mien , pendant notre féjour aux Isles Malouines ; celui de M. de Belcourt tomba à la mer , & s'y noya ; de maniere que de fept, nous n'en avons apporté que deux en France ; un très-gros & un autre de la petite efpece , qui n'a-

voit pas de queue, parce qu'il s'en arrachoit les plumes à mesure qu'elles repouffoient. Le Matelot à qui il appartenoit, n'en avoit pas pris, à beaucoup près, tout le soin que nous avons eu des nôtres, & le conserva. Il parloit fort bien, & imitoit parfaitement les cris des enfans que nous avons à bord, ceux des Mouffes, quand on les fouette, lorsqu'ils ont commis quelques fautes, ceux des poules, & le langage varié de tous les animaux qui étoient dans la frégate.

Parmi les présens que fit le Gouverneur à notre Commandant, on distinguoit particulièrement cinquante peaux de Toucans arrachées depuis le bec jusqu'aux cuisses, & séchées avec les plumes qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, & en partie noires par bandes transversales d'une aîle à l'autre.

La grosseur du Toucan est à-peu-près celle d'un pigeon ramier; mais il est monté plus haut sur ses jambes, qui sont d'un gris bleuâtre, ainsi que ses piés, & armés d'ongles fort longs. Sa queue a environ quatre pouces; elle est quelquefois

noire & arrondie à son extrémité , mais communément bigarrée de bleu , de pourpre & de jaune , sur un brun obscur. Le dos & les ailes sont de cette dernière couleur , excepté quelques plumes noires qui garnissent les ailes. Sa tête est très-grosse , mais fort petite à proportion de son bec , qui a sept à huit pouces de la racine à la pointe. La partie supérieure a , près de la tête , environ deux pouces de base , & forme dans sa longueur une figure à-peu-près triangulaire & convexe par-dessus , dont les deux surfaces latérales sont un peu relevées & arrondies. Celle de dessus , qui forme l'intérieur du bec , est creuse : ses bords ou levres sont découpées en manière de scie. La partie inférieure présente la même forme que la supérieure , mais un peu concave en dessous. Ces deux parties égales dans leur longueur , s'emboîtent l'une dans l'autre , & diminuent insensiblement jusqu'à l'extrémité , qui est un peu courbée en-dessous , & pointue. La langue est une membrane blanchâtre , presque aussi longue que le bec , mais très-étroite , & très-applatie. Elle n'a pas deux lignes au plus de large , & présente une

barbe de plume découpée ; ses yeux sont ronds, beaux, vifs & étincelans, enchâssés dans deux joues nues, couvertes d'une membrane azurée. Les uns ont l'iris de l'œil bleu-clair, environné d'un cercle blanc ; d'autres l'ont tout noir. Il y en a de différentes especes, au moins différent-ils entre eux par la couleur du bec, & par celle des plumes. Le bec de quelques-uns est verd avec un cercle noir & deux taches blanches vers sa racine. Le bec des autres est noir, rouge en-dedans, avec un cercle jaune verdâtre auprès de la tête. Les Toucans sont fort communs à l'Isle Sainte-Catherine.

[Le cri singulier du Toucan, *toucaraca*, est l'origine du nom qu'il porte. Si les hommes vouloient former une langue universelle, il seroit nécessaire qu'ils employassent le plus qu'il leur seroit possible l'harmonie imitative ; c'est un moyen sûr de se faire entendre sans étude dans les trois continens. Les Astronomes ont trouvé un moyen bien plus singulier de faire connoître par-tout le Toucan, c'est de donner son nom (*Anser Americanus*) à une des constellations Australes : il est vrai qu'il faut

ſçavoir lire parmi les étoiles pour reconnoître cet oiseau].

Le Guaras ſe rencontre quelquefois à l'Isle Sainte-Catherine. Cet oiseau eſt gros comme une grande Pie de France. Il a le bec long, & recourbé par le bout ; les cuiſſes, & les pieds longs. Les premières plumes qui le couvrent après qu'il eſt éclos ſont noires. Cette couleur ſ'évanouit inſenſiblement, & devient cendrée. Lorſqu'il commence à voler, toutes ſes plumes deviennent blanches : elles prennent enfin la couleur de roſe ; & de jour en jour devenant plus rouges, elles acquièrent la couleur d'écarlate la plus vive, qu'elles conſervent toujours. Quoique cet oiseau ſoit vorace & carnivore, il niche & pond ſes œufs ſous les toits des maiſons, & dans les trous des murailles, comme nos moineaux. Il vole en troupe ; & les Sauvages emploient ſes plumes pour leurs ornemens de tête.

Nos François dans leur chafſe tirèrent un jour un oiseau ſingulier nommé *Spatule*, lui caſſèrent une aîle, le prirent & l'apportèrent à bord ; c'étoit un jeune, & tout ſon plumage étoit de couleur de roſe

tendre ; l'extension du tuyau , d'où naissent les barbes des plumes des ailes , étoit d'un rose vif. Ses jambes étoient hautes d'un pié , les cuisses comprises , d'un blanc gris , ainsi que les piés , qui étoient palmés , comme ceux des oies. Son bec avoit six pouces de longueur , plat tant dans la partie inférieure , que dans la supérieure , gris vers sa racine , & blanc vers le bout ; il commençoit à s'élargir vers les deux tiers de sa longueur , & son extrémité finissoit en spatule , de deux pouces & demi de diametre dans sa plus grande largeur. Nous le portâmes à bord , où il vécut trois jours , au moyen de quelques petits poissons , & de quelques morceaux de viande fraîche , qu'on lui faisoit avaler de force ; car il ne vouloit pas manger de lui-même. Lorsqu'on approchoit de lui , il faisoit resonner son bec avec le même bruit que si l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre. Je le dessinai ainsi à mon aise , tel qu'on le voit dans la *Planche II. figure 3.* Quelques-uns de nos Mariniers lui donnoient le nom de *Flamand* ; mais celui de *Spatule* , ou *Palette* , lui convient mieux à cause de la forme de son

bec, bien différent de celui du Flamand, qui est presque fait comme le bec le plus ordinaire des oiseaux.

Outre ces oiseaux nous avons rencontré fréquemment des *Criards*: c'est le nom que les Portugais donnent à une espèce de Corneille, dont tout le plumage est d'un beau bleu tendre. Ce sont, disent-ils, les Corbeaux du pays. Ils en ont la forme, & ne sont gueres moins mauvais à manger. Les *Tièpirangas* sont gros comme des Grives, ont les ailes, la queue & une partie du bec de couleur brune foncée; le reste du plumage est d'un beau rouge de cinnabre un peu carminé, tirant sur l'écarlate. Quelques-uns de nos Marins les nomment *Lorys*, d'autres *Cardinaux*; mais ce dernier nom est celui d'un oiseau à-peu-près de même figure, dont tout le plumage est rouge sans mélange de brun.

Un des plus jolis oiseaux du Brésil, est celui qu'on nomme dans le pays *Guranthé Engera*. Il est de la grandeur d'un Serin de Canarie. Il a les ailes, le dos, le col & la queue bleus, quelques taches blanches au milieu des grandes plumes des

aîles, & à celles de la queue ; ce qui le fait ressembler au Chardonneret. Depuis le dessous du bec en suivant la poitrine , jusqu'au-dessous de la queue , toutes les plumes sont d'un beau jaune doré vif , éclatant ; son visage est varié comme celui du Serin, & il imite le chant des autres oiseaux. Il y en a de plusieurs especes , les Brasiliens le nomment aussi *Teitei*. Voyez-en la figure *Pl. III. fig. 3.*

Le jour de notre départ de Sainte-Catherine , nous apperçûmes le long des hautbans , des drisses & des autres cordages , une quantité de petites lumieres mouvantes. On les auroit pris pour des lampions mobiles. Nous en fûmes d'autant plus surpris que , quoique nous jugeâmes bien que c'étoit des mouches lumineuses , nous n'en avions encore apperçu aucune jusqu'à ce jour. Elles avoient quatre aîles , deux transparentes telles que celles de nos mouches communes , & deux opaques , lisses , brunes & solides , comme les supérieures des Hanneçons , servant également d'étui à celles de dessous. Leur tête est noire , en forme de trefle , ornée de deux antennes aussi noires , longues de quatre lignes , & qui

paroissent formées de petits cornets inférés par leurs pointes les uns dans les autres. Auprès de ces antennes, sont placés deux yeux ronds, noirs, solides comme de la corne, luisants & faillants, gros comme les plus petits grains de pavôt. Le corps & les six jambes sont d'un brun noirâtre. On distingue aisément à l'œil six anneaux, qui diminuent de grandeur depuis le cou jusqu'à l'extrémité du corps, terminé en pointe arrondie. Ces anneaux sont aussi solides que ceux dont le corps des Hanneçons est composé. Le plus grand anneau, qui forme toute la partie antérieure du corps où sont attachées les jambes, a un peu plus de deux lignes de largeur sur deux de longueur, & se trouve couvert d'un duvet, ou poussière légère telle que celle des ailes des Papillons. De cette partie & de la tête, partent des rayons d'une lumière semblable à celle des Vers luisants.

Je mis une de ces mouches dans un cornet de papier, le soir en me couchant, dans le dessein de la peindre le lendemain. Mais, ayant voulu commencer à le faire, je ne la trouvai plus; elle avoit percé le

cornet, & s'étoit sauvée. Le jour suivant j'apperçus, étant couché, une lumiere dans un des rayons où j'avois placé mes livres. Je ne pensois plus aux mouches lumineuses, & j'imaginai d'abord que cette lumiere étoit un rayon échappé de la lampe de l'habitacle, auprès duquel étoit la fenêtré de ma dunette; mais voyant cette lumiere changer de place, je me rappelai la mouche échappée la nuit précédente. Je la pris, & l'ayant fermée sous un gobelet de verre, je l'observai à loisir le lendemain, & la dessinai.

En quittant Monte-video sur la riviere de la Plata, la même chose nous arriva pendant le calme qui nous surprit le jour de notre départ. La lumiere que celles-ci répandoient, étant plus brillante & plus éclatante encore que celles des mouches de l'Isle Sainte-Catherine, j'en mis quelques-unes avec de l'herbe fraîche, dans un gobelet de verre que je couvris d'un autre; & l'ayant fixé sur ma table, j'en approchai un livre, dans lequel, sans le secours d'aucune autre lumiere, je lus avec beaucoup de facilité, quoique le caractere en fût très-menu.

Dès le matin du lendemain j'en tirai une du gobelet, & l'ayant piquée d'une épingle, que je fichai dans le bois de la table, je la peignis.

Elle avoit quatre lignes de large, & onze & demie de long, y compris le chaperon de trois lignes, qui lui couvroit la tête.

Quatre aîles s'étendoient sur son corps. Les deux supérieures étoient d'un beau noir velouté, avec une raie d'un jaune doré près du bord extérieur. Elle régnoit depuis le cou, jusqu'aux deux tiers de la longueur de l'aîle. Le chaperon étoit tout entier de même couleur, excepté un gros point noir au milieu près du cou. Ce chaperon suivoit les mouvements de la tête qui étoit arrondie, & lui servoit de casque: il débordoit d'une ligne tout-au-tour. Deux antennes noires, déliées comme un cheveu fin, & longues de trois lignes, étoient placées sur le devant de la tête, au-dessus de deux yeux noirs, peu saillants, & semblables à de la semence d'Amaranthe. Trois petites jambes également noires, sortoient des deux côtés du corps, tout couvert dans cette partie de petits poils fins très-courts, &

d'un jaune orangé. La partie postérieure étoit composée de cinq anneaux, dont les deux les plus-près du corps étoient noirs, revêtus d'un poil court & velouté; les deux suivans d'un poil doré, & le cinquième aussi large que deux autres ensemble, & qui terminoit le corps en pointe arrondie, étoit aussi couvert d'un poil noir velouté, mais un peu plus long que celui des autres anneaux. Ces anneaux n'avoient pas la solidité de ceux qui formoient le corps de la mouche précédente; ils fléchissoient sous le doigt, qui les pressoit même légèrement. La première n'envoyoit des rayons de lumière presque que de la tête, celle-ci en répandoit de toutes les parties de son corps, si l'on en excepte la tête. Celles que j'avois renfermées avec de l'herbe fraîche, ont vécu quatre jours, & ont conservé l'éclat de leur lumière dans toute sa force, jusqu'à leur mort.

J'étois curieux depuis long-temps, d'avoir des oiseaux-mouches, & ne sçachant comment faire pour prendre ce joli animal vivant, je hazardai de tirer un coup de fusil sur un d'eux qui volti-

geoit comme un papillon, & planoit de même sur une petite branche d'arbre. Soit de peur, soit par l'air violemment agité, le petit oiseau resta sur le coup. Après l'avoir cherché long-temps, je le trouvai enfin mort sur une feuille de la même branche. On en voit la figure de la grandeur naturelle dans la *Pl. III. fig. 1.*

Quelques-uns nomment cet oiseau *Lifongere* ou *Becquefleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, comme le Papillon, & qu'il en pompe également le suc. Tout le volume de son corps avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noisette commune. Il a la queue près de trois fois plus longue que le corps; le cou assez petit, la tête proportionnée, & les yeux fort vifs. Son bec est un peu blanchâtre à la racine, & noir dans tout le reste, aussi long que son corps, menu & très-pointu. Ses ailes sont longues, déliées, très-amplés en proportion: l'extrémité de leurs plumes atteint jusqu'au tiers, ou environ, de la queue; elle est, ainsi que les ailes, d'un brun pourpré. Le reste du plumage d'un verd doré, comme si l'on avoit couché sur une feuille

d'or, une couleur verte presque transparente. Le col & la tête sont d'un bleu turquin, également doré. Ces couleurs varient suivant que la lumière y frappe plus ou moins vivement. Quelquefois tout le plumage de cet oiseau paroît comme la gorge des pigeons, ou les plumes vertes des ailes des canards sauvages; tantôt d'un beau bleu, tantôt d'un beau verd, tantôt d'un pourpre, qui se marient toujours avec l'éclat d'un or vif, éclatant & bruni. La langue de cet oiseau en miniature, est fourchue, ressemblante à deux brins de soie rouge. Ses pieds sont courts, noirs, armés d'ongles très-longs.

Il y a de plusieurs especes d'oiseaux-mouches, qui different en grosseur & en couleur. Un de la petite espece, que j'ai conservé dans de l'eau-de-vie, a des plumes blanches, depuis la poitrine jusqu'à la queue. La couleur du reste de son plumage est semblable à celle des autres.

La femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un petit pois. Ils sont leur nid sur les orangers, avec les plus petits fétus qu'ils peuvent trouver. L'habitant Portugais, auprès de la case duquel nous
 faisons

faisons notre eau, nous donna un de ces nids avec deux petits dedans, qui n'avoient encore que le premier duvet. Il venoit de le prendre avec le pere & la mere, à deux pas de son habitation. Nous le posâmes sur un banc de pierre à la porte de la maison, pendant que nous mangions une orange: à peine eûmes-nous le dos tourné, qu'un chat emporta le nid & les petits. Ces nids sont d'un travail admirable, & grands comme un petit écu. Les Brasiliens donnent à cet oiseau les noms de *Guainumbi*, *Guinambi*, *Aratica*, *Aratarataguacu*. Les Portugais le nomment *Pégafrol*. Nous en eûmes encore un d'une troisieme espece, un peu plus grosse que celles que je viens de décrire, mais beaucoup moins que nos plus petits Roitelets de l'Europe. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec. Elles sont extrêmement petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur, jusqu'au-dessus de la tête, où elles forment une petite hupe d'une beauté singuliere, par l'éclat de l'or qui y brille & la variété de ses couleurs, se-

lon qu'elle est frappée des rayons de la lumiere , ou suivant les différentes positions de l'œil qui la regarde. Tantôt le plumage de cet oiseau paroît d'un noir égal à celui du plus beau velours noir ; tantôt d'un verd naissant , tantôt couleur d'aurore. D'autres fois, c'est un drap d'or nuancé de toutes ces couleurs. Tout le dos est d'un verd obscur doré. Les grandes plumes des ailes sont d'un violet foncé , tirant quelquefois sur le pourpre. La queue est composée de neuf plumes , aussi longues que tout le corps , & d'un noir mêlé de brun , de pourpre & de violet , dont le mélange forme l'aspect le plus agréable , suivant la position du spectateur. Tout le dessous du ventre est aussi un mélange de noir , de violet , de verd & d'aurore , qui frappe toujours différemment l'œil de l'observateur , suivant que l'oiseau ou lui changent de point de vue. Le jais poli n'est pas d'un noir plus vif & plus brillant que l'œil de cet oiseau ; ses jambes sont courtes & noires ainsi que ses pieds , qui sont composés de quatre doigts , dont trois sur le devant , tous armés d'un ongle courbé , pointu &

noir, très-long par proportion au reste du corps. Quand il vole, ses ailes font un bourdonnement à-peu-près semblable à celui de certaines grosses mouches, que nous voyons en France voltiger de fleurs en fleurs. Il suspend son nid entre les grandes herbes, à des branches d'Orangers, ou à des arbuttes. Dans nos Isles Françoises on le nomme *Colibri*, quelques-uns *Quinde*, & les Espagnols *Tomineios*, parce que le nid & l'oiseau ne pesent qu'un Tomins d'Espagne.

[On peut juger de la beauté de l'Oiseau-mouche, lorsqu'il respire, par l'usage que les Indiens en font lorsqu'il est desséché. Les femmes le suspendent à leurs oreilles, comme nos Européennes font des perles & des diamants; la nature a voulu que la beauté de ces oiseaux leur survécût, avantage qu'elle n'a point accordé à l'espece humaine.]

L'histoire du regne végétal de l'Isle Sainte-Catherine est aussi variée que celle du regne animal; les forêts sont pleines d'arbuttes odoriférants, & l'odeur qui s'en exhale corrige un peu l'impureté de l'atmosphère.

J'y ai remarqué des palmiers d'une hauteur prodigieuse, d'un pied environ de diametre, & droits comme des joncs; j'y ai vu aussi une espece d'arbre, dont le tronc & les branches sont couverts de petites excroissances épineuses, de six à huit lignes de diametre dans leur base, faillantes de quatre ou cinq, & l'épine plantée au milieu en a jusqu'à quatre de longueur. L'écorce de cet arbre est grise, & ressemble à celle du Hêtre. Ne seroit-ce pas le même que dans nos Isles Antilles, on nomme *bois épineux* ?

Toute la côte du Brésil est garnie de bois de haute-futaie, & le pied des arbres y est comme étouffé par les halliers & les brouffailles. Ceux de l'Isle sont enveloppés d'une espece d'Aloës épineux. Sur les lisieres qui approchent le plus de la côte, il y a beaucoup de différentes especes d'arbres de la hauteur & grosseur des pommiers, mais dont les feuilles sont lisses, d'un beau verd, & ont la forme des feuilles du laurier-franc. Elles ne different presque entre elles que par la grandeur, & le plus ou moins d'épaisseur. J'en remarquai un que l'on auroit pris au pre-

mier coup d'œil pour un amandier. Sa feuille étoit cependant un peu plus large: son fruit paroïssoit une amande verte; mais lorsqu'on l'observoit de près, on voyoit que sa forme tenoit un peu de celle d'un cœur. Un autre portoit une fleur, ou fruit, de la forme des vésicules ou membranes qui enveloppent le fruit de la plante nommée Alkékenge; ce fruit Brésilien est gros comme une petite noix, d'un jaune blanchâtre en dehors. Il s'ouvre en quatre parties, & se trouve composé de plusieurs écorces semblables, dont la surface intérieure est de la couleur du plus beau carmin. Ces écorces ou parties du fruit, ou si l'on veut, de la fleur, sont disposées de manière que celle de dessus couvre par son milieu les bords, par lesquels se joignent les quatre divisions intérieures. Elles sont en tout au nombre de huit, quatre extérieures & & quatre intérieures, épaisses chacune d'environ une demi-ligne: dans l'intérieure est attachée au milieu une espèce de petite boule blanche, laquelle est sans doute le pistil, si le végétal dont je parle est une fleur. J'en montrai à un Portugais,

qui ne sçut pas m'en dire le nom, ou les propriétés.

Parmi les fruits qu'on mange on distingue particulièrement l'*Ananas*; ce fruit & la plante qui le porte sont connus aujourd'hui en Europe; mais dans les climats les plus chauds il n'a pu acquérir la saveur & l'odeur suave de l'ananas du Brésil. Il y croît de lui-même sans culture, & en grande abondance. Il noircit & gâte les couteaux avec lesquels on le coupe: ce qui peut-être a fait dire à quelques Auteurs que l'écorce de ce fruit est si dure, qu'elle en émouffe le tranchant. Il est vrai que si après avoir coupé l'ananas en tranches, on ne lave & on n'essuie pas bien le couteau, au bout de quelques heures la lame se trouve altérée & rongée, presque comme si l'on y avoit mis de l'eau forte. Son jus ou suc est un savon excellent pour ôter les taches des habits. Celui du Brésil est, dit-on, un préservatif contre le mal de mer.

En me promenant un jour, je cueillis quelques graines de plantes, & des grenadières, avec un petit fruit rouge, couleur de cinnabre, ressemblant assez à la

pomme d'amour. Un Portugais, qui étoit avec nous, me le nomma *Maracuja* ; on en voit la figure dans la *Pl. III. fig. 2.* La plante qui le porte est épineuse ; la feuille approche beaucoup de celle du *Stramonium furiosum*, mais elle est plus petite. La pelure du fruit couvre une pulpe de deux lignes d'épaisseur, blanche & de la consistance de celle de la pomme calville, d'un goût un peu doux, mais assez fade. Tout l'intérieur est rempli d'une graine aplatie, semblable à celle du grand piment, ou poivre long. Ce Portugais me dit que le fruit maracuja ne se mangeoit pas, quoiqu'il ne lui connût aucune qualité dangereuse.

La grenadille du Brésil est ronde, cependant un peu aplatie par les deux bouts, grosse comme un œuf de poule. L'écorce en est très-lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate, lorsque le fruit est dans sa maturité. En dedans elle est blanche & molle ; son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse, d'une faveur aigre - douce, rafraîchissante, & cordiale. On peut en manger beaucoup,

fans en ressentir aucune incommodité. On y trouve une quantité de petits grains ou pepins, faits à-peu-près comme la graine de lin, & moins durs que ceux des grenades ordinaires. Toute cette substance est séparée de l'écorce par une pellicule extrêmement fine. La plante qui porte ce fruit grimpe le long des arbres, & ressemble par ses feuilles & par sa fleur à celle que l'on nomme *fleur de la Passion*. Elle répand une odeur fort douce. Pour manger la grenadille bonne, il ne faut pas la laisser mûrir parfaitement sur la plante; elle s'y flétriroit, & se dessécheroit. On la cueille un peu avant qu'elle soit mûre, & on la garde quelques jours.

Outre les citrons & les oranges, il y a dans l'Isle Sainte-Catherine une sorte de rafraîchissement pour les chasseurs. C'est un fruit très-commun que l'on nomme *Pommes de Raquette*. Ce fruit approche beaucoup de la forme de nos figues. Sa première peau est verte: elle jaunit ensuite un peu, & prend enfin la couleur rouge de lacque, sur le côté où elle est frappée des rayons du soleil. Cette pelure est toute hérissée d'épines extrêmement

fines. Il faut être adroit pour cueillir ce fruit & le peler, sans faire de ses doigts une pelotte remplie de ces épines, qui sont presque imperceptibles. Heureusement elles y causent plus d'inquiétude que de mal, jusqu'à ce que l'on ait trouvé le moyen de s'en débarrasser.

Sous la peau, qui est épaisse comme celle d'une figue, on trouve une enveloppe blanche, mince & plus tendre que la première. Elle renferme une substance molle, d'un rouge vif, parsemée de petites graines comme les figues. Cette substance a une saveur aigrelette, un peu sucrée & fort agréable. Lorsqu'on en mange une certaine quantité, l'urine se teint en rouge, mais sans qu'il en résulte aucun mal. Ce fruit est même rafraîchissant. Notre Capitaine, ses deux fils, & moi, avons été presque les seuls qui en aient mangé : les autres n'ont pas osé nous imiter, dans la crainte d'en être incommodés.

J'aurois bien désiré en m'embarquant, me munir d'une provision de *patates*, & d'ignames; mais ces racines n'étoient pas encore en état d'être tirées de terre.

La patate est une espece de pomme de terre, ou de topinambour, mais beaucoup plus délicate.

L'*Igname* ou *Iniams* est une plante rampante, garnie de filamens, qui prennent racine, & servent à la multiplier naturellement; de maniere que si l'on n'a pas soin de lui en ôter beaucoup, elle couvrira bientôt tout le terrain, dans lequel auparavant on n'en avoit mis qu'une ou deux. La tige est quarrée, de la grosseur du petit doigt, ou environ. Ses feuilles ont la forme d'un cœur, dont le bout est allongé & pointu. Elles sont d'un verd-brun, grandes comme celles du *Lappa major* ou grande bardanne. Celles qui sont plus éloignées de la racine, sont moins grandes; mais elles sont lisses, grosses, & bien nourries, attachées deux à deux à la tige, par des pédicules courts, quarrés, un peu courbés. De la tige sortent quelques épis de petites fleurs en forme de cloche, dont le pistil devient une filique remplie de petites graines noires. On ne seme pas ordinairement ces graines, parce que l'igname vient de bouture beaucoup mieux & plus vite. On emploie pour cela la tête du

fruit, avec une partie de la tige qui le porte.

La racine est plus ou moins grosse suivant la bonté du terrain qui la nourrit. Sa peau est inégale, rude, épaisse, d'un violet foncé, & très-chevelue. Le dedans est de la consistance des betteraves, d'un blanc grisâtre, tirant quelquefois sur la couleur de chair; elle est de bon goût, nourrissante, & de facile digestion, c'est un régal pour les Negres, & même pour les Portugais.

En général, on ne mange du pain de froment que chez le Gouverneur de Sainte-Catherine. Dans toutes les autres habitations on y supplée par la cassave, qui est une espece de pâte cuite, faite de farine de la racine de manioc. Cette racine est, dit-on, un poison, quand on la mange crue. J'ai vu cependant des enfans occupés à en ôter l'écorce pour en faire la cassave, & la manger crue, sans en être incommodés. Quelques-uns la faisoient rôtir sur la braise, en enlevoient ensuite l'écorce, & la mangeoient.

Je n'ai vu dans l'Isle Sainte-Catherine & aux environs des habitations de la

Terre-ferme, qu'une espece de manioc. Laët, cité dans l'Histoire des Voyages recueillis par l'Abbé Prevôt, dit qu'il y en a de diverses, une entre autres particuliere au Brésil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. *Quelques Nations, de la race des Tapouyras, ajoute-t-il, mangent aussi cru le manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, parce qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance.* Ceux cependant que nous avons vus en manger de cru, n'étoient pas de la race des Tapouyras. C'étoit des enfans des Blancs, dont les peres étoient Portugais. Les feuilles de ce manioc approchent beaucoup, pour la forme, des feuilles de la pivoine.

On en fait sécher les racines au feu sur des claies; on les ratisse avec des pierres aiguës, on en forme une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'amidon. Cette farine se met dans de grands pots; il faut avoir le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, comme l'on fait en France avec la farine de blé noir. Refroidie en consistance d'une gelée solide, son goût

diffère peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision dans les courses & les guerres, est plus cuite, & par-là se trouve plus dure & plus aisée à transporter. Apprêtée avec du jus de viande, on en fait un mets qui approche du ris cuit au bouillon & au jus ; & ce mets est très-nourrissant. Ces mêmes racines, pilées ou râpées fraîches, & avant que d'être passées au feu, donnent un jus de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au soleil pour s'y coaguler comme le fromage, & fait un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Cette maniere de ratisser les racines de manioc avec des pierres tranchantes, est celle des Brasiliens, qui n'ont pas la connoissance des Arts mécaniques de l'Europe. Les Portugais nés ou simplement établis dans l'Isle Sainte-Catherine & sur les côtes de la Terre-ferme qui l'environnent, emploient à cet effet une grande roue de bois, dont la surface extérieure des jantes est creusée en canal. Ce canal est couvert d'une rape de fer. On approche de cette rape, en appuyant un peu dessus, pendant qu'une autre personne tourne la roue : ce qui produit l'effet

d'une rape à tabac. Cette manœuvre avance beaucoup l'ouvrage, & expédie en peu de temps beaucoup de racines. On ne conserve pas le jus blanc qui découle de ces racines, à mesure qu'on les rape. Ce jus se perd dans un petit fossé, & s'écoule sur la terre. On fait ensuite sécher ces racines, pour les réduire en farine & en faire la cassave. Elles servent aussi aux Brasiens pour la composition de leur boisson. Cette opération est fort dégoutante, ainsi que le breuvage même, pour ceux qui savent la manière dont il se fait. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce soin, sur-tout les vieilles. Laët en donne le détail, & on y renvoie.

On nourrit à Sainte-Catherine plusieurs animaux domestiques avec des tiges de bananiers; tant parce qu'elles se conservent très-bien, que parce qu'elles sont fort nourrissantes. Il ne s'agit que de les couper au couteau; & les bœufs comme les moutons les mangent avec avidité.

Le bananier est une plante, dont la tige n'est composée que de feuilles roulées les unes sur les autres; d'un blanc rougeâtre en quelques endroits, jaunâtre & verdâ-

tre en d'autres. Lorsque la racine pousse un rejetton, il ne sort du bord de terre que deux feuilles roulées l'une avec l'autre. Elles s'évasent en se déroulant, pour faire place à deux autres sortant du même centre. Roulées comme les premières, elles s'épanouissent de même, & sont suivies de plusieurs, qui s'élevent en hauteur, s'étendent en largeur, toujours ainsi roulées, & composent la tige de cette plante arborée, qui monte à huit, dix & jusqu'à douze pieds; après quoi elle ne grossit plus. Alors les feuilles sortent du haut & du milieu de la tige, à laquelle elles ne tiennent que par une queue d'un pouce ou environ de diametre, longue d'un pied, ronde d'un côté, de l'autre creusée en canal dans son milieu. Cette queue continuée forme la nervure du milieu de la feuille, qui a quelquefois jusqu'à quinze & dix-huit pouces de large, sur six à sept pieds de long. Cette feuille est d'un beau verd par-dessus, & dessous d'un verd un peu gris, qui la fait paroître argentée. Son épaisseur est celle d'un très-fort parchemin; mais sa délicatesse, & sa grandeur qui donne beaucoup de prise au vent, font qu'elle se découpe en beau-

coup de lanieres. Elles partent de la nervure du milieu, s'étendent vers les bords, le long des petites nervures qui ont la même direction, & paroissent les unes comme des rubans étroits & argentés, les autres comme des lanieres de même couleur, attachées à cette nervure & roulées sur elles-mêmes.

Lorsque le bananier a pris sa hauteur naturelle, il a neuf à dix pouces de diametre; & sa tige est si tendre, quoique les feuilles qui la composent soient très-ferrées les unes contre les autres, que l'on peut la couper aisément avec un couteau, & même d'un seul coup de serpe, en la prenant un peu de biais, parce que ces feuilles sont grasses & pleines de suc: aussi ne vient-il bien que dans les lieux gras & humides.

Parvenu en état de porter fruit, il pousse du centre de la sommité de sa tige, une autre tige d'environ un pouce & demi de diametre, & de trois à quatre pieds de long, qui se couvre de différens anneaux de boutons d'un jaune tirant sur le verd. Un gros bouton en forme de cœur, de six à sept pouces de long sur trois de diametre, termine cette tige. Il est composé de
plusieurs

plusieurs pellicules couchées les unes sur les autres, dont l'extérieur est rouge, & recouvert d'une enveloppe forte, lisse, de couleur gris de lin. La tige se divise en quatre pour donner issue à ce bouton. Cette tige est d'abord droite; mais à mesure que les fruits succèdent aux petites fleurs qui garnissent la tige par anneaux, le poids que le fruit acquiert en grossissant, la fait courber insensiblement, & pencher de plus en plus vers la terre.

Dans nos Isles Antilles, on nomme cette tige, garnie de fruits, un *Régime*. J'ignore le nom que lui donnent les Portugais. Un régime contient quelquefois tant de *bananes*, qu'il suffiroit pour faire la charge d'un homme. Elles sont attachées aux lieux qu'occupent les fleurs. On coupe le régime sitôt qu'on apperçoit quelques bananes changer leur couleur verte en jaune. On le suspend à l'air dans la maison, & l'on mange le fruit à mesure qu'il mûrit; ce que l'on connoît, quand il commence à obéir sous le pouce, & qu'il jaunit. Nous en attachâmes au moins une vingtaine autour du gaillard d'arrière; & quelques-uns de nos Officiers étoient si friands

de ce fruit, qu'ils en mangeoient presque sans attendre qu'il eût assez de maturité.

La banane a près de deux pouces de diametre ; les plus longues que j'ai vues n'en avoient que six de longueur. Les deux bouts sont en pointe arrondie, & sa forme est angulaire, mais avec des angles très-émouffés. La pelure est lisse, souple, épaisse un peu plus que celle d'une figue, & beaucoup plus solide. La pulpe est d'un blanc jaunâtre, de la consistance d'un fromage nouveau bien gras, & ayant sa crème : ou du beurre nouvellement battu. Aussi ressemble-t-elle à ce dernier, quand la banane est cuite.

Elle en a un peu le goût, mais comme si on y avoit mêlé de la pulpe de coing un peu trop mûr. On prétend que c'est une très-bonne nourriture. Pour moi je n'y trouvai rien d'admirable ; & j'en ai mangé de crues & de cuites, de mûres & de non mûres, sans gouter leur saveur.

Une plante extrêmement commune dans les bois de l'Isle, & dont la plûpart des rochers de la côte sont couverts, est la *Caraguata*. Elle se trouve aussi en abondance sur les branches des grands arbres,

& y vient comme le gui sur nos pommiers. & sur nos chênes. La feuille en est longue, pointue, épineuse, presque semblable à celle des glayeuls, plante à laquelle elle ressemble, & par la forme de ses feuilles, & par leur situation, puisqu'elles sortent toutes de la racine ; mais elle pousse une tige ronde, garnie de quelques feuilles de la couleur du plus bel incarnat, ainsi que la sommité de quelques-unes des feuilles intérieures de la touffe, les plus proches de la tige. Au haut de cette tige, poussent en épis des fleurs d'un rouge vif, auxquelles succede une espèce de fruit long d'un demi-pouce, gros comme un gros tuyau de plume & violet. Il contient une substance blanche, visqueuse, pleine de graines un peu applaties, roussâtres, & très-menues. Je croirois la caraguata une espèce de glayeul.

En me promenant dans la plaine avec M. Duclos, je lui vis cueillir avec soin une plante à fleurs jaunes, que je pris au premier coup d'œil pour l'immortelle jaune, très-abondante sur les hauteurs de la côte de la Terre-ferme. La curiosité me porta à lui demander l'usage qu'il vou-

loit en faire. Il me répondit que c'étoit de la *Doradille* ; qu'étant à Valparaïso, il l'avoit entendu nommer ainsi ; & que dans cette Ville, ainsi que dans les autres du Pérou, où il avoit été, on en usoit beaucoup en infusion, pour guérir les maux d'estomach. Notre Capitaine s'en plaignoit de temps en temps. J'en amassai une assez grande quantité, & nous en avons pris quelquefois en guise de Thé. Le goût en est assez agréable. D'autres la nommoient *Vira-Verda* ; c'est aussi le nom qu'on lui donnoit à Montevideo. Frezier, dans la Relation de son Voyage de la Mer du Sud, dit qu'un Chirurgien François en faisoit user avec beaucoup de succès pour guérir la fièvre tierce. Mais la *Doradille* des Espagnols est une espèce de ceterach dont la feuille est toute frisée ; ils lui attribuent de grandes vertus. La *Vira-Verda* dont il est ici question, a la tige & les feuilles cotoneuses & semblables à l'immortelle jaune ; la fleur est un assemblage de petits fleurons jaunes, dont les feuilles sont pointues. Les fleurs de l'immortelle sont faites en rose, & les feuilles en sont distribuées de même.

Dans le nombre des plantes que j'amassai alors, étoit une espèce de poivre, ou piment, assez commun dans les champs, le long de la lisière des bois. Son goût est infiniment plus mordicant que celui des piments ou poivres longs que nous connoissons en France. Aussi nos Marins le nommoient-ils *piment enragé*. Ce fruit est de la longueur, de la forme & de la couleur, mais du double au-moins plus gros, que celui de *l'épine-vinette*. Il est d'abord verd & devient rouge dans sa maturité. La fleur auquel il succede ressemble à celle des piments. La plante qui la porte, s'éleve à la hauteur d'environ deux pieds. Elle est branchue & noueuse; la tige ronde, verte, assez grêle. Les feuilles sont semblables, pour la forme, à celles du *Solanum hortense*, ou morelle des jardins, mais aussi petites que celles du *Chenopodium foetidum*, ou *Vulvaria*, dont elles approchent beaucoup. Un des petits fruits du piment enragé, mis dans une sausse, en releve autant le goût qu'un fruit entier des plus gros piments. C'est ce qui engagea nos Matelots à en faire une grande provision.

Ce climat produit aussi quelques plantes

médicinales que le hazard me fit connoître. Un de nos Acadiens étoit tourmenté d'un cours de ventre, qui avoit résisté jusques-là à tous les remedes que lui avoient administré les deux Chirurgiens de notre frégate. Un Negre affranchi lui proposa de le guérir avec une tisane; il eut peut-être réüssi, s'il avoit commencé à en user plutôt; car pour en avoir pris deux jours seulement, il se trouva fort soulagé. Cette prétendue tisane n'étoit qu'une simple décoction de bouts des bourgeons tendres, & de petits fruits du goyavier, qui ne commençoient qu'à être noués. Si ce fruit avoit été un peu plus avancé, peut-être auroit-il produit un effet plus efficace. L'Acadien n'ayant pas fait provision de ces bourgeons, avant que de partir, il ne put en continuer l'usage; son mal le reprit avec violence, & continua jusqu'à une quinzaine de jours avant notre départ des Isles Malouines, où il commença à se trouver mieux, quelques jours après que nous l'y eûmes débarqué. La bonté de l'air, & sans doute l'exercice qu'il y prit, le fortifierent de plus en plus, & il se comptoit guéri à notre départ.

Le même Negre avoit guéri en peu de jours la sœur de la femme de cet Acadien, dont les jambes étoient devenues tellement enflées, qu'elle avoit beaucoup de peine à se soutenir. On prétendoit que cette enflure étoit l'effet du scorbut. Quoi qu'il en soit, elle souffroit, disoit-elle, de grandes douleurs aux chevilles des pieds, qui cessèrent après que le Negre lui eut fait une fomentation de quelques herbes du pays, bouillies dans de l'eau pure. Elle fut guérie en six ou sept jours. On m'a assuré que ce Negre n'avoit employé que le goyavier.

Le goyavier est un arbre très-connu dans nos Isles de l'Amérique. Ceux que l'on nommoit ainsi à l'Isle Sainte-Catherine, n'avoient pas plus de huit pieds de haut, & le tronc sept à huit pouces de diamètre: je n'en ai pas vu de plus gros. Son écorce étoit un peu plus blanche que celle du pommier; ses branches s'étendoient de la même manière, & ses fruits, qui étoient très-peu avancés, ressembloient à des pommes qui ne sont nouées que depuis un mois. Aux feuilles & à la forme de l'arbre, je le pris d'abord

pour un coignassier. On me dit que le fruit, dans sa maturité, est excellent; & l'on me le dépeignit semblable aux goyaves de nos Isles Antilles, quoique la description que le Père Labat fait de l'arbre & de ses feuilles ne ressemble pas à celle du goyavier du Brésil. D'ailleurs les Portugais attribuent au leur les mêmes propriétés que le Père Labat donne à celui de la Martinique.

Je me munis, avant de m'embarquer, de toutes les graines mûres des plantes que je trouvai, & ayant rencontré dans une case des Portugaises qui épluchoient du coton, pour le séparer de sa graine, elles me donnerent une poignée de ces dernières. Elles me firent d'autant plus de plaisir, que je desirois beaucoup en avoir, & que je n'aurois pu en cueillir sur pied, l'arbrisseau n'étant alors qu'en fleur. Le bois est tendre & spongieux; l'écorce mince & grise. Ses feuilles sont d'un verd gai, quand elles sont nouvelles; mais ce verd devient plus foncé, à mesure qu'elles approchent de leur maturité, ou que l'arbrisseau vieillit. Elles sont grandes & divisées en cinq parties qui finissent en pointe. Celles qui approchent de la fleur ne sont partagées

qu'en trois, & ressemblent assez à celles du ricin. Ses fleurs sont presque semblables à celles du petit arbrisseau qui fait aujourd'hui la décoration de nos parterres, & que l'on nomme *Althea*: elles ne sont cependant pas tout-à-fait si évafées; elles paroissent jaunes par le bout & tachées de rouge dans le fond. Ses pétales sont au nombre de cinq, soutenues par un calice à petites feuilles vertes, dures & pointues. Au pistil succede un bouton, ou fruit ovale, qui dans sa maturité est de la grosseur d'un œuf de canne. Ce fruit est divisé en trois, quelquefois en quatre loges, remplies d'une substance filamenteuse, blanche, qui enveloppe dix ou douze graines d'un brun-noir, attachées ensemble deux à deux, comme le froment dans l'épi. Ces grains sont de la grosseur d'un pois, mais longue de trois ou quatre lignes.

Cette substance filamenteuse est celle que nous connoissons sous le nom de *Cozon*. Elle se gonfle, & fait tellement ressort dans la coque qui la renferme, qu'elle la force de s'ouvrir, lorsque le fruit est mûr. Alors les graines, pleines d'une substance huileuse, se détachent avec les flo-

cons qui les enveloppent, & tombent du fruit, si l'on n'a pas soin de les cueillir auparavant.

Les Portugais ignorent sans doute les machines dont on se sert dans nos Isles Antilles, pour séparer le coton des graines qui y sont renfermées, & auxquelles il est adhérent; ou les Portugaises, que j'ai vues occupées à cet ouvrage, s'en faisoient un pur amusement; car elles le séparoient brin à brin, en le pinçant avec les doigts seulement. Elles le filent ensuite, pour en faire de la toile, mais j'ignore avec quel instrument; je ne les y ai pas vu travailler.

Ce cotonier est la seule espece que j'ai trouvé cultivée dans l'Isle Sainte-Catherine, & sur les côtes de la Terre-ferme, qui sont dans le voisinage. Elle est bien différente du cotonier du Brésil, dont parle Dampier en ces termes: «La fleur est com-
» posée de petits filamens presque aussi dé-
» liés que des cheveux, de trois ou quatre
» pouces de long, & d'un rouge obscur;
» mais leur sommité est de couleur cendrée.
» Au bas de la tige il y a cinq feuilles étroi-
» tes & roides, de six pouces de long». L'es-
pece dont parle Frezier, est semblable en

tout à celle que j'ai décrite, excepté que les graines de celle-ci ne sont pas séparées les unes des autres, & dispersées dans le coton, comme le dit cet Auteur, & comme il l'a fait représenter dans la figure du fruit qu'il en donne. Il paroît que le Pere Labat a fait copier, d'après cette figure de cotonnier, celle qu'il a inférée dans le second tome de ses Nouveaux Voyages aux Isles de l'Amérique; ou bien Frezier l'a prise du Pere Labat. Les figures données par l'un & l'autre sont absolument semblables.

Dans une case un peu plus éloignée, où nous allâmes prendre quelque rafraîchissement, la femme qui nous en donna étoit occupée à déchirer des feuilles à longues & menues épines sur la côte, d'une espece de roseau très-commun le long des bois & des chemins. Elle en tiroit une sorte de filamens verts & très-fins, ressemblant presque à de la soie décruee, & teinte en verd pâle. Elle nous dit qu'elle filoit ensuite cette substance filamenteuse, pour en faire des lignes & des filets à pêcher, & qu'ils duroient fort long-tems. Peut être pourroit-on aussi l'employer à d'autres usages.

Non loin de là , je vis auffi pour la premiere fois une espece d'aloës , nommé *Pithe* , dont la feuille se rouit comme le chanvre , & donne une substance propre à être filée , dont on fait des toiles en Orient. Du milieu d'une vingtaine de feuilles , hautes d'environ cinq pieds , épaisses dans le bas au moins de trois pouces , épineuses dans leurs bords , finissant en pointe , creusées en canal & d'un beau verd , s'élevoit une tige verte , d'environ huit pouces de diametre dans le bas , diminuant insensiblement en s'élevant , & montant à la hauteur de trente pieds au moins. Environ à la hauteur de vingt pieds , sortoient de côtés & d'autres de cette tige , jusqu'au sommet , des branches , au nombre de douze ou quinze , garnies de jets amoncelés , presque semblables à la tige naissante de la plante du lys , lorsqu'elle est de deux pouces ou environ hors de terre. Cestouffes de jets sont placées irrégulierement le long de ces branches , qui sont dénuées de tout autre feuillage , & s'étendent presque horizontalement. Sans doute lorsque ces jets ont acquis une certaine maturité , ils se détachent d'eux-mêmes , & prennent racine

sur le terrain où ils font tombés. J'en amassai une quinzaine avec leur racine, & je les portai à bord, où nous les plantâmes dans des caisses placées sur nos dunetes. Ils y prirent très-bien; & nous en aurions vraisemblablement conservé le plus grand nombre, si, malgré tous nos soins, deux chats que nous avions à bord, n'avoient été la nuit gratter la terre de ces caisses & l'empoisonner de leur urine & de leurs excréments. Nous nous avisâmes, mais un peu tard, de les couvrir de filets à pêcher, soutenus par des cerceaux, & nous en avons conservé deux pieds, ainsi que quelques cotoniers, venus des graines que nous y avons semées. Les uns & les autres furent transplantés à notre arrivée à Saint-Servant.

Peut-être les Portugais ont-ils remarqué que les jets de pithe, qui ont ainsi pris racine d'eux-mêmes, ne prospèrent pas si bien que ceux que l'on a soin de mettre dans une terre labourée. C'est apparemment ce qui les engage à faire dans le terrain qui se trouve dessous les branches, & aux environs du pied, des trous d'un pied en quarré, où je trouvai cinq ou six

de ces jets plantés , & qui sembloient en effet mieux venus que ceux qui avoient été abandonnés aux seuls soins de la nature. J'ignore si le pithe porte un autre fruit , & s'il se multiplie par d'autres voies.

La plante la plus singulière , à mon gré , de l'Isle Sainte-Catherine , est celle que les Brasiliens nomment *Juquiri* & *Caaeo* , & nous , *Sensitive*. Nous en avons vu de deux especes ; celle dont je viens de parler , pousse ses tiges à la hauteur de deux pieds ou environ , branchues & à tiges striées , presque quadrangulaires , vertes , assez fournies de petites épines jaunâtres. Ses feuilles sont opposées sur ses rameaux , souples : le dessous est d'un verd blanchâtre , le dessus d'un verd tendre. Du long de la tige sortent plusieurs rameaux , dont le bout est orné d'une petite tête ronde , velue , d'un blanc purpurin. C'est la fleur , à laquelle succede une gouffe ou filique mince , recourbée & de couleur marron , couverte de petits poils blancs , quand elle est mûre.

La seconde espece ne s'éleve pas beaucoup de terre ; je n'en ai vu que dans les terrains sablonneux le long de la côte : elle

semble ramper, & ne differe pas de la premiere. L'une & l'autre plient leurs feuilles, & laissent pencher leurs rameaux, presque au moment qu'on les a touchées avec la main, comme si elles étoient fanées. Un moment après elles reparoissent dans leur vigueur. C'est de-là sans doute qu'elle a reçus les noms d'*Herbe chaste*, *Herba casta*, *Mimosa*. Les feuilles mangées sont un poison mortel, auquel on n'a trouvé d'autre remede que la racine même. Ces mêmes feuilles appliquées en cataplasme, guérissent les tumeurs scrophuleuses.

[Il y a dans les Indes une sensitive à-peu-près semblable, qui non-seulement s'incline quand on approche d'elle quelque corps étranger, mais suit encore exactement avec sa tige le cours du soleil, comme les héliotropes. Un Philosophe du Malabar devint fou, pour n'avoir pu expliquer les singularités de cette merveille végétale; trait qui rappelle le conte qu'on a fait sur Aristote, qui se précipita dans l'Euripe, parce qu'il ne put pas expliquer le flux & le reflux; mais le Précepteur d'Alexandre étoit trop éclairé pour se tuer de chagrin de n'être pas aussi instruit que la nature sur les premieres causes].

C H A P I T R E V I.

Des Mœurs & Usages des Brasiliens.

JE tiens ce que je vais dire du Premier Président du Conseil souverain de Rio-Janeiro, homme plein de lumieres & de droiture, qui a observé les Brasiliens en Philosophe, & qui les a gouvernés de même.

Les loix de chaque pays font les mœurs de ceux qui les habitent; c'est pourquoi les mœurs des nations sont si différentes les unes des autres. Comme le climat y contribue aussi beaucoup, telle loi bonne pour la Norvege ne le feroit pas pour la Guinée. Les connoissances acquises chez les peuples que nous nommons *Policés*, ont été aussi la source de beaucoup de loix qui ne sont pas connues chez ceux qu'il nous a plu de nommer *Sauvages*.

Chez les Brasiliens, avant le mariage, les filles se livrent non-seulement d'elles-mêmes & sans honte, aux hommes libres, mais leurs parens les offrent au premier venu,

venu, & careffent beaucoup leurs amans ; de forte qu'il n'y en a peut-être pas uné qui entre vierge dans l'état du mariage. Lorsqu'elles font attachées par des promesses, feule formalité qui les lie, on cesse de les folliciter; elles cessent même de prêter l'oreille aux sollicitations d'infidélité.

L'unique éducation qu'ils donnent aux enfans regarde la chasse, la pêche & la guerre. Ils vivent d'ailleurs paisiblement entre eux, & l'on y voit très-rarement des querelles particulieres. Si quelques-uns se battent, on leur laisse une entiere liberté de se satisfaire ; mais comme la peine du talion y est rigoureusement & sans miséricordé observée, les parens font à celui qui a blessé, les mêmes blessures, & le tuent, s'il a tué son adversaire. Tout cela se fait du consentement même des parens des deux parties, & sans réclamation. Cette loi est vraisemblablement la source de la haine implacable qu'ils conservent contre leurs ennemis déclarés. Si cette regle étoit introduite parmi nous, verroit-on tant de querelles vidées par l'effusion du sang humain ? On ne se batroit guères que de la langue ou de la plume.

Mal-à-propos regarde-t-on les Brasiliens comme les hommes les plus barbares du Nouveau-Monde; ils ne montrent du moins de la cruauté qu'envers leurs ennemis connus; & si l'on en excepte quelques-uns, en petit nombre, de certaines nations, dont la férocité approche un peu de celles des bêtes, peut-être pour avoir été trop long-tems maltraités par leurs voisins, les Brasiliens sont très-humains, sur-tout envers les Etrangers, qu'ils accueillent avec beaucoup de distinction: en voici le détail.

Si l'on doit aller plus d'une fois à la même habitation ou village, il faut aller loger chez le *Mouffacat* ou pere de famille, parce que celui auquel on s'est adressé d'abord, s'offenseroit beaucoup de ce qu'on le quittât pour aller la seconde fois chez un autre: ils sont tous jaloux des droits exclusifs de l'hospitalité.

Dès que le Voyageur s'est présenté à la porte, le *Mouffacat* vous presse de vous asseoir dans un *Hamach* ou lit de coton suspendu en l'air, dans lequel on laisse le Voyageur quelque tems sans lui dire un mot: c'est pour avoir le tems d'assem-

bler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour du lit, les deux mains sur leurs yeux.

L'attendrissement les saisit; elles laissent couler quelques larmes de joie, & toujours en pleurant, elles adressent mille complimens flatteurs à leur hôte. « Que tu es bon! Que tu es vaillant! Que nous t'avons d'obligation! Que tu as pris de peine à venir! Que tu es beau! Que tu nous fais de plaisir d'être venu nous voir!» & autres exclamations semblables. Si l'Étranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des François vraiment attendris, & pleurer. Mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si susceptible de cette impression (c'est-à-dire à la honte de nos Européens, qui se piquent cependant, mais avec si peu de raison, d'avoir plus d'humanité que les Brasiliens) de jeter, ou feindre de jeter quelques soupirs. N'est-ce pas nous reprocher en peu de mots que nous n'avons que le masque de la politesse & de l'hospitalité, & que les Brasiliens en ont la réalité?

Après cette première salutation, le Mouffacat, qui s'étoit retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ne prenoit pas garde à ce qui se passe, s'approche du lit, demande à l'hôte comment il se porte, reçoit sa réponse, & l'interroge sur le sujet qui l'amene. On doit satisfaire à toutes ces questions, lorsque l'on sçait la langue. Alors, si l'on est arrivé à pied, il fait apporter de l'eau, dont ses femmes lavent les pieds & les jambes du *Mair* : c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger. Si l'on répond que l'on desire l'un & l'autre, il fait servir sur le champ tout ce qu'il a de venaison, de volaille, de poisson & d'autres mets, avec les breuvages du pays.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu? Non-seulement le Mouffacat fait tendre un bel *Inis* (hamach) blanc; mais, quoiqu'il fasse toujours chaud au Brésil, il prend le prétexte de l'humidité de la nuit, pour faire allumer autour de l'*inis* trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du *Mair*, avec une

forte de petit éventail , nommé *Tatapécoun* , qui ressemble beaucoup à nos écrans.

Le soir , dit Léry , pour ne rien souffrir de nuisible au repos de l'hôte , on fait éloigner tous les enfans.

Enfin le Mouffacat se présente au réveil , vient vous demander si vous avez bien dormi , & des nouvelles de votre santé. Lors même que vous répondez d'un air satisfait , il vous dit , « Reposez-vous » encore , mon enfant , vous en avez bien » soin ; car je vis bien hier au soir que » vous étiez fatigué ». C'est l'usage parmi les Européens de leur faire dans ces occasions quelques présens ; & l'on ne doit jamais marcher , sans avoir de quoi leur en faire. On se munit donc de quelques petites marchandises , telles que des couteaux , des ciseaux , des petites pincettes à tirer le poil , (ils font dans l'usage , hommes & femmes , de s'arracher le poil de toutes les parties du corps , les sourcils seuls exceptés) , des peignes , de petits miroirs , des bracelets , de petits grains & des boutons de verre , enfin des hameçons pour la pêche.

On pourroit peut-être douter de cette conduite des Brasiliens à l'égard des Etrangers ; mais on en sera aisément convaincu, quand on sçaura que ces hommes , que nous traitons de barbares , à cause de leur cruauté envers leurs ennemis , ne sont Anthropophages qu'à l'égard de leurs ennemis déclarés ; qu'ils portent une grande affection à leurs amis , & à leurs alliés ; & que pour garantir ceux-ci du moindre déplaisir , ils se feroient hacher en pieces.

Ce n'est pas envers les étrangers seulement qu'ils sont tendres & affectueux. Dans leurs maladies , les Brasiliens se traitent mutuellement avec des attentions , & des égards si humains , que s'il est question d'une plaie , le voisin se présente aussitôt pour succer celle du malade , & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zele.

La Religion n'a cependant point de part aux idées des Brasiliens. Ils ne connoissent aucune divinité (a) ; ils n'adorent

(a) Remarquons qu'ici Dom Pernetty ne fait que citer le voyageur Léry ; au reste , quand le philosophe le plus judicieux me diroit sur ce sujet , *j'ai vu* , je ne le

rien, & leur langue n'a pas même de terme qui exprime le nom ou l'idée d'un Dieu. Dans leurs fables on ne trouve rien qui ait du rapport à leur origine, ou à la création du Monde. Ils ont seulement quelque histoire, qui semble rappeler l'idée d'un déluge qui fit périr tout le genre humain, à la réserve d'un frere & d'une sœur, qui repeuplerent la terre. Ils attachent quelques idées de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*, puisqu'ils le craignent, & croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe pas dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & ils n'ont point de termes qui expriment le Paradis ni l'Enfer. Il semble cependant qu'ils pensent qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort; car on leur entend

croirois pas encore; car la nature est plus sacrée pour moi que le témoignage même du genre humain.

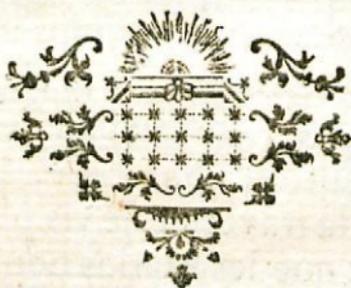
Il en est des athées dans l'ordre moral, dit un philosophe moderne, comme des monstres dans l'ordre physique, il est aussi impossible qu'un grand nombre de personnes s'accordent à nier l'existence de Dieu, qu'il est, qu'une mere engendre constamment des enfans à deux têtes; un peuple d'athées contredit plus les loix de la nature qu'un peuple d'hermaphrodites. *Philosophie de la Nature*, tom. I, pag. 98. Note de l'Editeur.

dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en *Génies* ou *Démons* qui se réjouissent, & s'amuse à danser dans des campagnes charmantes, & plantées de toutes sortes d'arbres (a).

Les Indiens du Brésil aiment passionnément les chiens de race Européenne, & ils les élèvent pour la chasse. Ceux du pays, quoique semblables aux nôtres, conservent toujours un caractère sauvage & carnacier. Un Portugais nous en avoit fait présent de deux, l'un élevé & déjà grand, l'autre encore si jeune qu'il marchoit à peine. On fut obligé de se défaire successivement de l'un & de l'autre ; parce que l'on s'apperçut que, malgré les corrections, ils étoient acharnés contre les brebis & les poules. Le Gouverneur avoit donné à M. de Bougainville deux chiens de chasse, n'ayant que quatre mois, & de la plus belle race Portugaise connue.

(a) Accordez, si vous le pouvez, cette idée confuse de l'immortalité de l'ame, & cette espece d'intelligence suprême donnée au tonnerre, avec un athéisme parfait. J'affirme avec connoissance de cause que tous les Voyageurs qui ont vu des peuples d'athées, ont été contradictoires. *Note de l'Editeur.*

Arrivés aux Isles Malouines, ils arrêtoient naturellement, & fans avoir reçu aucune instruction. M. de Bougainville les a conduits en France, & en a fait présent à un Seigneur de la Cour.



 C H A P I T R E V I I .

*Route de l'Isle de Sainte - Catherine
à Monte - Video.*

LE jeudi 15 Décembre , nous nous embarquâmes pour la reconnoissance des Isles Malouines ; le temps varia beaucoup dans notre route , & je charmail'en-nui du voyage , en étudiant les singularités de l'Histoire Naturelle.

Pendant la traversée, je vis plusieurs de ces oiseaux que les Marins nomment Dardins , & des *Quebranta-hueffos* ou Moutons. Un de ces derniers s'étant un jour trop approché du bord , on le tua d'un coup de fusil , & on alla le pêcher.

On est persuadé , sur la mer du Sud , que le *Quebranta-hueffos* ne se montre qu'un ou deux jours avant la tempête. Mais nous en avons vû une grande quantité dans les temps les plus fereins , fans que la tempête soit venue ensuite. On répète le même conte sur les *Alcyons* , qu'on nomme aussi *Puans* , soient qu'ils

puent en effet , soit par la raison que l'on n'aime pas à les voir , étant regardées comme des oiseaux de mauvais augure. J'avoue cependant que nous n'avons jamais vû des Alcyons , sans qu'un gros temps ne soit survenu.

On voit les Quebranta-hueffoss'abaïffer & se foutenir à fleur d'eau , effleurer les lames , & en suivre tous les mouvements , sans paroître remuer les aïles , qu'ils tiennent toujours développées & étendues ; quand ils ne se reposent pas sur les lames , ils voltigent au-tour & très-près des Navires.

Cet oiseau n'a pas le corps plus gros qu'un fort chapon ; mais les plumes longues & ferrées , dont il est couvert , le font paroître gros comme un coq-d'Inde. Son col est court & un peu courbé ; sa tête grosse , & son bec fort singulier. Je l'ai peint , & on le voit dans la *Pl. VIII. fig. 3.*

Ce bec est comme divisé en quatre ou cinq pieces Il a la queue courte , le dos élevé , les jambes basses , les pieds noirs & palmés ; il a trois doigts sur le devant , & un quatrieme très-court sur le derriere ;

les uns & les autres armés d'ongles noirs, émouffés & peu longs.

Il y a des Quebranta-huesslos de plusieurs especes. Les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obscur, ou de roux; d'autres ont la poitrine, le dessous des aîles, la partie inférieure du col, & toute la tête d'une grande blancheur, mais le dos, le dessus des aîles & la partie supérieure du col, d'un rouge brun, moucheté de quelques marques d'un gris bleuâtre. Tel étoit celui que nous avons tué. Peut-être ne different-ils que par le sexe, & non par l'espece. Ils ont tous les aîles fort longues. Celles du nôtre, avoient sept pieds deux pouces, depuis l'extrémité des plumes d'une aîle, jusqu'au bout des plumes de l'autre. On les trouve à plus de 300 lieues éloignées de toute terre; & l'on ne sçait pas quelles sont les retraites d'où ils viennent, & où ils font leurs nids.

Le 22, nous entrâmes dans la riviere de la Plata, & nous reconnûmes l'Isle Lobos, qui se présente comme dans la *Planche VI. fig. I.* On l'a ainsi nommée à cause des loups marins qui y sont en abondance: nous mouillâmes auprès de l'Isle de Mal-

donade pour y faire eau, & avoir des vivres. Le Commandant du Fort accueillit très-gracieusement nos députés, & leur accorda toutes leurs demandes.

Toute la côte de l'Isle, présente des Dunes de sable basses, & il n'y paroît dans l'éloignement que quelques hauteurs, appellées les montagnes des Maldonades, éloignées de la côte de quelques lieues. On n'y voit point d'arbres, mais beaucoup de troupeaux de très-gros bœufs & de chevaux. L'argent & les peaux de bœufs font aussi tout le commerce du pays de la Plata.

Nous nous occupâmes beaucoup de la pêche dans ce parage, & avec succès; car à peine la ligne étoit-elle à la mer, qu'on la retiroit avec un poisson pris: souvent on prenoit autant de poissons, qu'il y avoit d'hameçons à la ligne. Il n'y en avoit que de quatre ou cinq fortes. Les uns étoient ceux que les Espagnols nomment *Viagrios*, & nos Marins *Machoirans*. Les autres étoient des *Carandes* ou *Carangues*, des *Rouffettes*, des *Demoiselles* & des *Requins*. Nous pêchâmes une *Rouffete*, une *Demoiselle* & deux petits *Requins*.

Le Machoiran a le ventre plat, & quelques barbes, comme le Barbillon; la tête grosse, la peau couverte de petites écailles brunes, & presque imperceptibles, à peu-près comme celles de la Tanche; à la racine des nageoires, & proche de la tête, est une arrête taillée en forme de scie, dont les dents sont inclinées du côté du corps. Cette arrête est aussi longue que la nageoire, & a les mêmes mouvements. Lorsque ce poisson veut se défendre des autres poissons, ou du pêcheur, il dresse ces arrêtes, & les enfonce dans le corps des autres poissons, dans la main de celui qui le pêche, même dans le bois, s'il le peut, & y demeure attaché. Cette piquure est venimeuse. Aussi les pêcheurs se tiennent-ils sur leur garde, quand ils pêchent. J'ignore s'il y en a de plus gros que ceux que nous avons pris. Le plus fort avoit un pied & demi de longueur sur quatre pouces de large. Ce poisson est d'un excellent goût.

On pêcha aussi à la fois une si grande quantité d'une espèce de *Bar*, qu'on en fournit tout l'équipage pendant deux jours, & qu'on prit le parti de saler le

reste , & de le faire sécher de la façon dont on prépare la Morue sèche, ou Merluce, à Terre-Neuve. Le plus gros de ces Bars étoit de la grosseur & de la grandeur du Machoiran. La Rouffete & la Demoiselle sont des especes de Requins; ils leur ressemblent tellement, qu'à la figure il est aisé de s'y méprendre: elles ont environ deux pieds & demi de longueur.

Le 24, dans le temps que nous appareillions pour Monte-video, il s'éleva un orage des plus violents; on ne peut rien voir de plus beau que le spectacle que nous présentoient les éclairs continuels & sans nombre, qui s'élançoient d'entre les nuages, à mesure qu'ils montoient sur l'horizon. Le Ciel étoit tout en feu; & le feu d'artifice le mieux composé, le mieux nourri & le plus varié, n'a rien de comparable à ce que l'horizon nous a présenté pendant une heure. Nous ne soupçonnions pas alors que nous en verrions dans peu un autre bien moins satisfaisant. Mais notre Capitaine, qui en connoissoit mieux le danger & les suites, s'occupoit pendant cetems-là à nous

en mettre à couvert. Il fit hâler toutes les vergues au vent, & les amena, ainsi que les mâts de hune & les perroquets; toutes les voiles furent aussi carguées & pliées.

Nous comptions que l'orage passeroit à côté de nous: il paroïssoit en effet en prendre le chemin; mais en un instant le vent le plus impétueux nous assaillit; les éclairs & le tonnerre nous gagnèrent, & on eut toute la peine du monde à dégréer le mât du petit perroquet. Toutes ces précautions prises, nous restâmes sur nos deux cables à lutter toute la nuit contre l'impétuosité de ce vent & les mugissements d'une mer extrêmement irritée, qui menaçoit à chaque instant de nous submerger.

Dans le pays on nomme ce vent *Pamperos*, parce qu'il vient des plaines des *Pampas*, au-delà de *Buenos-Ayres*. Ces plaines s'étendent jusques aux *Cordillieres*, qui les séparent du *Chili*. Elles ont trois cents lieues au moins, sans aucun bois, ni hauteur qui puisse briser la fureur de ce vent. Il enfle la riviere de la *Plata*, dont il élève les vagues comme des montagnes,

agnes , & fait périr souvent les navires qui s'y trouvent , en les faisant échouer sur la côte voisine opposée au vent. Le mouillage où nous étions est des plus mauvais , par la proximité de l'Isle de Maldonat , & des côtes qui l'environnent , toutes bordées de roches & d'écueils. Un Navire Anglois , chargé de piaftres , ou pieces de huit , s'y perdit il y a trente ans. Les habitants de l'Isle voisine de l'endroit où il se brisa , cherchent encore aujourd'hui à sauver une partie de cette Cargaifon. Ils en avoient pêché avec la drague , deux mille quatre cents , la veille de notre arrivée.

Le vent Pamperos est beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été , & souffle toujours avec violence ; ce qui rend en tout temps Rio de la Plata un lieu de relâche très-dangereux. Il n'est bon que pour le commerce des piaftres & des bœufs , dont les plus gros s'y vendent cinq pieces de huit , ou vingt-cinq livres de notre monnoie. Pour l'ordinaire , leur prix est de trois piaftres , ou quinze livres. Il est très-difficile d'y faire du bois , tant parce qu'il y est extrêmement rare , que

parce que le peu qui s'y trouve est le long des rivières, seuls endroits où se retirent les tigres, les léopards & les autres bêtes féroces, qui y sont en grand nombre, beaucoup plus cruels & plus gros que ceux d'Afrique & des Indes Orientales. On trouve depuis Maldonat & Montevideo, jusqu'à Buones-Ayres, des figues & des pêches.

Le 25, l'impétuosité du Pamperos se soutint pendant la nuit avec la même fureur; cependant malgré le roulis & le tangage continuel qui sembloient conjurés pour nous tourmenter, je dormois assez profondément, lorsque je fus réveillé tout-à-coup par une secousse affreuse que reçut le Navire, & qui le fit craquer dans toutes ses parties, comme s'il se brisoit sur des rochers. Il étoit près de cinq heures du matin. Je saute de mon lit, j'ouvre ma fenêtre, & je demande au Timonnier si nous avons touché à quelques roches. Non, me dit-il, nous n'y sommes pas encore; mais nous chassons & nous y allons grand train. Le cable de notre seconde ancre mouillée a manqué; l'autre est dérapée. C'est la cause de la se-

couffe violente que nous venons de sentir. Notre ressource est dans notre grande ancre que l'on vient de laisser tomber.

Je m'habille ; je vais sur le gaillard , & je vois en effet que nous avions tellement chassé , que la côte sur laquelle le vent & les vagues nous pouffoient , ne me parut pas éloignée d'une demi-lieue. On redouble d'attention ; & en faisant la manœuvre , une poulie se casse , un des éclats va frapper le front d'un matelot qui perd connoissance ; tous ces désastres nous inquiétoient , mais heureusement , le plus grand n'eut point de suite ; le blessé mourut quelque jours après , mais la mer se calma.

Pendant la tempête , la mer fut agitée jusques dans son fond ; deux heures après que la tourmente eut commencé , la mer se creusa de maniere qu'on auroit dit que nous allions toucher le fond ; les lames alors étoient si courtes , qu'elles ne nous laissoient pas le temps de respirer. Je vis plus d'une fois le bout de la vergue du grand mât plonger trois pieds ou environ dans la lame , dont souvent une partie tomboit sur le pont. Notre position

devenoit encore plus dangereuse par la proximité de la côte. Nos Officiers Marins, tous gens habiles, qui avoient commandé des Navires & des Corsaires, sentoient si bien le péril qui nous menaçoit, que la plûpart pensoient déjà aux moyens de se sauver du naufrage. Le danger leur parut même si pressant, que l'on avoit déjà disposé les canons en chapelet, pour suppléer aux ancres en cas que les cables vinssent à casser. Nous en fumes quittes pour la peur; le 28, nous mouillâmes dans la baie de Monte-video.



C H A P I T R E V I I I.

*Relâche à Monte-video , & Digression
sur les Jésuites.*

SUR le point d'entrer dans la baie, le Capitaine d'un Navire Espagnol nommé *la Sainte-Barbe*, vint de la part du Gouverneur du pays, nous offrir ses services, & nous servir de pilote ; grace à son industrie, nous entrâmes sans danger, & nous saluâmes la citadelle de douze coups de canon, qui nous furent rendus coup pour coup.

Dans les premiers jours de notre relâche, on ne fut occupé que des arrangements à prendre avec le Gouverneur de *Monte-video*, pour nous concilier avec lui pendant notre séjour. Il parut d'abord trouver beaucoup de difficultés, tant à nous permettre la pêche le long de la côte, qu'à y laisser aborder notre chaloupe & notre canot. Il exigeoit qu'au préalable on lui donnât avis toutes les fois que l'on voudroit les envoyer à terre, afin qu'il mît

des gardes dans l'endroit où ils aborderoient, pour nous empêcher de faire le commerce.

N'imaginant pas trouver ces difficultés, dès le surlendemain de notre mouillage on avoit expédié notre petit canot pour pêcher au bas du Mont. Le Gouverneur qui en fut averti, donna ordre à deux dragons de la garnison de s'y transporter & de saisir hommes, canot & marchandises, si l'on en avoit débarqué. MM. de Bougainville, de Nerville, Guyot & moi, arrivâmes au Gouvernement un instant après cet ordre donné, dont on fit part à M. de Bougainville. Le Gouverneur, qui craignoit sans doute de ne pas bien s'exprimer en françois, parloit en langue espagnole, & avoit pour interprete un Provençal établi dans la Ville depuis une quinzaine d'années. Ce Provençal nous rendit les intentions du Gouverneur, de maniere à nous faire entendre qu'il n'étoit pas disposé à nous rendre tous les services qu'il nous avoit offerts, & que nous avions lieu d'espérer de lui. Ce n'étoit cependant pas sa façon de penser; & il nous prouva des senti-

mens bien contraires dans la fuite de la conférence.

Cet ordre, qui sembloit confirmer l'interprétation du Provençal, étonna M. de Bougainville; il en témoigna son ressentiment à M. le Gouverneur. Monsieur, lui dit-il, « il est bien dur pour des François » de trouver chez les Espagnols leurs » amis, des difficultés qu'ils n'ont pas » trouvées chez les Portugais avec qui ils » étoient en guerre il y a deux jours; je » vais mettre à la voile, & j'en donnerai » avis au Roi mon Maître ». Le Gouverneur répondit que son intention n'étoit pas de nous désobliger; mais que les loix & les ordres de sa Cour étoient de ne laisser faire aucun commerce aux navires qui n'étoient pas Espagnols, ou autorisés de sa Cour pour cet effet, ni même à ceux de ses compatriotes qui ne seroient que les Agents des autres nations; qu'une frégate de la Compagnie des Indes, ayant mouillé trois ans auparavant dans le même port, n'avoit fait aucune difficulté de se soumettre à ce qu'il venoit de proposer. Il y a une grande différence, répliqua M. de Bougainville, entre une frégate

marchande & une frégate de guerre du Roi. Nous n'avons aucunes marchandises ; & nous ne sommes venus que pour prendre des rafraîchissemens , & attendre la frégate le Sphinx , dont nous nous sommes séparés , & à laquelle nous avons donné rendez-vous dans Rio de la Plata. — Dès que vous me répondez que l'on ne débarquera pas de marchandises ; vous êtes maître de venir à terre & d'y envoyer toutes les fois que vous voudrez. Mais l'usage établi étant d'envoyer un Soldat par-tout où les canots mettent à terre , ne trouvez pas mauvais , je vous prie , que je m'y conforme : c'est pour votre tranquillité & pour la mienne ; car je ne veux pas que ma Cour ait rien à me reprocher. D'ailleurs vous pouvez compter sur la droiture de mes intentions ; car, indépendamment des ordres que j'ai de traiter les François avec les mêmes égards que les Espagnols , j'y suis porté d'inclination. Ainsi de part & d'autre on adoucit le ton , & la querelle se termina par des complimens.

Le Gouverneur pria ensuite M. de Bougainville de lui permettre de prendre co-

pie des ordres que le Roi de France lui avoit donnés pour le commandement de nos deux frégates ; parce qu'il étoit obligé de l'envoyer à la Cour d'Espagne, avec le procès verbal de notre mouillage. M. de Bougainville l'accorda très-volontiers : le reste de la conférence se tint sur le ton de bienveillance, & l'on se quitta bons amis.

Le Gouverneur avoit plus d'une raison d'agir ainsi : il nous en dit quelques-unes ; les autres ne furent pas difficiles à deviner. Don Joseph-Joachim de Viana (c'est le nom de ce Gouverneur) âgé actuellement, (en 1763), d'environ quarante-huit ans, Chevalier de Calatrave, Brigadier des Armées de Sa Majesté Catholique, fut chargé par le Roi d'Espagne, du commandement des troupes envoyées au Paraguay contre les Indiens, qui à l'instigation, dit-on, des Peres Jésuites, despotes dans ces contrées, s'étoient révoltés, & refusoient de se soumettre aux arrangemens pris par les Cours d'Espagne & de Portugal, pour fixer les limites de leurs possessions respectives. Don de Viana se comporta en sujet fidele, & toutes ses opérations eurent un heureux succès, malgré les obsta-

cles de toutes especes que lui opposerent les Jésuites. Ce n'étoit pas le moyend'acquérir leur bienveillance, aussi devinrent-ils ses ennemis irréconciliables; le Gouverneur le sçavoit bien, & il n'en devint pas plus politique (a).

Ces Religieux militaires ont à Montevideo un hospice où résident deux Prêtres & un Frere Lai, qui, ainsi que leurs affidés, ont toujours les yeux ouverts, pour épier ce qui se passe, & éclairer la conduite du Gouverneur. Celui de Buenos-ayres, qui est Gouverneur général du Paraguay, favorise en tout la société, & ne se fait pas de scrupule d'être leur esclave, pour servir d'instrument à leur vengeance. Informés de la méfintelligence

(a) A notre retour à Paris, M. de Grimaldi, Ambassadeur d'Espagne en France, fit beaucoup de questions à M. de Bougainville sur la conduite que ce Gouverneur tint à notre égard. Ce Commandant ayant par ses réponses rendu justice à la probité de Don Joseph de Viana, & à son dévouement à son Prince, l'Ambassadeur avoua que les Jésuites & leurs amis avoient envoyé à Madrid des mémoires à la charge de ce Gouverneur pour le desservir auprès du Roi, & le faire révoquer. M. de Grimaldi dans la suite a justifié Don de Viana, & les Gazettes nous ont appris que ce Gouverneur avoit été continué.

qu'ils ont peut-être suscitée entre ces deux Gouverneurs, ces Peres ne manqueroient pas d'informer celui de Buenos-ayres des démarches répréhensibles de Don de Viana, s'il étoit capable d'en faire: & celui-ci en est très-persuadé. Homme estimable par toutes sortes d'endroits; homme d'esprit, plein de connoissances dans l'art militaire, rempli de probité, n'ayant rien de la hauteur que l'on reproche quelquefois aux Espagnols, il s'est acquis l'estime & la considération de tous ceux qui le connoissent. Il n'y a qu'une voix sur son compte, & les Jésuites même sont contraints de lui donner leur suffrage, du moins en public.

Ces Peres sont plus de soixante dans leur Maison de Buenos-ayres. L'hospice de Monte-video n'est qu'une petite Maison, sans apparence, distinguée de celles des autres habitants par une petite cloche placée dans une arcade de trois pieds ou environ de hauteur, élevée sur un des bouts du comble de la maison. Je n'en ai pas vû l'intérieur, quoique ces Peres m'ayent fait solliciter deux ou trois fois d'aller les voir. Le Provençal, dont j'ai

parlé, m'en fit la première proposition chez le Gouverneur, & j'y donnai les mains. Un Officier Espagnol qui étoit présent, en avertit M. de Bougainville, & lui représenta qu'il ne convenoit pas que des François allassent voir les Jésuites, après ce qui étoit arrivé depuis peu à Buenos ayres. Il raconta le fait à M. de Bougainville, & m'ayant ensuite pris à part: Vous êtes bon François, me dit-il, & vous venez de promettre d'aller voir les Peres Jésuites! Je vais vous instruire d'un fait qui suffira pour vous en détourner; c'est qu'il y a environ six semaines, qu'un Jésuite prêchant à Buenos-ayres, s'est répandu en invectives contre le Roi de France, contre celui de Portugal, la République de Genes & les autres Puissances qui ont puni les intrigues de la Société. J'étois du nombre des auditeurs, & l'indécence de cette déclamation me révolta. Que pensez-vous de cette témérité? Je promis de ne pas aller aux Jésuites, & j'ai tenu parole.

Deux jours après, j'eus occasion d'éclaircir la vérité de cette anecdote. Je m'en informai de deux Officiers Espa-

gnols qui parloient bien la langue françoise, & qui devoient s'embarquer sur la Frégate la Ste Barbe, pour retourner en Espagne. L'un étoit Colonel, l'autre Capitaine. Celui-ci se nommoit *Simoneu*. Ils me confirmèrent le fait successivement, & ajouterent, que comme le Gouverneur général proteges les Jésuites, il ne tint aucun compte de ce Sermon téméraire; mais que des personnes de distinction, de probité reconnue & titrées, en firent dresser un procès-verbal, qu'elles envoyèrent à la Cour d'Espagne, & qu'eux-mêmes, Officiers, étoient chargés d'en porter un double à la même Cour (a).

(a) Ces deux Officiers sont partis de Monte-video le même jour que nous. La frégate sur laquelle ils sont, est commandée par Don Pedre de Flores, & chargée de 15 à 1800000 piaftres, de quarante & tant de mille de cuirs de taureaux & de beaucoup d'autres marchandises. Elle étoit partie de Cadix en 1755 pour la Guinée, armée pour le compte des Anglois, & devoit transporter des Negres à Buenos-ayres; mais n'ayant pas trouvé au Cap-verd le Navire Anglois, qui devoit les lui fournir, Don Pedre de Flores continua sa route & se rendit à Rio de la Plata. Il y étoit resté depuis ce temps-là, ou à Monte-video, pour ne pas courir les risques d'être pris par les Anglois pendant la guerre dernière. Sur les observations

Deux ou trois jours après cette conversation , j'allai voir un Ecclésiastique, Aumônier d'une frégate Espagnole mouillée dans le Port de Buenos-ayres depuis cinq mois ; je le sçavois très porté pour les Jésuites. On disoit même assez hautement qu'il étoit envoyé d'eux à Montevideo, pour acheter tout ce qu'il pourroit des pacotilles qui se trouveroient sur notre frégate. Il fit en effet emplette de tout ce qu'on voulut lui vendre.

Après le premier salut , il me demanda pourquoi je n'avois pas été voir les Peres Jésuites, qui m'en avoient fait prier, & à qui je l'avois promis. Il est vrai, je l'avois promis, lui dis-je ; mais on m'a assuré qu'un de ces Peres a, depuis peu, très-mal parlé du Roi de France mon Maître, dans un Sermon qu'il a prêché à Buenos-ayres; & si ce fait est vrai, il ne convient pas à un bon François comme moi, d'aller voir les confreres d'un Prédicateur téméraire. Vous étiez sans doute

qu'il avoit recueillies pour faire la carte de cette riviere ; & sur nos propres observations, a été rédigée la carte qui forme la Planche V.

à ce Sermon , ajoutai-je. — Oui, j'y étois ; il est vrai que ce Pere ménagea peu ses termes. — Que dit-il donc en particulier du Roi de France ? — Qu'il est un tyran & un persécuteur de l'Eglise. Mais il faut leur pardonner : c'est l'effet du ressentiment qu'ont ces Peres de leur expulsion de France.

A peine eut-il fini, que deux des trois Jésuites de Monte-video entrèrent dans la chambre où nous étions. Après nous avoir salués, un des deux Jésuites m'adressa la parole, & me témoigna sa surprise sur ce que je ne m'étois pas rendu à leur hospice : j'en ai dit la raison à M. l'Abbé, lui répondis-je ; & il pourra vous la dire. — Oh ! je n'en suis pas surpris ; je sçai que les Bénédictins ne pensent pas bien, & qu'ils ne sont pas de nos amis. — Vous vous trompez, lui dis-je ; s'ils ne pensoient pas bien, ils seroient de vos amis. Ma réponse ne fut pas de son gout ; il n'ajouta pas un mot, nous fit la révérence, & se retira.

Les Jésuites ne sont pas hommes à se rebuter pour une épigramme, ils cher-

cherent à se lier encore avec nos François ; un soir M. de Belcourt , qui avoit pris un logement dans la ville , se trouva dans la compagnie d'un homme inconnu , peut-être déguisé , & qui parloit un françois-gascon. Suscité vraisemblablement par les Jésuites , qui s'étoient déjà informés des gens de nos frégates, de la réputation militaire de M. de Belcourt ; cet homme lui proposa d'aller servir au Paraguay , pour y former les Troupes. Afin de l'y déterminer, il lui promit de la part des Jésuites , les plus grands avantages. M. de Belcourt feignit d'y donner les mains , sans cependant s'engager en rien ; & dès le lendemain , il en fit part à M. de Bougainville. Celui-ci répondit que la politique pourroit y trouver son avantage : que s'il vouloit , par cette même politique, se sacrifier pour le bien de l'Etat, il seroit peut-être à propos d'écouter ces propositions. M. de Belcourt lui dit alors, qu'en cas qu'il prît ce parti , il faudroit que lui , M. de Bougainville, lui donnât un Certificat, comme il n'y alloit que de son consentement , & pour le bien présumé de l'Etat.

Le

Le lendemain, le même inconnu renouvela à M. de Belcourt les mêmes propositions avec plus d'instance, lui disant de se déterminer promptement: qu'il ne devoit pas s'inquiéter de prendre ses hardes & ses effets; qu'on lui fourniroit tout ce qui lui étoit nécessaire; & que, pour que le Gouvernement Espagnol n'en eût aucune connoissance, on le conduiroit par des chemins inconnus jusqu'au lieu où on l'établirait. M. de Belcourt lui demanda quels étoient le lieu & les avantages proposés; mais l'inconnu n'ayant rien voulu déterminer, & même pour mieux cacher son jeu, sans doute, lui ayant parlé sur un ton peu favorable aux Jésuites, M. de Belcourt lui déclara qu'il ne se rendoit pas à ses sollicitations. Mais, comme il avoit à craindre le retour, il se tenoit sur ses gardes. Le soir même, à l'entrée de la nuit, il se trouva tellement ferré de près par trois hommes, qu'il se crut obligé de tirer son épée, & de la porter hors du fourreau, pour se faire passage, s'ils l'avoient entouré: ce qu'ils ne firent pas. Je tiens cette

aventure de M. de Belcourt lui-même ;
& il m'a permis de la publier.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur les
Jésuites par quelques réflexions sur l'ou-
vrage de M. Muratori sur le Paraguay.

Cet Auteur n'a travaillé que sur les
Mémoires que lui a fournis la Société ou
des amis de ces Religieux , gens intéres-
sés à ne pas instruire le public de tout ce
qui s'y passe. Des Officiers Espagnols
pleins de probité , envoyés par la Cour
de Madrid au Paraguay , dans le temps
des partages des possessions respectives
des Cours d'Espagne & de Portugal ,
m'ont assuré que tous les Imprimés qu'ils
ont vû sur la conduite des Jésuites dans
ce Pays-là , tant à l'égard des Indiens ,
que par rapport aux intérêts de ces deux
Couronnes , étoient écrits même avec
beaucoup de ménagements pour les Jé-
suites ; qu'un de ces Peres , l'un des prin-
cipaux de ce Pays-là , avoit fait en sa
présence la réponse suivante , à un des
Officiers généraux Espagnols , qui lui té-
moignoit sa surprise des obstacles que sa
Société opposoit à l'exécution des arran-

gements concertés & arrêtés entre les deux Cours : *J'ai bien plus lieu d'être étonné de ce que les deux Rois s'avisent de faire des arrangements , pour partager un Pays qui ne leur appartient pas. Nous seuls Jésuites l'avons conquis ; nous seuls avons droit d'en disposer , de le garder & de le défendre envers tous & contre tous.* Je laisse à penser quelle doit être la conduite des Jésuites , avec de tels principes. Il est certain que les Indiens du Paraguay n'obéissent qu'aux Jésuites , soit en paix , soit en guerre. Dernièrement , lorsque les Espagnols ont assiégé & pris sur les Portugais la Colonie du Saint-Sacrement , qui est à une trentaine de lieues de Monte-video , les Espagnols avoient à leur secours environ mille Indiens , à la tête desquels étoit un Pere Jésuite , qui les commandoit en chef , & sans les ordres duquel ces Indiens n'auroient pas fait un pas , ni tiré un seul coup de fusil. M. le Gouverneur de Monte-video , qui commandoit les Espagnols , & plusieurs autres Officiers qui s'étoient trouvés à cette attaque , m'ont dit qu'ils étoient obligés de concerter les opéra-

tions de la campagne avec le Pere Jésuite, qui donnoit ensuite ses ordres en son nom aux Indiens, campés séparément des Espagnols.

(Tous ces faits justifient assez les puissances qui ont brisé le despotisme de la Société ; si cependant ces puissances ont besoin d'être justifiées).



C H A P I T R E I X.

Réunion du Sphinx & de l'Aigle.

LE Samedi 31, nous apperçûmes un navire en pleine mer, & on jugea d'abord à la route qu'il faisoit, qu'il alloit à Buenos-ayres. Mais, comme nous attendions de jour à autre la corvette le Sphinx, à laquelle le rendez-vous étoit donné à Rio de la Plata, on soupçonna bientôt que c'étoit elle. A mesure que le navire s'avançoit, on l'observa avec plus d'attention; & enfin l'on se confirma dans cette idée agréable; M. de Bougainville expédia aussi-tôt la chaloupe, pour leur faire remonter sans danger la riviere; on donna aux Officiers qui la montoient, des fusées & de la poudre pour exécuter les signaux, & ils partirent sur les sept heures. Cependant la nuit devint noire, les vents contraires & la mer grosse; de maniere que n'ayant pas apperçu leurs signaux, nous tombâmes dans de grandes inquiétudes. Le Sphinx nous avoit recon-

nu ; & pour ne pas nous perdre de vûe, il ne faisoit que louvoyer & faire des bordées ; ce qui, joint à l'obscurité, empêchoit notre chaloupe de l'aborder. Elle y parvint à minuit. Alors le Sphinx mouilla, & le lendemain premier jour de l'an, nous le vîmes appareiller.

On peut juger de la joie que sa présence nous causa après deux mois & plus de séparation. On avoit prévenu M. de la Giraudais de l'erreur des Cartes sur la position des côtes du Brésil ; mais quoique nous fussions sur nos gardes, peu s'en étoit fallu que nous n'eussions échoué sur un banc qui n'est pas marqué dans les Cartes Françaises. Ce banc se trouvoit sur sa route, comme il s'étoit rencontré sur la nôtre : les Abrolhos n'ont pas aussi sur les Cartes toute l'étendue qu'elles ont en effet ; tout cela nous fournissoit de grands motifs d'être inquiets du retard de son arrivée, sur-tout après le séjour que nous avions fait à l'Isle Sainte-Catherine.

Sitôt que le Sphinx eut mouillé, M. de la Giraudais vint à notre bord dans notre chaloupe, & nous dit qu'il avoit été contraint de relâcher à *Togny*, sur la

côte du Brésil ; parce que , malgré la défiance qu'ils avoient eu des Cartes , ils avoient touché aux Abrolhos dans le tems qu'ils pensoient en être encore éloignés au-moins de trente lieues. Ils se trouverent dessus au milieu de la nuit ; heureusement le temps étoit calme , & la roche sur laquelle ils touchèrent , étoit de pierre argilleuse.

Le Sphinx s'étant arrêté sur cette roche , ceux qui le montoient , pour éviter les suites malheureuses du naufrage , mirent à la hâte la chaloupe & le canot à la mer ; & après avoir bien visité le navire , ils revinrent un peu de leur inquiétude , lorsqu'ils virent qu'il n'étoit pas endommagé.

Autre embarras. Il falloit tirer le Sphinx de dessus cette roche : dès que le jour parut , ils se virent environnés de semblables écueils ; & à un demi-quart de lieue ils appercurent un navire sans mâts , & sur le côté. Jugeant alors qu'étant sur les Abrolhos , ils n'étoient pas beaucoup éloignés de terre , M. de la Giraudais expédia le bateau vers la côte , pour avoir du secours. Ils rencontrèrent plusieurs Pi-

rogues de pêcheurs Negres & Indiens. On leur parla la langue Portugaise, & six d'entre eux consentirent d'aller à bord du Sphinx, où on les traita bien. Ils promirent tous les secours qui étoient en leur pouvoir. On en garda deux, & l'on renvoya les quatre autres dans le bateau, pour chercher leurs camarades de la côte. Le lendemain ils revinrent accompagnés d'un grand nombre de Pirogues. Avec leur secours on vint à bout de dégager le Sphinx de dessus la roche, après qu'elle s'y fut reposée trois jours de ses fatigues. M. de la Giraudais en fut quitte pour le bateau de pêche qui se perdit. Ces Negres le piloterent jusqu'à *Togny*, où, pendant six jours, les habitants le traitèrent lui & son équipage avec toute l'humanité possible, & comme s'ils avoient été du pays même: ces habitants sont cependant presque tous Negres ou Brasi-liens.

M. de Bougainville, les principaux Officiers & moi, nous partîmes du Port pour aller à la rencontre du Sphinx; nous avions déjà fait les trois quarts du chemin, lorsqu'un vent du Sud-Est s'éleva

avec assez de force pour nous engager à forcer de rames , afin d'arriver à bord , avant qu'il devînt plus impétueux. Il se fortifia en effet de plus en plus. Chaque nuage qui s'élevoit de l'horifon donnoit un nouveau grain toujours plus vif que ceux dont il avoit été précédé. Tous ces assauts réunis qui souleverent beaucoup les eaux , formoient des lames qui grossissoient de plus en plus , & retardoient notre marche. Malgré la mer & le vent contraire , nous avions déjà gagné jusqu'à la portée du fusil du Sphinx ; mais dans l'obscurité profonde qui régnoit alors , nous ne l'aperçûmes pas , nous ne vîmes qu'un petit bateau qui portoit sur nous. Comme les vagues l'entraînoient de notre côté avec violence , nous reconnûmes bientôt notre petit canot à la merci des vagues , mais personne n'étoit dedans. L'envie de le sauver nous fit changer notre route ; nous fumes à sa rencontre , nous le joignîmes , jettâmes deux hommes dedans avec des rames & un grapin , & nous nous disposâmes à reprendre notre route. Il pouvoit être alors huit heures & demie. Nos efforts furent inutiles

contre la marée , la violence des vagues & de l'impétuosité du vent. Dans l'intervalle que nous avions jetté les deux hommes & les avirons dans le canot , nous avions dérivé de plus de trois quarts de lieue , du côté de l'Isle aux François , située tout près de la côte , presque à l'opposite de la Citadelle. L'obscurité nous empêchoit de distinguer la terre , & à peine distinguions-nous les fanaux que l'on avoit mis à nos deux frégates.

Voyant donc que nous nous en éloignions de plus en plus au lieu d'en approcher , on se détermina à porter sur la terre , & l'on gouverna du côté où l'on présuma que la Ville pouvoit être ; car on ne jugeoit de sa situation que par deux lumieres très-éloignées l'une de l'autre. Les lames qui venoient se briser contre le canot , y avoient déjà mis beaucoup d'eau , que nous jettions avec nos chapeaux ; nous étions nous-mêmes inondés , & les Canotiers très-fatigués. M. de la Giraudais , après avoir ramé près d'une heure , avoit pris le Gouvernail ; nous ne scävions où nous étions , & nous n'avions point d'eau-de-vie pour nous donner des forces & du

courage. Dans cet embarras , on pensa qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de laisser tomber le grapin , pour donner aux Canotiers le temps de se reposer. Nous étions presque déterminés à passer la nuit dans cet état , lorsque M. de la Giraudais crut s'appercevoir que nous chassions sur notre grapin. Il dit au Maître Canotier de mettre la main sur l'hanziere , pour juger par le trémouffement , si nous chassions en effet. Le Maître Canotier pensa d'abord que le mouvement qu'il sentoit étoit l'effet des secouffes que le canot recevoit des lames ; mais bientôt après il reconnut son erreur , & en avertit. On lui dit de sonder avec la gaffe ; il le fit , & ne trouva que trois pieds d'eau , & un fond de roches. On borda les avirons , on leva le grapin , & l'on nagea près d'un grand quart-d'heure , toujours en fondant , & toujours même fond. Enfin il se présenta un fond de vase , & sept à huit pieds d'eau. On alloit y mouiller , lorsque les Canotiers prévoyant qu'ils ne trouveroient pas là de quoi souper , dirent que , puisqu'ils étoient en train , il falloit continuer & aller coucher à terre. Charmé de voir leur

réfolution, on porta sur une lumière, que l'on imagina être celle du corps-de-garde, placé au seul port où l'on peut descendre.

Un moment après, chacun jettant les yeux de tous côtés pour se reconnoître, nous entrevîmes une goelette, que nous favions n'être pas mouillée fort au large. La vue de ce navire ranima le courage; & l'on fit tant d'efforts, qu'environ une grande demi-heure après, nous abordâmes au port. L'Officier de garde se présenta pour nous reconnoître. Un autre Officier avec notre Maître Canotier furent envoyés pour donner avis au Gouverneur de notre retour à la Ville; parce que nous n'avions pu gagner notre bord. Il nous fit faire son compliment de condoléance, & prier en même temps d'aller souper & coucher chez lui. Bientôt après il parut lui-même, & n'osant le refuser, nous nous acheminâmes au Gouvernement.

Le lendemain nous apprîmes que ces deux hommes que nous avions jetté dans le canot qui se perdoit, avoient eu le bonheur de relâcher dans une petite anse fa-

bloneuse, & que la chaloupe du Sphinx qui avoit couru pour l'atteindre, s'étoit rendue au fond de la baie sans éprouver aucun dommage : ainsi nous en fûmes quittes pour quelques heures d'inquiétude, & l'orage ne servit qu'à augmenter le plaisir de nous voir réunis.

Cette tempête se fit sentir avec des suites plus funestes à deux portées de canon au large de nos frégates. La foudre tomba sur le navire Espagnol la Sainte Barbe, qui y avoit été mouiller depuis deux jours, pour être plus à portée de sortir de la rivière au premier bon vent. Il y eut dans ce désastre un homme tué & quatorze blessés, outre cela son mât d'artimon fut fracassé.



 CHAPITRE X.

*Des Loix , des Mœurs , & des Coutumes
de Monte - video.*

MONTE-VIDEO est dans un sens une Colonie nouvelle. Il n'y a pas vingt-cinq ans , qu'on n'y voyoit que quelques cases. C'est cependant le seul endroit un peu commode pour le mouillage des navires qui remontent Rio de la Plata. Aujourd'hui c'est une petite ville , qui s'embellit tous les jours. Les rues y sont tirées au cordeau , & assez larges pour que trois carosses y puissent passer de front. On en trouvera une vûe , que j'ai dessinée telle qu'elle se présente à bord de la frégate l'Aigle , pendant notre mouillage , entre le mont & la ville. Voyez *Pl. VI. fig. 2.*

Les maisons n'y ont que le rez-de-chauffée sous la charpente du toit. J'en excepte une seule , située dans la grande Place , & appartenant à l'Ingénieur qui l'a fait bâtir , & y fait sa résidence. Elle a un étage & une espece de mansarde , avec une

assez longue faille, qui supporte un balcon au milieu de la façade. On voit le plan de cette ville *Pl. VI. fig. 3.*

Chaque maison bourgeoise est ordinairement composée d'une salle, qui sert d'entrée, de quelques chambres pour coucher, & d'une cuisine, seul endroit où il y ait une cheminée, & où l'on fasse du feu. Ces maisons sont donc proprement un rez-de-chaussée de quatorze ou quinze pieds de hauteur, y compris le comble. La piece d'entrée du Gouverneur est une salle d'un quarré-long, qui ne reçoit de jour que par une seule fenêtre assez petite, avec un vitrage, moitié papier, & moitié verre; le bas de la croisée est fermé par une menuiserie. Cette salle peut avoir quinze pieds de large sur dix-huit de long. On passe de-là dans la salle de Compagnie, qui est presque carrée, ayant plus de profondeur que de largeur. Au fond, vis-à-vis l'unique fenêtre qui l'éclaire, on voit une espede d'estradelarge de six pieds, couverte de peaux de Tigres. Au milieu est un fauteuil pour Madame la Gouvernante, & de chaque côté six tabourets revêtus, comme le fauteuil,

de velours cramoisi. Toute la décoration consiste en trois mauvais petits tableaux & quelques grands plans, moitié peints, moitié colorés, encore plus mauvais quant à la peinture. Les sieges pour les hommes occupent les deux autres côtés de la salle. Ce sont des chaises de bois, à dossier fort élevé, de la forme de nos chaises du temps de Henri IV, ayant deux colonnes tournées, pour accompagner un cadre qui orne le milieu, revêtu de cuir, estampé en demi-relief, ainsi que le siege. La porte de communication de cette salle à la chambre qui suit, où couchent le Gouverneur & son épouse, n'est fermée que par une espece de rideau de tapisserie. Les deux angles de cette salle, aux deux côtés de la fenêtre, sont remplis, l'un par une table de bois, sur laquelle est toujours exposé le cabaret à prendre le maté; l'autre par une espece d'armoire, surmontée de deux ou trois rayons, garnis de quelques plats & de quelques tasses de porcelaine.

La Dame de la maison est la seule qui s'asseoit sur l'estrade, quand il n'y a que des hommes en sa compagnie, à moins qu'elle n'en invite quelques-uns à venir

venir se placer sur les tabourets auprès d'elle.

Ces salles sont d'ailleurs, généralement parlant, sans plancher & sans carrelage. On voit de l'intérieur les roseaux qui soutiennent les tuiles de la couverture.

Les Espagnols de Monte-video sont fort oisifs; ils ne s'occupent gueres qu'à converser ensemble, à prendre du maté, & à fumer une cigare (a).

(a) On ne se sert pas de pipes à Monte-video, ni dans les établissemens Espagnols en Amérique. Ils fument, ce que les François des Isles Antilles appellent *fumer en bout*. Ces bouts que les Espagnols nomment *Cigares*, ou *Cigales*, ou *Sigares*, sont de petits cylindres de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diametre, composés de feuilles de tabac roulées l'une sur l'autre, de la queue à la pointe. Ceux que j'ai vu fabriquer à Monte-video ne sont faits que de deux ou trois feuilles au plus. Elles sont roulées fort légèrement, afin de laisser un libre passage à la fumée par les interstices qui se trouvent entre elles. Ordinairement les deux bouts sont liés d'un peu de fil, qui empêche la feuille de se dérouler; & l'on a soin, en finissant le cylindre, de mouiller d'un peu de colle de farine très-claire, la dernière extrémité qui complete le rouleau. On allume un bout de ce cylindre, & l'on tient l'autre dans la bouche, pour inspirer ensuite la fumée, comme l'on fait avec une pipe ordinaire.

Un Espagnol ne marche jamais sans sa provision de cigare, qu'il met en paquets dans une espece de petite gibeciere, ou sac de peau parfumée, un peu plus grand que nos por-

Les Marchands & quelques Artistes en très-petit nombre, font les seuls gens oc-

tes-lettres. Jamais il ne manque, sur-tout enfortant de table, de présenter des cigares à ses convives.

La fumée en est beaucoup plus douce que celle que l'on tire par le tuyau d'une pipe. J'imagine que le tabac dont ces cigares sont faites, est d'une espece plus douce que celui dont ils font des andouilles en forme de fuseau, pour prendre en poudre; ou bien ils lui donnent une préparation qui l'adoucit; & qui consiste, je pense, à faire tremper la feuille dans l'eau pendant quelques heures, avant que de la rouler. Nos matelots, qui fumoient du tabac en andouilles, se plaignoient de son âcreté, & disoient que la fumée de ce tabac leur peloit la gorge.

Les Espagnols ne donnent pas au tabac la même préparation que les Portugais du Brésil: aussi n'est-il pas à beaucoup près, si bon. Les Portugais, en le filant comme une corde, dont la grosseur n'excede pas un pouce de diamètre, l'humectent d'un peu d'eau de mer, mêlée avec du syrop de canne à sucre; ce qui l'entretient gras & frais. Celui des Espagnols est toujours extrêmement sec; les andouilles ou fuseaux sont d'une livre & demie, ou deux livres. Les Portugais mettent leur tabac filé en *Rolle*. Pour cela ils l'entortillent autour d'un morceau de bois gros comme le poignet, comme on fait en France de celui qu'on connoît sous les noms de *tabac à fumer*, ou de *tabac de cantine*. Ces Rolles sont depuis dix jusqu'à deux cents livres, & sont enveloppés d'un cuir vert ou sans apprêts.

Quoique le tabac du Brésil soit peut-être le plus excellent qu'il y ait, personne, au-moins au goût François, n'en prend de plus mauvais en poudre que les Portugais de ce pays-là. Ils ne le rapent pas; ils le coupent en petits morceaux, comme s'ils vouloient le fumer dans une pipe: ils le mettent ensuite sur une plaque de fer ou de cuivre, sou-

cupés dans Monte-video. Il n'y a point de boutiques apparentes, ni d'enseignes qui les annoncent; on est assuré d'en trouver une lorsqu'on entre dans une maison située à l'angle formée par la rencontre de deux rues. Le même marchand vend du vin, de l'eau-de-vie, de l'étoffe, du linge, de la clinquaille, &c.

Le terrain des environs de Monte-video, est une plaine à perte de vûe. Le sol est noir, fort, & produit abondamment dès qu'on y donne la plus légère culture. Il n'y manque que des cultivateurs, pour en faire un des meilleurs pays du monde. L'air y est sain, le ciel beau; les chaleurs n'y sont pas excessives. Le bois cependant y manque, & l'on n'en trouve que le long des rivières.

tenue par trois pieds sur un feu doux, où ils le laissent sécher, jusqu'à ce qu'il puisse être réduit en poudre. On le pile après cela dans un mortier, on le tamise; & pour lui ôter l'odeur désagréable de brûlé qu'il acquiert en séchant ainsi, on y mêle quelques odeurs de fleurs, chacun suivant son goût particulier. Les Portugais préféroient au leur celui que nous avions apporté de France. M. de Bougainville en fit présent de deux livres à M. le Gouverneur de l'Isle Sainte-Catherine, dans une ca. e de porcelaine montée en argent.

Les Espagnols de Monte-video sont vêtus à-peu-près comme les Portugais de l'Isle Sainte-Catherine ; mais ils portent assez communément des chapeaux blancs, à ailes rabattues, & d'une grandeur démesurée.

Les femmes y sont assez bien pour la taille & la figure ; mais on ne sçauroit leur dire avec vérité qu'elles ont un teint de lys & de rose ; leur visage est rembruni, & communément les dents leur manquent, ou ne sont pas blanches.

Leur habillement consiste, à l'extérieur, en un corset blanc ou de couleur, sans ajustement ; il suit les proportions de la taille, & ses basques descendent de quatre doigts sur le jupon. Ce jupon est d'une étoffe plus ou moins riche, suivant les facultés ou la fantaisie de celle qui le porte. Il est bordé d'un galon ou d'une crépine d'argent, d'or, ou de soie, quelquefois à double rang ; mais sans falbalas. Elles ne portent point de coëffures de toile ni de dentelles. Un seul ruban, passé autour de la tête, tient leurs cheveux réunis sur le sommet ; d'où, en passant sur le derrière de la tête, ils tombent en deux ou

trois tresses sur le dos; quelquefois jusqu'à la jarretiere. Les plus longs leur paroissent les plus beaux.

Quand elles sortent, elles passent sur la tête une piece d'étoffe fine, blanche & de laine, bordée d'un galon d'or, d'argent, ou de soie. Cette piece d'étoffe, qu'elles nomment *iquella* ou mantille, couvre aussi les épaules & les bras, & descend jusqu'au dessous de la ceinture. Elles croisent les deux bouts sur la poitrine, ou les passent sous les bras, comme nos Dames Françoises font de leur mantelet. Lorsqu'elles portent cette espece de voile dans la maison, ordinairement elles ne le passent pas sur la tête (a). Mais, dans les rues & à l'Eglise, elles l'arrangent sur leur tête de maniere qu'on ne leur voit qu'un œil & le nez; & il est alors impossible de les reconnoître.

Les femmes sont chez elles au-moins avec autant de liberté qu'en France. Elles reçoivent la compagnie de très-bonne grace, & ne se font pas prier pour chan-

(a) Ces mantelets sont en usage parmi les payannes du Poitou.

ter, danser, jouer de la harpe, de la guitare, du tiorbe, ou de la mandoline. Elles font en cela beaucoup plus complaisantes que nos Françaises. Lorsqu'elles ne dansent pas, elles se tiennent assises sur des tabourets, placés, comme je l'ai dit, sur une espece d'estrade au fond de la salle de compagnie. Les hommes ne peuvent s'y placer que lorsqu'on les y invite; & une telle faveur prouve une grande familiarité.

La maniere de danser des Dames tient de l'indolence dans laquelle elles passent leurs jours, quoiqu'elles soient naturellement fort vives. Dans la plûpart de leurs danses, elles ont les bras pendans, ou pliés sous la mantille, qu'elles nomment aussi *Rébos*. En dansant le *Sapateo*, une des danses le plus en usage, elles tiennent les bras élevés, & frappent des mains, comme l'on fait quelquefois en France en dansant le rigodon. Le *sapateo* se danse sans changer beaucoup de place, & en battant alternativement du bout du pied & du talon. A peine semblent-elles remuer. Elles paroissent plutôt glisser seulement le pied, que marcher en cadence.

Il y a cependant une danse fort vive & fort lascive qu'on danse quelquefois à Monte-video ; on l'appelle *Calenda*, & les Negres aussi-bien que les Mulâtres, dont le tempérament est embrasé, l'aiment à la fureur.

Cette danse a été portée en Amérique par les Negres du royaume d'Ardra sur la côte de Guinée. Les Espagnols la dansent comme eux dans tous leurs établissemens de l'Amérique, sans s'en faire le moindre scrupule. Elle est cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voient pas danser habituellement. Le goût en est si général & si vif, que les enfans même s'y exercent dès qu'ils peuvent se soutenir sur leurs pieds.

La calenda se danse au son des instrumens & des voix. Les acteurs sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis-à-vis des femmes. Les spectateurs font un cercle autour des danseurs & des joueurs d'instrumens. Quelqu'un des acteurs chante une chanson, dont le refrain est répété par les spectateurs, avec des battemens de mains. Tous les danseurs tiennent alors les bras à demi-

levés, fautent, tournent, font des contorsions du derriere, s'approchent à deux pieds les uns des autres, & reculent en cadence, jusqu'à ce que le son de l'instrument, ou le ton de la voix, les avertisse de se rapprocher. Alors ils se frappent du ventre les uns contre les autres deux ou trois fois de suite, & s'éloignent après en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des gestes fort lascifs, autant de fois que l'instrument ou la voix en donne le signal. De temps en temps ils s'entrelacent les bras, & font deux ou trois tours, en continuant de se frapper du ventre, & en se donnant des baisers, mais sans perdre la cadence.

On peut juger combien notre éducation françoise seroit étonnée d'une danse aussi lubrique. Cependant les relations de Voyages nous assurent qu'elle a tant de charmes pour les Espagnols même de l'Amérique, & que l'usage en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusques dans leurs actes de dévotion: ils la dansent dans l'Eglise & dans leurs Processions: les Religieuses même n'en manquent gueres de la danser la nuit de Noel sur un théâtre

élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte pour faire part du spectacle au peuple; cette calenda sacrée n'est distinguée des profanes que parce que les hommes ne dansent pas avec les religieuses.

Le Gouverneur & les Militaires sont habillés à la Françoisise, mais ils ne frisent ni ne poudrent leurs cheveux, ainsi que les femmes. Ils vivent aussi dans une grande oisiveté.

Les gens du commun, les Mulâtres & les Negres, au lieu de manteau, portent une pièce d'étoffe rayée par bandes, de différentes couleurs, fendue seulement dans le milieu, pour passer la tête. Elle tombe sur les bras & couvre jusqu'aux poignets. Par-devant & par-derrière elle descend jusqu'au dessous du gras de la jambe, & est frangée tout au tour. On lui donne le nom de *Poncho* ou *Chony*. Tous le portent à cheval, & le trouvent beaucoup plus commode que le manteau & la redingote. M. le Gouverneur nous en montra un, brodé en or & argent, qui lui coûtoit trois cents & tant de piastres.

On en fait au Chili du prix de deux mille ; & c'est de cette contrée , qu'on en a emprunté l'usage à Monte-video.

Le Poncho garantit de la pluie , ne se défait pas au vent , sert de couverture la nuit , & de tapis en campagne. On voit toutes ces figures *Pl. XV.*

La maniere de vivre des Espagnols est très-simple. Les hommes qui ne sont pas occupés au commerce , se levent très-tard , ainsi que les femmes. Ils restent ensuite les bras croisés , jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie d'aller fumer une cigale avec leurs voisins. On les trouve souvent quatre ou cinq , debout à la porte d'une maison , causant & fumant. D'autres montent à cheval , & vont faire , non un tour de promenade , dans la plaine , mais un tour de rue. Si l'envie leur prend , ils descendent de cheval , se joignent à la compagnie qu'ils rencontrent , causent deux heures , sans rien dire , fument , prennent du maté , & remontent à cheval. Il est très-rare en général qu'un Espagnol se promene à pied , & on voit dans les rues , autant de chevaux que d'hommes.

Pendant la matinée, les femmes demeurent assises sur un tabouret, au fond de leur Salle, ayant sous les pieds, d'abord une natte de roseaux sur le pavé; & par dessus cette natte, des manteaux de Sauvages, ou des peaux de Tigres. Elles y jouent de la guitarre, ou de quelque autre instrument en s'accompagnant de la voix, ou prennent du maté, pendant que les Nègresses apprêtent le dîner dans leur appartement.

Vers midi & demi ou une heure, on sert le dîner, qui consiste en du bœuf accommodé de différentes façons, mais toujours avec beaucoup de piment & de safran. On y sert quelquefois des ragoûts de moutons, qu'ils nomment *Carnero*, & quelquefois du poisson, rarement de la volaille. Le gibier y abonde; mais les Espagnols ne sont pas chasseurs; cet exercice les fatigueroit. Le dessert est composé de confitures.

D'abord après le dîner, Maîtres & Esclaves font ce qu'ils appellent *la Siesta*, c'est-à-dire qu'ils se deshabillent, se couchent & dorment deux ou trois heures. Les ouvriers, qui ne vivent que du travail de

leurs mains, ne se refusent pas ces heures de repos. Cette bonne partie de la journée perdue, est cause qu'ils font peu d'ouvrage, & voilà ce qui rend la main-d'œuvre excessivement chere. Peut-être aussi cette inertie vient elle de ce que l'argent y est très-commun.

Il n'est pas surprenant qu'ils soient indolents. La viande ne leur coûte que la peine de tuer, d'écorcher, & de couper le taureau pour l'apprêter. Le pain y est à très-bon marché. Les peaux de taureaux & de vaches leur servent à faire des sacs de toutes especes, & à couvrir une partie de leurs maisons. Ces peaux sont si communes, que l'on en trouve des lambeaux épars çà & là le long des rues peu fréquentées, dans les Places & sur les murs des jardins.

On trouve peu de ces jardins cultivés, quoique chaque maison ait le sien. Je n'en ai vu qu'un seul assez bien entretenu, sans doute parce que le Jardinier étoit Anglois. Aussi les légumes y sont rares. Celui que l'on y cultive le plus est le Séfran ou Carthame, pour la soupe & les sauces.

Il est ordinaire aux Espagnols d'avoir une Maîtresse. Ceux qui en ont des enfants, leur donnent une espèce de légitimité, en reconnoissant publiquement qu'ils en sont les peres. Alors ces enfants héritent d'eux, à-peu-près comme les enfants légitimes. Il n'y a pas de honte attachée à la bâtardise ; parce que les Loix autorisent cette naissance, au point de donner aux bâtards même le titre de Gentilshommes : & de telles loix paroissent plus conformes à l'humanité, en ce qu'elles ne punissent point un enfant innocent du crime de son pere.

Les cérémonies de la Religion sont à-peu-près les mêmes qu'à Madrid. Pendant tout le temps de la Messe, un habitant joue de la Harpe, dans une tribune, sans doute pour tenir lieu d'orgues. Je n'y ai vu de particulieres démonstrations de dévotion, que celle de se frapper la poitrine à cinq ou six reprises, depuis le commencement du Canon jusqu'après la Communion. Le Rosaire y est encore fort en usage ; & c'est presque la seule priere qu'on fait à Monte-video. Les Portugais de Sainte-Catherine, Blancs, Noirs

& Mulâtres, font tous gloire d'en avoir. Ils ont aussi beaucoup de dévotion au scapulaire du Mont-Carmel, Hommes & femmes en portent. Au moyen du scapulaire & des *Avillas*, ils se croient à l'abri de tous les périls, & en sûreté pour leur salut éternel. Ces *Avillas* qu'on leur voit pendus au cou, sont une espèce de châtaigne de mer, ressemblant à une fève plate & ronde, de la largeur d'un petit écu, & de deux lignes & demie d'épaisseur; la peau est grenue & chagrinée très-fin, couleur claire de châtaigne; à la circonférence est une bande noire, qui en fait presque tout le tour. J'en amassai beaucoup sur le bord de la mer à l'Isle Sainte-Catherine, sans les connoître, & j'en ai vu plusieurs montées en argent chez un Orfevre à Monte-video. Il me dit que, portée au col, elle préservoit du mauvais air & des forciers.

A chaque Autel est un voile qui regne depuis le haut jusqu'au bas, toujours tendu devant la principale Image. Au commencement de la Messe, le Servant tire le cordon qui suspend ce voile, & il découvre l'Image: la Messe finie, il laisse re-

tomber le Store, & ce Tableau est voilé.

Il n'y a qu'un seul Ecclésiastique dans la Ville qui nous fit beaucoup d'accueil ; il avoit connoissance, non-seulement de ce que le Roi de Portugal avoit fait contre les Jésuites de ses Etats, mais encore de ce que les Parlements de France & le Gouvernement avoient statué contre cette Société. Il me pria même de lui donner en écrit le précis de ce que représente le célèbre Tableau trouvé chez les Jésuites de Billom en Auvergne, lors de l'inventaire qui y fut fait des meubles & des biens de ces Peres, après la condamnation & la suppression de leur Institut en 1762 & 1763, & la sécularisation de ses membres. Je satisfis sa curiosité sur ce monument authentique de la folie Jésuitique. Ce Curé est homme de bon sens, généralement aimé. Il a une trentaine d'Esclaves, qu'il aime comme ses enfants. Il les élève bien, & leur donne ensuite la liberté, avec quarante ou cinquante taureaux, pour les mettre en état de vivre sans dépendance. La Cure de ce bon Prêtre, avec ses revenus particuliers, peuvent lui valoir près de quatre mille piastres.

Me trouvant un jour chez le Gouverneur, je lui témoignai mon étonnement de ce que les habitants de Monte-video ne s'avoient même pas de se procurer de l'ombre dans leurs jardins & dans les Places publiques, en y plantant des arbres qui serviroient à l'utilité & à l'agrément; il nous dit, que cette décoration ne manquoit pas totalement au pays, & que lui-même avoit fait planter un joli bois dans une maison de campagne qu'il avoit à environ deux lieues de la Ville. Il proposa en même temps la partie d'y aller à cheval le lendemain après-midi. Nous acceptâmes la cavalcade dans le dessein de voir le pays, & de vérifier ce que lui & tant d'autres nous avoient dit d'étonnant & de merveilleux sur les chevaux du Paraguay.

Le jour de la partie, M. de Bougainville, les principaux Officiers & moi, nous nous rendîmes au Gouvernement, où nous trouvâmes des chevaux prêts. Madame la Gouvernante, habillée en Amazone & coëffée d'un chapeau bordé d'or retrouffé à la militaire, se mit à la tête de la cavalcade, sur un cheval superbe, dont la bonté égaloit l'apparence. Nous
arrivâmes

arrivâmes au bout d'une grande heure au bosquet du Gouverneur; cet enclos délicieux consiste en pommiers, poiriers, pêchers & figuiers, plantés en allées, mais peu régulières, si l'on en excepte celle du milieu, qui a de longueur près d'une demilieu. Un ruisseau assez considérable serpente au travers du verger; les allées sont fort champêtres, à cause des plantes hautes & basses qui y croissent sans culture. La mélisse sur-tout y vient en abondance.

Les arbres étoient si chargés de fruits, que la plûpart des branches n'ayant pu en supporter le poids, étoient déjà brisées; & tous ces fruits, dit-on, sont excellents. Nous ne pûmes en juger, car ils ne devoient être en maturité qu'à la fin de Février; ils avoient au-reste une très-belle apparence.

On pourroit faire de ce verger une promenade charmante; mais le Gouverneur n'y fait pas travailler, parce qu'il est dans le dessein de retourner en Europe, où il compte fixer son séjour.

C'est dans ce bosquet que je liai connoissance avec un Franciscain nommé le Pere Roch, qui étoit Précepteur du fils

de Dom-Viana. Pendant la promenade nous raisonnâmes en langue latine , sur quelques points de Physique ; & il me fut aisé de connoître qu'il ne l'avoit gueres étudiée que dans les écoles de la Philosophie d'Aristote. Il m'avoua même qu'il y étoit très-attaché. *Je suis* , me dit-il , *Péripatéticien & Scotiste pour la vie.*

Nous avons dîné plusieurs fois chez le Gouverneur, qui nous a toujours donné des repas aussi splendides que le pays peut le permettre; mais les mets y étoient apprêtés suivant l'usage; c'est-à-dire, la plupart avec de la graisse de bœuf raffinée, qui leur tient lieu de beurre & d'huile; & assaisonnés de tant de piment, & de carthame, que les viandes en étoient toutes couvertes. On avoit cependant soin de ne pas mettre ces épices sur tous les mets. Les vins d'Espagne & du Chili nous servoient de boisson; les plats & les assiettes étoient d'argent; il y en avoit aussi de porcelaine. Une nappe très-courte couvroit la table, & les serviettes étoient un peu plus petites que des mouchoirs médiocres, frangées naturellement; ou pour parler plus correctement, effilées par les deux

bouts. Les Espagnols ne boivent ordinairement que de l'eau pendant le repas, & à la fin on apporte à chacun un grand verre de vin, sans même qu'on le demande. Quand nous demandions de l'eau & du vin, on les apportoit donc l'un après l'autre, & il falloit les boire séparément. Le vin du Chili a la couleur d'une potion de rhubarbe & de féné; son goût en approche assez. Il prend ce goût peut être du terroir, peut-être aussi des peaux de bouc gaudronées dans lesquelles on le transporte. On n'en boit gueres d'autres dans tout le Paraguay. On se fait bientôt à ce goût-là; & quelques jours après en avoir fait son ordinaire, on le trouve bon. Il est très-chaud sur l'estomach. Mais soit goût, soit fantaisie, les Espagnols préféroient celui de France que nous y avons porté.

Le 1 de Janvier, nous allâmes à Monte-video faire au Gouverneur notre compliment sur la nouvelle année; nous ne sçavions pas que cette cérémonie est renvoyée dans ce pays-là, au fixieme du mois, jour de l'Épiphanie. Il étoit occupé à tenir l'assemblée pour la nomination des Officiers de la Justice. Ayant appris

qu'après cette nomination, il devoit aller avec tout son cortège, à l'Eglise-Paroissiale, qu'ils nomment *la Cathédrale*; nous nous y rendîmes à midi & demi. Il parut au milieu des nouveaux Officiers de la Justice, ayant tous de grandes baguettes blanches à la main, dont ils se servoient comme de bâtons, pour s'appuyer en marchant. Il traversa la place au milieu de ces Officiers, rangés sur une même ligne, ayant leur grand manteau noir & leur rotin, comme l'Oidor de l'Isle Sainte-Catherine. La cérémonie finit comme en Europe, par une Messe, & par un grand dîner.

Comme Monte-video n'est point peuplé, on y encourage les désertions dans les troupes étrangères; nous perdîmes durant notre séjour six Matelots & un Colon destiné pour les Isles Malouines; le Gouverneur, à la sollicitation de M. de Bougainville, qui promit dix piastras pour chaque Déserteur qu'on lui ameneroit, envoya des Dragons à leur poursuite; mais ils n'en donnerent aucunes nouvelles. Je pense même qu'on leur en auroit promis cent, qu'ils n'en auroient

arrêté aucun ; il est de l'intérêt de l'Espagne qu'il reste beaucoup d'hommes dans le pays , pour le peupler.

Il n'est permis à aucun étranger de vendre des marchandises à Monte-video ; cependant , malgré les difficultés qu'il y avoit à les débarquer , & les dangers qu'on couroit à les vendre , plusieurs de nos Officiers , & des gens de l'équipage , qui avoient fait des pacotilles , dans l'espérance de les vendre à l'Isle de France & aux Indes Orientales où ils pensoient que nous allions , s'en débarrasserent. Comme notre navire étoit abordé le premier dans le Pays , depuis la paix , tout s'y vendit très-bien. Les Gardes ne confisquerent que quelques paquets portés imprudemment , & M. de Bougainville parut approuver hautement cette rigueur ; ce qui persuada les Espagnols qu'il n'autorisoit point la contrebande.

Dans la suite , en donnant quelque argent aux Gardes Espagnols , & même à l'Officier qui les commandoit , on vint à bout de n'essuyer aucune difficulté. Comme nous étions censés n'avoir pas de la monnoie d'Espagne , & que celle de France

n'a pas cours dans le Pays , M. de Bougainville demanda & obtint la permission de vendre quelques pieces de vin , d'eau-de-vie , d'huile , & plusieurs autres Marchandises qu'il avoit de superflues , pour acquiter toutes les dettes du navire ; enfin la bonne intelligence entre nous & les Espagnols , dura pendant tout le temps de notre relâche à Monte-video.



C H A P I T R E X I.

*De quelques particularités sur les Indiens
du Paraguay.*

U N jour que nous étions au Gouvernement, quatre Indiens vinrent s'y présenter; dès que le Gouverneur apperçut qu'ils entroient dans sa cour, il fit fermer la porte de ses appartements. Nous lui en demandâmes la raison: s'ils entroient dans cette Salle, nous dit-il, elle seroit infectée pour huit jours. Ils exhalent une odeur qui s'attache aux murailles mêmes. Cette odeur vient de ce qu'ils s'oignent le corps d'une huile infectée, pour se garantir des insectes.

Ces Indiens, trouvant les portes fermées, s'approcherent de la fenêtre où nous étions, & un d'eux tira d'un petit sac de peau de Tigre, un papier écrit & plié, qu'il présenta. Le Gouverneur le prit, & le lut. Il étoit écrit en langue Espagnole. C'étoit un Certificat de plusieurs Gouverneurs Espagnols qui déclaroient

qu'un de ces Indiens étoit de la race des Caciques, & lui-même actuellement Chef de Village. Le Gouverneur le lui rendit, & l'Indien lui demanda par signe une feuille de papier, pour substituer à celle qui enveloppoit auparavant le Certificat, parce qu'elle étoit coupée dans les plis, par vétusté: on la lui donna. Vraisemblablement ces Indiens ignoroient la langue Espagnole; car ils n'en prononcèrent pas un seul mot. Un Officier nous dit, qu'ils avoient parlé la langue du Para, mêlée de celle des Indiens des Terres circonvoisines. Ils n'avoient pour tout habillement, qu'une espèce de manteau composé de plusieurs peaux de chevreuils avec leur poil, cousues ensemble pour former un quarré long, tel que pourroit être une serviette de table. Il étoit attaché auprès des épaules avec deux courroies; & produisoit l'effet que l'on voit dans la *fig. 4.* de la *Pl. VI.* Le côté de la peau qui touchoit à la chair, étoit blanc, & peint en rouge & en bleu gris, par quarrés, lozanges & triangles. Ces Indiens viennent assez souvent dans la Ville, par troupes, & y amènent aussi leurs femmes. Leurs habitations

ne font pas éloignées de Monte-video , de plus de six ou sept lieues. Ils y viennent pour boire du vin & de l'eau-de-vie. N'ayant pas parmi eux l'usage de l'argent monnoyé , ils donnent des petits sacs de peaux de Tigre , leurs manteaux , quelquefois les peaux des animaux féroces qu'ils ont tués ; mais plus ordinairement celles qu'ils ont cousues ensemble , pour se couvrir. Ils les donnent presque pour rien ; car ils livrent un de ces especes de manteaux composé de huit peaux de chevreuils pour un réau , qui vaut douze sols & demi , monnoie de France. Un sac de peau de Tigre , long de quatorze ou quinze pouces , & large d'un pied , ne coûte qu'un demi-réau. Quand on veut avoir ces manteaux des Indiens , il suffit de le prendre d'une main , & de présenter un réau , ou un demi - réau de l'autre. L'Indien dénoue aussi-tôt la courroie , prend la piece d'argent , vous donne le manteau , ou le petit sac , & va tout nud chez le premier marchand , boire du vin ou de l'eau-de-vie.

Leurs femmes font de même. Elles n'ont

pas ordinairement d'autres vêtements que les hommes. Mais on en voit quelquefois qui attachent de plus une courroie de peau autour de leur ceinture, pour se montrer avec décence.

Il est défendu de leur vendre une quantité de vin, ou d'eau-de-vie, qui puisse les enivrer, dans la crainte que l'ivresse ne leur fasse commettre quelques désordres. M. de Bougainville voulant donner un réau à chacun des quatre qui se présenterent chez le Gouverneur; celui-ci le pria, par cette raison, de modérer sa générosité. Une autrefois, étant chez le Curé, on nous avertit qu'il en venoit une troupe de huit à neuf, hommes & femmes. L'écrivain de notre Frégate s'étant mis à la porte, avec un morceau de pain qu'il mangeoit, un de ces Indiens lui prit en passant ce morceau de pain, s'arrêta un moment, le mangea en riant, & ensuite rejoignit sa troupe en silence. Ils avoient tous la tête & les pieds nus, & ne portoient d'autre vêtement que le manteau dont j'ai parlé. Les uns le plaçoient sur l'épaule droite, & les autres sur la gauche. Ils met-

tent le poil en-dehors ou en-dedans ,
suivant qu'il pleut , ou que le temps est
beau.

Ceux que j'ai vûs étoient bien faits ; ils
avoient le corps droit, la jambe & le
bras bien tournés , la poitrine large , &
tous les muscles du corps bien dessinés.
Les femmes étoient plus petites de beau-
coup que les hommes , qui étoient tous de
de belle taille. Ces femmes avoient, com-
me eux, un air vif, un visage arrondi , ce-
pendant sans embonpoint ; des yeux assez
grands , pleins de feu , le front élevé , la
bouche grande , le nez large & un peu
aplati vers la pointe ; les levres de moyen-
ne grosseur & les dents blanches ; les che-
veux longs , noirs , & tombant négligem-
ment autour du cou , quelquefois même
sur le front ; ils les oignent , ainsi que le
corps , de différentes drogues qui ne sont
des parfums que pour eux.

On dit qu'ils n'ont pas , dans le premier
âge , cette couleur de cuivre rouge bron-
zé, qu'on leur voit répandue généralement
sur toute la peau. Sans doute que le cli-
mat , l'air brûlant qui agit sans cesse sur

cette peau, & les prétendus parfums dont ils l'oignent, contribuent beaucoup à lui donner cette couleur, qui après plusieurs générations, peut devenir naturelle.

Les femmes sont occupées à la culture du manioc, & à sa préparation pour en faire la cassave. Leur ménage ne consiste qu'à coudre ensemble les peaux de chevreuil ou d'autres bêtes, dont les hommes & les femmes se couvrent, & à préparer leurs repas pour elles; pour les hommes, ils passent leur vie à la chasse, ou à la pêche, ou à monter à cheval; aussi sont-ils d'excellents cavaliers. Les vieillards président à chaque hameau, & demeurent dans leurs habitations avec les jeunes garçons & les filles qui n'ont pas encore la force de faire un travail pénible. Toute la forme de leur gouvernement consiste à respecter leurs Anciens.

Ils sont extrêmement adroits dans le maniment des lacs, des lances & de l'arc: rarement ils manquent leur coup avec le lac, à cheval même, & en courant à toute bride. Un Taureau furieux, un Tigre, l'homme-même le plus rusé ne

leur échappent guere. Dans leurs querelles particulieres, ils se servent de ces lacs, & d'une demi-lance. La seule maniere de rendre leur adresse inutile, est de se coucher à terre, ou de se coller contre un arbre, ou contre un mur.

Ces lacs sont de cuir de Taureaux coupés autour de la peau. Ils tordent cette courroie; ils la rendent souple à force de la graisser, & l'allongent en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt de largeur. Elle ne laisse pas d'être si forte, qu'un Taureau ne peut la rompre, & qu'elle résiste plus qu'une corde de chanvre, qui même seroit moins souple, & ne pourroit pas être employée au même usage.

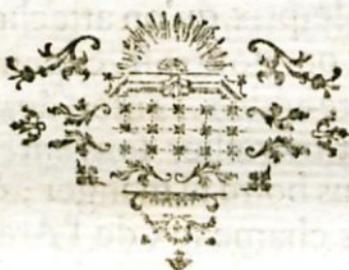
On ne peut guere avoir de peaux de Tigres & autres bêtes féroces que par les Indiens. Elles ne sont cependant pas cheres, quoiqu'assez rares à Monte-video. On en a une des plus belles pour deux ou trois piastres. J'en achetai une de Tigre, très belle, mais de moyenne grandeur, & cousue en bissac, pour une piece de huit. Les Indiens n'en tuent guere, quoi-

qu'ils les mangent , parce qu'ils ne se servent de leurs peaux que pour les petits sacs dont j'ai parlé. Ils portent dans ces sacs la cassave , qui leur sert de nourriture , & les fers de leurs flèches , qu'ils n'emmanchent au bout du roseau , que lorsqu'ils veulent les tirer. Ce fer a la forme & la largeur d'une feuille de Laurier , dont les deux extrémités seroient très-allongées. Ils l'enfoncent dans le roseau par un bout ou par l'autre indifféremment , parce que ce fer est pointu & tranchant des deux côtés. Ces flèches sont d'autant plus meurtrieres , que le fer n'étant pas attaché solidement au roseau , ce fer demeure dans la blessure , quand on veut en retirer la flèche.

Lorsqu'ils veulent lancer un animal , ils le poursuivent , tenant la bride de leur cheval d'une main , & de l'autre le lac ; & le lui jettent au cou , aux jambes , ou aux cornes. Si l'animal est si furieux ou féroce , ils l'attaquent trois , quatre de compagnie ; chacun lui lace un membre , puis ils se séparent l'un allant à droite , l'autre à gauche ; ce qui roidit les lacs , & don-

ne la facilité à un troisieme d'approcher sans danger de l'animal, & de le tuer avec sa demi-lance.

[Il est fâcheux que nous ne connoissions ces Indiens que par les Jésuites, ou les partisans de leur despotisme: ils sont pour le politique aussi bons à étudier que les Espagnols même, & pour le philosophe ils le sont davantage; car ils sont plus près de la nature].



C H A P I T R E X I I .

Histoire Naturelle de Monte-video.

[**L** Es chevaux du Paraguay sont célèbres dans le nouveau monde ; aussi ils forment la principale richesse des habitants de Monte-video ; ils servent aux Blancs , aux Mulâtres & aux Negres , & leur nombre égale pour le moins celui des hommes].

Malgré le prix qu'on attache à ces quadrupèdes , on pourroit cependant nommer Monte-video l'enfer des chevaux ; on les fait travailler souvent trois jours de suite sans boire ni manger ; on les traite comme les chameaux de l'Arabie.

Ces chevaux néanmoins sont excellents , ils ont conservé la vivacité des chevaux Espagnols dont ils sont sortis ; ils ont le pied extrêmement assuré , & sont d'une agilité surprenante. Leur pas est si vif & si allongé , qu'il égale le plus grand trot & le petit galop des nôtres. Leur pas consiste à lever en même-temps le pied de
devant

devant & celui de derriere ; & au lieu de porter le pied de derriere dans l'endroit où ils avoient posé celui de devant , ils le portent beaucoup plus loin , vis-à-vis & même au-delà du pied de devant du côté opposé ; ce qui rend leur mouvement près du double plus prompt que celui des chevaux ordinaires , & beaucoup plus doux pour le cavalier. Ils ne sont pas distingués par leur beauté ; mais on peut vanter leur légereté , leur douceur , leur courage & leur sobriété. Les habitants ne font aucune provision de foin ni de paille pour nourrir ces animaux. Toute leur ressource est de les faire paître aux champs toute l'année. Il est vrai qu'il n'y fait jamais de froid à glacer ni les rivières ni les plantes.

Les chevaux ne sont pas ferrés. Les harnois sont aussi bien différents de ceux que l'on employe en Europe. Ils posent premièrement sur le cheval nud une grosse étoffe molle & d'un tissu peu ferré , qu'ils nomment *schuaderos* ; par-dessus une sangle , puis un cuir assez fort , de la largeur de la selle , qui débordé sur la croupe , & qui sert de housse. On le nomme *carne-*

ros. Sur ce cuir se place la selle, faite comme les bâts de nos chevaux de charge, & par-dessus une ou plusieurs peaux de mouton avec la laine cousues ensemble, & peintes d'une seule ou plusieurs couleurs. C'est le *peilhon*. Enfin une seconde fangle ou souventrière, pour assujettir le tout sur le cheval. Les étriers sont petits & étroits, parce qu'ils n'y mettent que le bout du foulier; & ceux qui vont pieds nuds, n'y mettent que le gros orteil.

Le mors de la bride est de fer, tout d'une pièce, & sans bossettes. Les rênes sont composées de plusieurs petites courroies, entrelacées en forme de cordons à pendules ou à sonnettes, & ont au moins six pieds & demi ou sept de longueur, parce qu'elles servent en même temps de fouet. Un demi-cercle de fer, pris de la même pièce de barre dans lequel on passe la mâchoire inférieure du cheval, produit le même effet que la gourmette. La partie du carneros qui dérobe la selle, & porte sur la croupe, est ordinairement goffrée en fleurons.

Quand un Espagnol est à cheval, il porte le *ponchos*, qui est plus commode

que le manteau , soit pour le cavalier , soit pour sa monture.

Le *ponchos* est , comme je l'ai dit , une piece d'étoffe de la forme d'une couverture de lit , & de deux ou trois aulnes de long sur deux de large. On le porte à cheval & à pied. Les gens peu riches & les Negres ne le quittent qu'en se couchant.

À cheval , ce vêtement est à la mode , même pour les deux sexes , sans distinction de rang. On ne distingue le Gouverneur d'un esclave , que par la finesse , la légéreté & la richesse du *ponchos*. L'exercice du cheval est si commun à Monte-video , qu'on y voit aux femmes autant d'adresse & de légéreté qu'aux hommes ; ce qui rend jusqu'à un certain point vrai-semblable l'histoire des Amazones.

[Il y a beaucoup d'animaux féroces à Monte-video , les Tigres sur-tout y sont très-communs , & en général ils sont plus gros & plus féroces que ceux des déserts du Zaara & du Biledulgérid ; cette observation fait naître quelques doutes sur l'idée singulière de M. de Buffon & de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les*

Américains, que les animaux du nouveau monde font tous dégénérés comme si la nature dans ces climats étoit épuisée, & que sa puissance génératrice fût altérée ; un seul fait bien constaté par un Naturaliste suffit pour faire écrouler tous les systêmes d'un Philosophe].

Malgré la férocité des Tigres de Montevideo, on réussit quelquefois dans le bas âge à les apprivoiser. Le Gouverneur en avoit fait élever un dans la cour de son Palais ; il étoit attaché auprès de la porte d'entrée, avec une simple courroie. Les Dragons & les Domestiques badinoient avec lui, sans qu'il donnât aucune marque de sa férocité naturelle. On le tournoit, on le tiroit, on le culbutoit, comme l'on feroit un chat privé. Voyant qu'il pouvoit faire plaisir à M. de Bougainville, le Gouverneur le fit porter à bord, & le lui donna. On y fit construire une cage de madriers de six pouces d'écariffage, & on le garda une huitaine de jours. A bout de ce temps, il commença à mugir de tems à autre, & sur-tout la nuit. On craignit alors qu'il ne devînt furieux. D'ailleurs il falloit de la viande fraîche pour le

nourrir ; & nous n'en avions pas de reste à lui donner. Ces considérations déterminèrent M. de Bougainville à le faire étrangler. Il n'avoit alors que quatre mois : & sa hauteur , sur ses jambes , étoit de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise dans sa grandeur naturelle.

Un jour que M. Frontgouffe & moi nous nous occupions à herboriser , nous entendîmes un cri plaintif qui partoît d'un amas de pierres & de roches qui environnoit une des fontaines de Monte-video ; nous n'en étions pas éloignés de plus de 7 à 8 toises. Nous prîmes d'abord ce cri pour celui d'un chat embarrassé dans ces pierres , & échappé d'une habitation qui en étoit distante d'un demi-quart de lieue. En nous approchant de la fontaine , ce cri nous parut être celui d'un enfant. Nous en approchions , lorsque M. Frontgouffe nous dit : n'avançons pas , ce n'est pas le cri d'un enfant , c'est celui d'un *Cayman*. Je me rappelle en avoir entendu de semblables plus d'une fois dans nos Isles. Nous ne sommes pas assez forts contre un animal aussi féroce. Il y en a en effet dans

le Pays; & M. de Saint-Simon nous avoit déjà dit en avoir vû un sur le bord d'une petite riviere, qui coule derriere le Mont, qui n'est séparée de la Ville que par la baie où le Port est situé.

[Le Cayman est une espece de Crocodile: c'est le plus grand des animaux ovipares; car il a quelquefois jusqu'à vingt pieds de long; les écailles dont son corps est couvert, résistent à un coup de mousquet chargé de balles ramées; on prétend qu'il peut couper un homme par le milieu du corps. Les Negres, qui sont si foibles auprès des Blancs, luttent avec avantage contre cet amphybie. Ils vont l'attaquer dans la mer, lui enfoncent dans la gueule un morceau de bois, pour la tenir ouverte; & comme cet animal n'a point de langue, il est bientôt noyé. Je doute que les conquérans de ces Africains s'exposassent ainsi à des combats singuliers contre les Caymans].

Instruit de la férocité de cet animal inconnu, je n'osai pousser ma curiosité plus loin; nous nous contentâmes d'amasser encore quelques pieds de moté, & nous reprîmes le chemin de la ville pour retour-

ner à bord. Chemin faisant , nous rencontrâmes beaucoup de Courlis qui voloient par compagnie. Ils se laissoient approcher à la portée du pistolet ; mais nous n'étions armés que de bâtons.

Etant un jour dans un canot avec le Gouverneur , nous sentîmes une odeur infecte , semblable à celle qu'exhaleroit un cadavre. Je m'imaginai d'abord qu'elle provenoit de la corruption de quelque Taureau tué & abandonné sur le rivage ; mais le Gouverneur me désabusa & m'affura que c'étoit une exhalaison de l'urine d'un animal nommé *Zorillos* , en colere , ou poursuivi par quelque chasseur.

Le *Zorillos* est de la grandeur d'une Belette , un peu moins long , d'un poil fauve , plus clair sous le ventre , qui est presque gris ; deux lignes blanches s'étendent le long du dos , & forment depuis le cou jusqu'à la queue , une figure presque ovale. Cette queue est bien fournie de poil , & l'animal la tient presque toujours dressée , comme fait l'Ecureuil. Lorsqu'il se sent poursuivi , ou qu'il s'irrite , il lâche son urine qui infecte l'air à plus d'une demi-lieue. Nous avons senti cette odeur deux

ou trois fois , à bord même de notre frégate , quoiqu'éloignée de terre d'une bonne lieue & demie. Le *Zorillo* est peut-être le même que la *Bête puante* , ou *Enfant du Diable* du Canada, dont l'urine produit à-peu-près les mêmes effets. Le *Chinché* des parties méridionales de l'Amérique a aussi beaucoup de rapport avec le *Zorillo*.

Un autre animal fort commun dans les environs & du côté de Buenos-ayres , est le *Tatu-apara*, que nous nommons *Tatou* ; les Espagnols *Armadillo* , & les Portugais *Encubertado*. Comme il est très-connu , je n'en ferai pas la description. *Ximenez* dit que les écailles du *Tatou*, réduites en poudre & avalées au poids d'une dragme dans une décoction de fauge , provoquent une sueur si salutaire , qu'elle guérit les maladies vénériennes ; qu'elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps ; & , suivant *Monades* , *liv. 15 , pag. 552* , les petits os de la queue de cet animal guérissent la furdité.

Plusieurs de nos *Marins* acheterent des *Perruches* à *Monte-video*. Elles coûtoient jusqu'à deux *piastres*. Leur plu-

mage est entierement verd , excepté celui du cou , de l'estomac , & un peu du ventre , qui est d'un beau gris argenté. Le bec est court , très-courbé , & de couleur de chair ; leur grosseur est celle d'une grive ; mais elles ont une queue très-longue. Douces , caressantes , mais très-vives , elles apprennent aisément à parler , prononcent bien & se plaisent en compagnie. Plus on fait de bruit , plus elles élevent la voix.

On les élève & on les tient à Montevideo dans des cages de cuir de Taureau ; ce sont des especes de boîtes plates par-dessous , oblongues , convexes par-dessus , percées de trois trous de chaque côté , & d'un trou , à une extrémité , assez ouvert pour laisser à l'oiseau la liberté d'y passer la tête seulement. A l'autre extrémité est une ouverture qui se ferme à deux battants , ayant la forme d'une porte cochere. C'est par-là que l'on introduit la Perruche.

On nous assura que la durée de la vie de cet oiseau n'est que d'un an , quand on le tient en cage. Est-ce la vérité , ou une simple opinion fondée sur l'expé-

rience ? Je n'en sçai rien. De huit que nous avions à bord, six sont péries de maladie, ou en tombant à la mer ; une septieme se sauva, dit-on, à notre arrivée à Saint-Malo, & la huitieme mourut dans ma chambre trois jours après mon retour à Paris.

Il y a peu de coquillages singuliers dans le Brésil ; cependant le Gouverneur fit présent à M. de Bougainville d'un superbe nautile papyracée qu'on lui avoit envoyé de Rio-Janeiro : il assura aussi en avoir trouvé une semblable sur la côte de l'Isle de Maldonnat ; il est probable qu'on en trouveroit bien d'autres, si on en faisoit commerce à Monte-video.

Le regne végétal mérite un peu plus d'attention dans cette contrée. J'allois chez un Officier Espagnol, élevé en France, un petit jardin de plantes curieuses ou médicinales que le pays fait naître, & dont j'ai appris le nom & les propriétés.

La plante nommée *Méona*, ressemble beaucoup à du serpolet ; mais la feuille en est ronde & d'un verd moins brun ; la tige est rouge & rampante : elle prend racine à chaque nœud, & donne un lait

blanc comme le tithymale. La graine vient dans une gouffe spirale, hériffée; cette gouffe ne contient qu'une graine jaunâtre, qui a prefque la forme d'un rein. Elle jette de fa racine beaucoup de tiges branchues, qui fe répandent en rond fur la terre, comme celles de la renouée. Prife en infufion comme le thé, elle guérit, dit-on, de la rétention d'urine, comme par miracle.

Ebreno, ou *Mio-mio*, eft une plante dont la tige eft prefque rampante, & ne s'éleve gueres que d'un demi-pied. La feuille eft plus menue que celle du fenouil; fa fleur eft herbeufe & vient en bouquets, à-peu-près en ombelle; la racine eft rouffâtre en dehors, ayant, ainfi que la plante, le goût de panais aromatifé. Elle fe prend en infufion contre les fluxions & les rhumes. Je la croirois une efpece de *Meum*.

Moté a la tige haute d'environ un pied & demi, droite, ronde, branchue, & velue, d'un gris un peu rougeâtre. Les feuilles font longues d'un pouce à un pouce & un quart, larges feulement de trois à quatre lignes, d'un verd blanchâtre, velues comme la tige. Les fleurs naiffent une à une le long des branches,

316 HISTOIRE D'UN VOYAGE

composées d'une seule feuille jaune, découpée en quatre, presque sans odeur. Il leur succede une gouffe ou filique, de la grosseur d'une plume de coq, longue d'un pouce, qui s'ouvre en quatre parties lorsqu'elle seche, & laisse tomber des semences très-menues, pointues par les deux bouts, de couleur d'un gris brun. On la dit admirable pour les blessures. M. Simoneti m'a dit, qu'après six mois de traitement par les Médecins & Chirurgiens de l'armée, pour une blessure qu'il avoit reçue au côté, près des reins, & qui avoit tourné en ulcere, il s'étoit guéri en peu de temps par la seule application des feuilles de cette plante.

La *Cachen-laguen* ou la *Canchalagua*, que l'on nomme au Chily *Cachinlagua*, ressemble en tout à la petite Centaurée de l'Europe. Elle est un peu moins haute que la nôtre. On fait infuser à froid dans un verre d'eau six ou sept plantes entieres & seches, pendant toute la nuit, ou du matin au soir. On se gargarise ensuite le gosier avec cette infusion, que l'on avale, & l'on est bientôt guéri du mal de gorge. On remet de nouvelle eau froide sur le marc, qu'on laisse infuser autant de temps;

on réitere le gargarisme & la déglutition: ce que l'on recommence une troisieme fois. M. de Bougainville & M. Duclos notre Capitaine en ont fait l'expérience avec succès plus d'une fois. Lorsqu'on fait l'infusion à chaud en façon de thé, elle échauffe beaucoup; mais elle purifie bien le sang. Cette plante est très-renommée dans le Chily, d'où on la tire. Je la croirois un meilleur fébrifuge que celle d'Europe. Celle-ci n'auroit-elle pas la même propriété pour les maux de gorge?

Mechoacan est le nom que les Espagnols de Monte-video donnent à une plante qui ne ressemble point du tout à celle que l'on vend dans nos boutiques sous le même nom. Celle de Monte-video, qui y est très-commune ainsi qu'aux environs de Buenos-ayres, est une petite plante rampante, dont la racine court sous terre, comme la réglisse. Elle est blanchâtre, menue comme un tuyau de plume à écrire. De cette racine sortent des branches assez courtes, couchées par terre, peu garnies, & seulement à l'extrémité, de petites feuilles, presque sem-

blables à celles du petit tithymale , connu dans plusieurs Provinces de France sous le nom de *Réveil-matin*. On me dit que les Anglois , qui font le commerce à la Colonie du S. Sacrement , emportent toujours beaucoup de ces racines. Elle a une propriété purgative comme le méchoacan de nos boutiques. Lorsque l'on craint une superpurgation , ou que l'on veut en arrêter l'effet , il suffit d'avalier une grande cueillerée d'eau-de-vie.

Une autre plante qu'ils estiment infiniment , est la *Guaycuru*. Elle porte une feuille d'un beau verd , un peu épaisse , sortant en grand nombre de la racine , qui est d'un rouge brun , luisant à l'extérieur , & rougeâtre en dedans , comme celle du fraisier. Du milieu s'éleve une tige à la hauteur d'un demi-pied , grosse comme le tuyau d'une plume de poule , pleine , sans feuilles , d'un verd grisâtre , se partageant dans le haut en une douzaine de petites branches qui portent à leur cime de très-petites fleurs herbeuses , sans odeur , & formant ensemble une espece de parasol.

Cette plante , sa racine sur-tout , est

un des plus puissants astringents de la Botanique ; & l'expérience a prouvé qu'elle est parfaite pour dessécher & guérir promptement les ulceres, les écrouelles, & pour arrêter la dysenterie.

Le *Payco* est une plante, qui de sa racine jette beaucoup de branches rampantes, qui se divisent ensuite en plusieurs autres. Les feuilles ont environ trois lignes de longueur sur deux de large, découpées en forme de scie, grasses & attachées sans queue aux branches. La fleur est si petite, qu'elle se confond avec la graine qui lui succede ; les branches en sont presque toutes couvertes. Au premier coup d'œil, on la prendroit pour la turquette ou herniole, si les branches étoient plus courtes. Toute la plante est d'un verd tendre, quelquefois rougeâtre, ainsi que la tige ; quand elle approche de sa maturité, elle exhale une odeur de citron qui commence à pourrir. Elle est excellente pour les maux d'estomac & les indigestions. Sa décoction est sudorifique, & on la vante beaucoup contre la pleurésie. On mâche long comme le petit doigt d'une des tiges vertes, & l'on avale sa salive

avec la plante mâchée. Prise de cette manière, elle est un peu purgative. Lorsqu'on n'en a pas de verte, on la prend en infusion comme le thé.

On exalte beaucoup la propriété antivénérienne de la *Colaguala*, que d'autres nomment *Calaguela*. Elle croît dans les terrains stériles & sablonneux. Sa hauteur est de sept à huit pouces. Sa tige est un assemblage de divers petits rameaux, qui se font jour à travers du sable ou du gravier. Ils n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur, & sont remplis de nœuds à peu de distance l'un de l'autre, & couverts d'une pellicule qui se détache d'elle-même, lorsqu'elle est sèche. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement de la tige.

On regarde la *Colaguala* comme un spécifique admirable pour dissiper les apôtumes en fort peu de temps. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire, trois ou quatre morceaux en simple décoction, ou infusés dans du vin, suffisent dans l'intervalle d'un jour. Etant chaude au premier degré, elle deviendroit nuisible, si l'on en prenoit excessivement. Cette ra-

cine,

cine, seule partie de la plante que l'on employe, est d'un rouge brun en-dehors, & a beaucoup de ressemblance avec celle de la *Guaycuru*. Lorsqu'on la coupe horizontalement, elle présente un point brun au milieu, & un cercle blanchâtre au milieu de son épaisseur. Un Franciscain nommé Pere Roch, que l'on disoit très-versé dans la Médecine, m'a dit qu'il faisoit user de la *Colaguala* contre l'épilepsie, ainsi que contre les maux vénériens; que lorsque son usage ne guérissoit pas parfaitement la premiere de ces deux maladies, il avoit recours aux remedes suivans, & toujours avec un heureux succès. Il faisoit boire au malade, dans le cours de la journée, & sur-tout deux verres à jeun, à une bonne demi-heure d'intervalle l'un de l'autre, une pinte ou deux livres d'eau, avec laquelle une fille en puberté, ou une femme saine, s'est bien lavée les parties naturelles au sortir du lit (a). Il faisoit continuer ce remede huit ou neuf

(a) Observez que cette recette n'est point de Sydenham ou de Boerhaave, mais du Pere Roch, Franciscain.

jours de suite au déclin de la Lune. On réitere ce remede plusieurs mois de suite, sur-tout au printems. On employe la racine de la colaguala en infusion dans du vin, ou de l'eau bouillante, pour les maux vénériens.

Le même Franciscain étant avec nous à la maison de Campagne de M. le Gouverneur, m'a montré une autre plante qu'il nomme *Carqueja*, & qu'il dit être admirable, prise en infusion comme le thé, pour dissoudre le sang caillé dans le corps, pour le purifier & ôter toutes les obstructions. Mais il faut en user avec beaucoup de modération, parce qu'elle agite extrêmement le sang, sur-tout la racine.

Le *Carqueja* vient comme un petit arbusse, haut d'un bon pied, taillé naturellement en tête arrondie. Il n'a pas de feuilles distinctes de sa tige, qui ressemble beaucoup à celle du genêt, dans la classe duquel je pense qu'on peut la mettre. Cette tige se partage en beaucoup d'autres pour former la tête. Elles sont très-souples & très-minces.

La *Yguerilla*, la *Zarca* & la *Charrua*,

font des plantes dont on fait grand cas dans le Pays, de même que de la *Birabida*, ou *Viravida*, qu'on croit très-rafraichissante. Un Chirurgien François fit prendre l'infusion de la *Bira-bida*, qui réussit parfaitement contre la fièvre tierce. Frezier dit que c'est une espèce d'immortelle; ne seroit-ce pas la même dont j'ai parlé ci-devant sous le nom de *Doradille*?

Mais celle dont ils font le plus grand usage, est la plante qu'ils nomment *Séfran*. C'est proprement une espèce de chardon, que nous connoissons en France sous le nom de *Carthame*. On en trouve la description dans tous les Traités de Botanique. Sa fleur est appelée *Saffran bâtard*. Elle a la couleur & la forme de celle du Saffran vrai; mais non l'odeur ni le goût. A Monte-video, ainsi qu'au Brésil, on cultive le séfran dans les jardins, & en abondance; parce qu'on couvre de sa fleur presque tous les mets, & même la soupe. Les Perroquets & les Perruches sont très-friands de la graine, qui est blanche, lisse, & faite comme celle du *Corona solis*, que le peuple appelle sim-

plement *Soleil*; mais elle est de beaucoup plus courte. En général les plantes de Monte-video sont très-curieuses, & elles deviendroient beaucoup plus célèbres, s'il se trouvoit dans le Pays quelque Jusfieu, ou quelque Tournefort.



CHAPITRE XIII.

Observations particulieres sur l'herbe du Paraguay.

CETTE plante fameuse est la principale source des richesses des Espagnols, des Indiens, & sur-tout des Jésuites. Ainsi l'idée que je vais en donner, intéresse d'autres hommes que les Naturalistes.

M. d'Ulloa a donné quelques détails sur l'herbe du Paraguay ; mais il ne parle que d'après les Missionnaires de la société, car les Jésuites n'ont jamais laissé pénétrer dans cette riche contrée que leurs confreres.

« On prétend, dit M. d'Ulloa, que le
 » débit de cette herbe fut d'abord si confi-
 » dérable, que le luxe s'introduisit bien-
 » tôt parmi les conquérants du pays, qui
 » s'étoient trouvés d'abord réduits au pur
 » nécessaire. Pour soutenir une excessive
 » dépense, dont le goût va toujours en
 » croissant, ils furent obligés d'avoir re-

» cours aux Indiens assujettis par les ar-
 » mes , ou volontairement soumis , dont
 » on fit des domestiques , & bientôt des
 » esclaves. Mais on ne les ménagea pas :
 » plusieurs succomberent sous le poids
 » d'un travail auquel ils n'étoient pas ac-
 » coutumés ; & plus encore sous celui des
 » mauvais traitements dont on punissoit
 » l'épuisement de leurs forces plutôt que
 » leur paresse. D'autres prirent la fuite,
 » & devinrent les plus irréconciliables
 » ennemis des Espagnols. Ceux-ci retom-
 » berent dans leur première indigence ,
 » & n'en devinrent pas plus laborieux. Le
 » luxe avoit multiplié leurs besoins ; ils n'y
 » purent suffire avec la seule herbe du Pa-
 » raguay ; la plûpart n'étoit même plus en
 » état d'en acheter , parce que la grande
 » consommation en avoit augmenté le
 » prix. *Tom. I , pag. 13* ».

Cette herbe si célèbre dans l'Amérique
 méridionale , est la feuille d'un arbre de
 la grandeur d'un pommier moyen. Son
 goût approche de celui de la mauve , &
 sa figure est à-peu-près celle de la feuille
 de l'oranger. Elle a aussi quelque ressem-
 blance avec la feuille de la *Coca* du Pé-

rou, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes & dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du pays y est pernicieux. Elle s'y transporte sèche & presque réduite en poussière. Jamais on ne la laisse infuser long-tems, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre.

On en distingue communément deux especes, quoique ce soit toujours la même feuille. La première se nomme *Caa* ou *Caamini*, & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos*; mais le *Pere del Techo* prétend que le nom générique est *Caa*, & distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys*, *Caamini* & *Caaguazu*.

Suivant le même Voyageur, qui avoit passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le *Caacuys* est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le *caamini* est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle *Caaguazu*, ou *Palos*.

Les feuilles que l'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre &

couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne peut pas se conserver si long-tems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Espagne. Il souffre difficilement le transport. On assure même que cette herbe prise sur les lieux, a je ne sçai quelle amertume qu'elle n'a pas ailleurs, & qui augmente sa vertu comme son prix.

La maniere de prendre le Caacuys est de remplir un vase d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille en poudre & réduite en pâte. A mesure qu'elle se dissout, le peu de terre qui peut y être resté, surnage assez pour être écumée. On passe ensuite l'eau dans un linge; & l'ayant laissé un peu reposer, on la hume avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines pastilles d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomir, on y jette un peu plus d'eau, que l'on laisse tiédir.

La grande fabrique de cette herbe est à la *Villa*, ou la nouvelle *Villarica*, qui est voisine des montagnes de Maracayu,

situées à l'Orient du Paraguay, vers les vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude Australe. On vante ce canton pour la culture de l'arbre; mais ce n'est pas sur les montagnes qu'il faut le chercher, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent.

On en tire pour le Pérou seulement jusqu'à cent mille arrobes, pesant chacun vingt-cinq livres de seize onces poids de marc, & le prix de l'arrobe est de sept écus, ou vingt-huit livres de France, ce qui fait deux millions huit cent mille livres.

Cependant le Caacuys n'a pas de prix fixe, & le Caamini se vend le double du Caaguazu. A Monte-video, ce dernier, pendant que nous y étions en relâche, se vendoit vingt-cinq livres ou cinq piastres l'arrobe. Le Gouverneur nous en procura un à ce prix.

Les Indiens établis dans les provinces d'Uraguay & de Parana, sous le gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de l'arbre, qu'ils y ont transportées de Maracayu, & qui n'ont presque pas dégénéré. Elles ressemblent à celle du lierre.

Mais ces Indiens ne font pas d'herbe de la premiere espece ; ils gardent le Caamini pour leur usage , & vendent le Gaaguazu ou Palos , pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Les Espagnols croient trouver dans cette herbe un remede , ou un préservatif contre tous les maux. Tout le monde est d'accord sur sa qualité apéritive & diurétique ; mais je ne voudrois pas être garant pour les Jésuites , de toutes les propriétés qu'ils lui attribuent. Je croirois que la plus avérée , & celle qu'ils prônent cependant le moins , est de leur procurer , tous les ans , une somme incroyable d'argent.

On raconte que , dans les premiers tems , quelques-uns en ayant usé avec excès , elle leur causa une aliénation totale des sens , dont ils ne revinrent que plusieurs jours après. Mais il paroît certain qu'elle produit souvent des effets opposés entre eux , tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie , & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nourissante & purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire ,

& souvent même elle fait trouver de la peine à se contenir dans un usage modéré; puisqu'on assure que l'excès enyvre, & cause la plupart des incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes.

Suivant M. d'Ulloa, l'herbe du Paraguay se nomme *Maté* au Pérou. Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans unealebasse montée en argent, que l'on nomme aussi *Maté*, ou *Totumo*, ou *Calabacito*.

On jette dans ce vase une portion de sucre, & l'on verse une portion d'eau froide sur le tout, afin que l'herbe en pâte se détrempe: ensuite on remplit le vase d'eau bouillante; & comme l'herbe est fort menue, on boit par un tuyau assez grand (on nomme ce chalumeau *Bombilla*) pour laisser passage à l'eau, mais trop petit pour en laisser à l'herbe. A mesure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'herbe cesse de furnager. Alors on met une nouvelle dose d'herbe: Souvent on y mêle du jus de citron, ou d'orange amère, & des fleurs odoriférentes. Cette liqueur se prend ordinairement à jeun: cependant

plusieurs en usent aussi l'après-dîner. Il se peut que l'usage en soit salutaire ; mais la manière de la prendre est extrêmement dégoûtante. Quelque nombreuse que soit une Compagnie , chacun boit par le même tuyau qu'on fait passer à la ronde. Les *Chapetons* (Espagnols Européens) ne font pas grand cas de cette boisson ; mais les Créoles en sont passionnément avides. Jamais ils ne voyagent sans une provision d'herbe du Paraguay ; & ils ne manquent pas d'en prendre chaque jour , la préférant à toutes sortes d'alimens , & ne mangeant qu'après l'avoir prise.

Quelques-uns , dit Frézier (*Relat. du Voyage de la Mer du Sud* , pag. 228) appellent l'herbe du Paraguay , *Herbe de Saint Barthelemi* , parce qu'ils prétendent que cet Apôtre a été dans ces Provinces , où il la rendit salutaire & bienfaisante de venimeuse qu'elle étoit auparavant. Au lieu d'en boire la teinture séparément , comme nous buvons celle du thé , ils mettent l'herbe dans une coupe , faite d'une calabasse montée en argent , qu'ils appellent *Maté*. Ils y ajoutent du sucre , & versent dessus de l'eau chaude , qu'ils boivent auf-

fitôt, fans lui donner le tems d'infuser, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui furnage, on se fert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel est une ampoule percée de plusieurs petits trous : ainsi la liqueur que l'on suce par l'autre bout se dégage entierement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude sur la même herbe, à mesure que l'on boit. Au lieu de chalumeau ou *Bombilla*, quelques-uns écartent l'herbe avec une séparation d'argent, percée de petits trous. La répugnance que les François ont montrée de boire après toutes sortes de gens, dans un pays où il y a beaucoup de personnes attaquées de maladies vénériennes, a fait inventer l'usage des petits chalumeaux de verre dont on commence à se servir à Lima. Cette liqueur, à mon goût, est meilleure que le thé : elle a une odeur d'herbe assez agréable. Les gens du pays y sont si accoutumés, qu'il n'y a pas jusques aux plus pauvres qui n'en boivent au moins une fois le jour.

Le commerce de l'herbe du Paraguay, ajoute cet Auteur, se fait à *Santa-Fé*, où

elle vient par la riviere de la Plata, & par des charrettes. Il y en a de deux fortes: l'une que l'on appelle *Yerva de Palos*, & l'autre plus fine & de meilleure qualité, nommée *Hierba de Camini*. Cette dernière se tire des terres des Jésuites. La grande consommation s'en fait depuis la *Paz* jusqu'à *Cusco*, où elle vaut la moitié plus que l'autre qui se débite depuis le *Potozi* jusqu'à *Paz*. Il sort, tous les ans, du Paraguay pour le Pérou plus de 50000 arrobes; c'est-à-dire 125000 pesant de l'une & de l'autre herbe, dont il y a au moins le tiers de *Camini*, sans compter environ 25000 arrobes de celle de *Palos* pour le Chily. On paie par paquet, qui contient six ou sept arrobes, quatre réaux de droit d'*Alcavala*; & les frais de la voiture de plus de six cens lieues, font doubler le prix du premier achat qui est environ deux piaftres; de sorte qu'elle revient au *Potozi* à cinq piaftres l'arrobe, ou vingt-cinq livres de France. Cette voiture se fait ordinairement par des charrettes qui portent cent cinquante arrobes, depuis *Santa-Fé* jusqu'à *Jujuy*, dernière ville du *Tucuman*; & de-là jusqu'au *Potosi*, qui en est

encore éloigné de cent lieues, on la transporte sur des mules. J'ai remarqué que l'usage de cette herbe est nécessaire dans les pays des mines & dans les montagnes du Pérou.

J'ai vu à Monte-video la vérité de la relation de ces deux auteurs; & même à quelque heure du jour que vous vous présentiez dans une maison, vous trouvez quelqu'un qui prend du maté, & qui ne manque pas de vous en offrir, même dans les plus grandes chaleurs; car on leur a dit que cette infusion rafraîchit, qu'elle aide à la digestion, &c.

Ordinairement le vase où l'on prend le maté, est monté sur un pied, & adhérent à un plateau. J'en ai vu d'à-peu-près semblables presque dans toutes les maisons. Quelques habitants cependant avoient le vase seul orné d'argent à la main sans le plateau. Il y a aussi des Bombilles, dont le bout qui trempe dans la liqueur, a la forme d'une coquille d'huître, qui seroit emmanchée au chalumeau par le haut de la charnière.

CHAPITRE XIV.

Départ pour les Isles Malouines.

A NOTRE arrivée à Monte-video, nous avons porté au Gouverneur la bouffole imaginée par le Capitaine Mandillo, Génois, pour trouver les longitudes : nous voulions y faire les observations que nous n'avions pu entreprendre sur le navire dans toute la traversée, même pendant le calme ; parce que le défaut de cette bouffole est que le moindre mouvement empêche les aiguilles de se fixer : & pendant le calme, il y a toujours un roulis plus ou moins fort. Malgré toute l'attention que nous avons apportée à conserver cette bouffole, l'humidité de l'air de mer qui pénètre partout, en avoit altéré les aiguilles, qui avoient acquis un peu de rouille près du centre & des curseurs. Elles avoient perdu cet équilibre si nécessaire, & même leur aimant en partie. Nous travaillâmes à les dérouiller ; & nous leur redonnâmes leur aimant :

mant : mais nous partîmes fans avoir fait nos observations ; & même l'embarras du transport, joint à la crainte de perdre le moment favorable pour sortir de Rio de la Plata, engagea M. de Bougainville à laisser cette machine chez le Gouverneur ; il le pria seulement de le lui faire tenir en France, quand lui-même reviendrait en Europe. Ainsi cette bouffole Gênoise ne nous a servi à aucune expérience.

Ce fut le 16 Janvier que nous fîmes voile vers les Isles Malouines. Nous étions déjà en pleine mer, lorsque nous prîmes trois superbes papillons, qui par les couleurs variées de leurs aîles, imitoient assez le plumage du plus beau perroquet du Brésil. Je les ai dessinés *Pl. VII. fig. 4.*

Nous pêchâmes aussi dans ces parages un poisson singulier : nos Marins lui donnent le nom de *Galere*. C'est une espece de vessie que l'on peut mettre dans le genre de celles que les Naturalistes nomment *Holotures*, qui, fans avoir l'apparence de plante ni de poisson, ne laissent pas que d'avoir une véritable vie, & se transportent à la maniere des animaux, par un mouvement qui leur est propre, d'un lieu

à un autre, indépendamment du secours du vent & des ondes, sur lesquelles on voit ces vessies portées comme de petits navires. Ceux qui n'observent pas avec des yeux curieux & éclairés cette apparence de vessie, la prendroient pour un limon enflé d'air qui surnage, emporté par les vagues & les vents; mais le matelot qui l'avoit pêchée, me l'ayant apportée, j'eus tout le tems de l'observer. J'y remarquai un mouvement péristaltique, tel que celui que les Anatomistes attribuent aux intestins & au ventricule. J'étois sur le point de l'enlever du seau avec la main, lorsque M. Duclos, notre Capitaine, m'arrêta le bras, & me fit connoître le danger qu'il y auroit à toucher un tel poisson. Je me contentai donc de l'observer des yeux, & de le peindre.

Le pressentiment du Capitaine se vérifia dès le même jour. Un mouffe ayant pêché une seconde galere, eut l'imprudence de la prendre avec la main; un instant après il s'écria qu'il sentoit une vive douleur sur tout le dessus de la main & au poignet: il la secoua bien promptement pour se débarrasser de la galere, mais il

étoit trop tard. On accourut à ses cris ; il pleuroit , trépignoit des pieds , & disoit qu'il lui sembloit avoir la main dans un brasier ardent. On la lui trempa dans de l'huile ; on lui appliqua dessus une compresse imbibée de cette liqueur , & il ressentit encore la même douleur pendant plus de deux heures ; mais elle diminua insensiblement.

La galere est une vessie oblongue , aplatie par dessous , arrondie dans son contour , mais comme émouffée par ses extrémités ; c'est de-là que partent ces filets , dont l'attouchement devient si douloureux. Une de ces extrémités est plus arrondie que l'autre ; celle-ci est un peu allongée. Ce qui forme la base ou point d'appui à cette vessie , est fraizé par ses bords. Le tout est une membrane très-déliée , transparente , & approchant de la figure de ces demi-globes qui s'élevent sur la surface des eaux dans une pluie d'été , sur-tout quand elle tombe à grosses gouttes : elle est toujours vuide , mais enflée comme un balon. Cette membrane a des fibres , les unes circulaires , les autres longitudinales , au moyen desquelles se forme le mouvement de contraction péristaltique.

A son extrémité la plus allongée, elle renferme un peu d'eau très-claire, qu'une petite cloison membraneuse empêche de s'épancher dans le reste de la concavité. La fibre qui prend de l'avant à l'arrière, en passant sur le dos, est élevée, onnée sur les bords, plissée comme une belle crête, d'une couleur vive de verd bleu-purpurin, & étendue en manière de voile : elle se baisse, se hausse & se tourne, comme pour s'appareiller suivant le vent. Des deux extrémités de la fraize, colorée comme cette espèce de voile, sortent des filets de différentes longueurs; deux très-courts sont gros comme un fort tuyau de plume, qui se divisent ensuite en plusieurs autres moins gros, mais beaucoup plus longs; & ceux-ci en d'autres encore plus longs & plus menus, au nombre de huit en tout: leur longueur est d'environ un pied; mais tous ne sont pas également longs. Ces cordons entrelacés ont près du corps l'apparence d'un rézeau, dont les mailles sont inégales. Ces jambes ont des espèces d'articulations formées par de petits anneaux circulaires, dans lesquelles on remarque aussi un mouvement de contraction. Tous

ces filets sont comme des houppes pendantes, composées de cordons d'un azur pourpré & verdâtre, à peu près transparents, & de diverses longueurs, dont les bords paroissent dentelés & couleur de feu, & gris de lin, entremêlés d'espace en espace.

Les plus grosses galeres que j'ai vues, avoient environ sept pouces de long dans leur base, sur cinq de haut. Il seroit bien difficile de déterminer au juste la couleur de ce singulier animal. La vessie est claire & transparente comme le crystal le plus pur; mais ses bords, son dos & ses jambes ont, pour ainsi dire, les couleurs de l'Arc-en-Ciel, ou d'une flamme sulphureuse. Nous en avons vu une grande quantité dans notre route, & sur tout dans le canal qui forme l'Isle Sainte-Catherine au Brésil; & je le crois commun dans ces parages. Si le simple attouchement de cet animal cause tant de mal, quel jugement ne doit-on pas porter de celui qu'il produit dans le corps des poissons, ou autres animaux qui l'ont dévoré? Ce qu'il y a de surprenant, dit le Pere Labat, c'est qu'il corrompt & empoisonne la chair des pois-

sons, sans les faire mourir. C'est à-peu-près l'effet du fruit du Machenilier.

Le 25 il y eut une grande agitation dans le ciel & sur la mer : le roulis étoit si constant & si fort, qu'il fit périr un bouc, deux moutons & trois vaches; d'autres animaux en furent malades, ainsi que les chevaux que nous avions embarqués à Montevideo.

Le 29, au vent succéda un grand orage; la mer étoit si grosse que les vaguesomboient sur le gaillard d'avant, & menaçoient à chaque instant d'engloutir le navire.

Le 31, dès six heures du matin, nous aperçûmes une terre à l'Est, & en approchant nous crûmes voir des Isles: la figure de ces Isles, disposées en triangle, comme l'on dit que le sont celles que l'on nomme *Sébaldes*, & la proximité où nous pensions en être, nous fit croire d'abord que nous allions y aborder. Suivant notre point pris à midi, nous les trouvâmes placées, dans la Carte Françoisé de Belin, trente lieues trop à l'Ouest; & notre observation nous a d'autant plus détrompés à cet égard, qu'elle est d'accord avec celle du Pere

Feuillée , & avec une Carte manuscrite du dépôt de la Marine , donnée par M. de Choiseul à M. de Bougainville , avant notre départ de Paris. *Voyez* ces Isles , comme elles se présenterent à nous à deux lieues de distance , ayant le Cap à Est-Sud-Est , *Pl. VII. fig. 1.*

En cotoyant cette terre nous nous trouvâmes bientôt à une demi-lieue de deux Isles plates qui , au premier aspect , nous parurent couvertes de taillis ; mais ce n'étoit qu'un grand jonc à feuilles plates & larges , connu sous le nom de *glayeux* , comme nous le reconnûmes en abordant à d'autres terres , dont la surface nous avoit aussi trompés. Chaque plante de *glayeux* forme une motte élevée de deux pieds & demi ou environ , d'où s'éleve une touffe de feuilles vertes à une hauteur à-peu-près égale. Nous n'apperçûmes point de bois ; le terrain paroissoit sec & aride : peut-être la chaleur de l'été avoit-elle desséché les végétaux.

Le même jour , sur les trois heures après midi , nous découvrîmes un Islet qui présentoit à-peu-près la figure de celui sur lequel est bâti le fort de la Conchée , auprès

344 HISTOIRE D'UN VOYAGE
de Saint-Malo ; M. de Bougainville le
nomma la *tour de Bissy*.

Le premier de Février nous rangeâmes
la côte , & bientôt nous fûmes surpris
du calme ; cependant la marée nous por-
toit à terre sur un fond de roches. Dans
cet embarras , d'où nous ne pouvions
nous tirer , faute de vent , on prit la sonde
dans le dessein de mouiller si le fond se
trouvoit bon. Il y avoit dix-huit à vingt
brasses , mais fond de roches ; l'inquié-
tude alors redoubla dans notre navire. Le
Sphinx se trouvoit dans la même perple-
xité que nous ; & l'on pensoit déjà aux
moyens de sauver sa vie , si nous allions
faire naufrage sur ces roches , que les Ma-
rins appellent *Charpentiers*. Heureusement
sur les huit heures le vent fraîchit tant soit
peu du côté de la terre ; & nos Capitai-
nes , attentifs & habiles à profiter du moin-
dre avantage qui se présentoit , firent ma-
nœuvrer si adroitement , que nous nous
éloignâmes de la terre. L'équipage sentoit
si bien le danger où nous étions engagés ,
que dans les temps les plus orageux ,
& pendant la tempête même que nous es-
suyâmes auprès des Maldonnades , ils n'a-

voient pas manœuvré avec autant de promptitude & d'exactitude. C'étoit un spectacle curieux que de voir chacun à son poste, tenant à la main le cordage qu'il devoit faire jouer ; tous avec une figure sur laquelle étoient peintes l'inquiétude & la crainte, mêlées d'espérance ; tous dans le plus profond silence, les yeux fixés sur le Capitaine, & les oreilles attentives, pour obéir au premier commandement : les deux Capitaines & les Lieutenans, tout le monde même, occupés à regarder, les uns du côté de la pleine mer, les autres vers la terre, pour observer si on ne verroit pas la moindre brise s'élever, & faire frémir la surface des eaux, qui étoit presque aussi unie qu'une glace. Celui-là présentoit la joue, celui-ci la main, un troisième l'exposoit mouillée du côté où il s'imaginoit que le vent commençoit à souffler, afin d'en sentir la moindre impression. Enfin, la brise tant désirée, quoique très-foible, s'éleva, la crainte fit place à la joie & à la satisfaction ; & pour ne pas nous retrouver dans le même embarras, nous nous éloignâmes en pleine mer.

A onze heures notre bateau de pêche

revint à bord chargé d'herbes ; les sieurs Donat & le Roy, qui y étoient descendus, nous rapporterent qu'ils avoient vu à terre, à une petite portée de fusil de l'endroit où ils étoient, un animal effrayant, & d'une grosseur étonnante, couché sur l'herbe, ayant la tête comme celle d'un lion, une crinière semblable, tout le corps couvert d'un poil roux-brun, long comme celui d'une chevre ; que cet animal les ayant apperçus, s'étoit levé sur les deux pieds de devant, les avoit regardés un moment, puis s'étoit recouché : qu'eux ayant ensuite tiré un coup de fusil sur une outarde, qu'ils tuerent, le gros animal s'étoit levé de nouveau, les avoit encore regardés sans changer de place, puis s'étoit recouché. Cet animal leur parut gros comme deux bœufs ensemble, & long de douze ou quatorze pieds. Ils avoient dessein de le tirer ; mais dans la crainte de ne le bleffer que légèrement, & de courir des risques pour leur vie, ils se rembarquerent sans avoir exécuté leur projet ; ce fut le lendemain Jeudi 2 de Février, que nous apperçûmes la grande baie des Isles Malouines.

C H A P I T R E X V.

Descente aux Isles Malouines.

L'ENTRÉE de la baie est admirable, & nous y entrâmes à pleines voiles, comme dans le plus beau port de l'Europe.

Cette baie, dont on voit le plan & la figure *Pl. VIII.* peut contenir au moins mille vaisseaux; on y voit à l'Ouest des Isles & Ilots, à l'abri de tous vents, & où les vaisseaux sont plus en sûreté que dans le port même de Brest.

On mit le canot & la chaloupe à la mer, & nous descendîmes au Sud de la baie, MM. de Bougainville, de Nerville, de Belcourt, Lhuillier, Donat, Sirandré, & moi. Pendant le trajet une quantité prodigieuse d'une seule espèce d'oiseaux noirs & blancs passoient en troupes nombreuses, à cinq ou six pieds seulement au-dessus de nos têtes. On en tua quelques-uns. Ceux qui tomboient blessés, plongeient lorsque l'on vouloit les saisir.

Avant que d'aborder, on tira sur des outardes, des oies, & des canards, qui ne s'envolèrent pas à notre approche. Ils se promenoient auprès de nous, comme s'ils eussent été privés.

Trompés par l'éloignement, nous nous étions imaginés trouver un terrain sec & aride; mais, lorsque nous eûmes mis pied à terre, nous trouvâmes par-tout une herbe, haute d'un pied ou d'un pied & demi, jusques sur le sommet des hauteurs mêmes, où nous eûmes beaucoup de peine à grimper, par l'obstacle que cette plante oppo-
soit à notre marche.

Nous y montâmes en troupes, pendant que quelques-uns se détachèrent, pour chasser tant sur les hauteurs que le long de la côte. Nous nous fatiguâmes beaucoup à escaler ces hauteurs: il n'y avoit point de sentiers à travers cette herbe, qui y vegeve vraisemblablement, depuis que cette terre existe. On enfonçoit dans ce foin jusqu'au genou; & le sol, presque noir, n'étoit qu'un terreau de plantes pourries d'année en année, qui faisoit ressort sous les pieds à cause des racines qui y étoient entrelacées. Heureusement nous

Nous étions munis de petites bouteilles clissées d'eau-de-vie, & de quelques biscuits de mer, qui nous furent d'une grande ressource, pour nous fortifier contre la chaleur & la fatigue.

Nos chasseurs revinrent le soir, chargés d'oies, d'outardes, de canards & de farcelles. Je m'étois éloigné des autres, & j'avois été seul à une grande lieue le long de la côte, au-dessus de l'endroit où le canot avoit abordé. Je tirai sur deux canards, à quatre ou cinq pieds du bord. N'ayant osé risquer de me mettre à l'eau pour les prendre, je les y attirai imprudemment avec le bout du fusil. La quantité de gibier me fit presser de recharger, sans faire attention qu'il pouvoit y avoir quelques gouttes d'eau dans le canon. La poudre en fut assez mouillée pour ne plus prendre feu; & n'ayant pas de tire-bourre, je pris le parti d'aller rejoindre le canot. A peine eus-je fait une vingtaine de pas, que je rencontrai un sentier dans l'herbe, très-battu, large de huit à neuf pouces, qui se dirigeoit le long de la côte, à dix ou douze pieds du bord de la mer. J'imaginai alors que l'Isle étoit habitée, sinon

par des hommes, au-moins par des animaux à quatre pieds, qui fréquentoient ce canton-là. Mais quels animaux? Etoient-ils féroces; ne l'étoient-ils pas? Je pouvois en rencontrer quelques-uns sur ma route. J'étois seul, avec un fusil dont je ne pouvois faire usage. J'avois un peu d'inquiétude. Je mis la bayonnette au bout du fusil, & je poursuivis néanmoins ma route dans le sentier, curieux de sçavoir où il aboutissoit. A deux cens pas ou environ de l'endroit où je l'avois pris, il entroit dans un bouquet d'une centaine de ces glayeux dont j'ai fait mention. Je n'osai m'y enfoncer; mais en passant auprès, je m'arrêtai quelques minutes en y regardant attentivement, & écoutant si je n'y entendois pas remuer. Point de mouvement, point de bruit. Je continuai mon chemin en reprenant le sentier au-delà, jusqu'à ce que j'eus rencontré le canot, qui, voyant que la nuit approchoit, & que les différentes bandes d'observateurs & de chasseurs ne s'y étoient pas rendus, venoit au-devant de nous, pour nous prendre. Il étoit presque plein de gibier, & nous fûmes obligés, à cause de la nuit,

d'en laisser à la mer une grande partie , que l'on envoya chercher le lendemain.

Le 4, dès les six heures du matin, on alla à la découverte du fond de la baie , qui nous avoit paru être une grande riviere , lorsque nous l'avions observée la veille, de dessus des hauteurs. Les principaux Officiers monterent dans le canot, bien armés, & munis de provisions de bouche pour quatre ou cinq jours , avec une tente pour coucher à terre. Les Matelots mêmes étoient armés de fusils , de sabres & de bayonnettes. Ils se proposoient de visiter la partie du Nord , & de découvrir s'il y avoit du bois. D'autres dans le bateau de pêche , devoient aller à la découverte dans la partie du Sud , dans l'idée que le fond de la baie étoit partagé en deux issues , qui se perdoient dans les vallons.

Le même jour , M. Duclos notre Capitaine , & M. Chénard de la Gyraudais, monterent sur le sommet d'une espece de montagne au Sud , qui restoit au Sud un quart Ouest du compas de notre navire , planterent , tout au haut entre deux rochers , une croix de bois d'environ trois

pieds de hauteur, & donnerent à cette hauteur le nom de *Montagne de la Croix*.

Le lendemain, sur le midi, M. de Bougainville & ceux qui l'avoient accompagné, revinrent bien mortifiés de n'avoir pas trouvé de bois; ils avoient mis le feu à l'herbe d'une Isle que l'on a nommée depuis l'*Isle brûlée*, & à une pointe de la terre-ferme. Ils apportoiert dix jeunes Pinguins & un gros morceau de bois, qu'on avoit trouvé sur le rivage.

Ce morceau de bois réveilla d'abord l'espérance que l'on avoit d'en trouver dans l'Isle. Différens Journaux, entre autres ceux de Wood Rogers, parlent des Isles Malouines, comme d'un Pays qu'ils ont vu, formé de hauteurs & de collines couvertes de bois. N'en ayant apperçu en aucun endroit jusqu'ici, nous avons lieu de penser qu'ils n'ont vû ce terrain que de loin, & qu'ils ont été, comme nous, trompés par les apparences. Cependant ce bois trouvé sur le rivage feroit croire qu'il y en a sur quelques côtes de ces Isles. Car d'où ce bois y auroit-il été apporté? Nous suspendrons cependant notre jugement jusqu'à ce que nous

ayons

ayons une connoissance plus étendue de ces Isles.

On avoit d'abord nommé l'*Isle aux Pingvins*, cette Isle à laquelle M. de Bougainville avoit mis le feu, parce qu'il avoit trouvé sur cette Isle, une grande quantité de ces animaux. En effet, il y en avoit un si grand nombre, que plus de deux cents périrent dans les flammes. Il en resta encore une quantité prodigieuse, & nous en trouvions à chaque pas que nous y faisons. Le feu mis à cette Isle, qui a près d'une bonne lieue de longueur, sur une demie de largeur, est, l'on peut dire sans conséquence, parce qu'il ne peut pas s'étendre au-delà : mais en est-il de même de celui que l'on a mis à la Terre-ferme ? M. de Bougainville crut devoir consumer ce foin inutile pour rendre plus facile le défrichement des terres. Je représentai que tout le pays étant couvert de foin, le feu gagneroit de proche en proche, peut-être même toute la surface de la Terre-ferme, s'il n'étoit pas arrêté par quelques rivières ; que d'ailleurs ce feu détruiroit tout le gibier. On n'eut point d'égard à mes représentations ; & dès le soir même

on mit encore le feu en plusieurs endroits de la Terre-ferme.

Le 8, les enfans de notre Capitaine s'aviferent de tendre quelques hameçons sur le derriere du navire, & prirent une grande quantité de poissons, d'un goût délicat, mais qui n'avoit que huit à neuf pouces de long; ils avoient les yeux rouges, les ouies bordées d'une couleur dorée, & toutes les nageoires de même couleur; leur peau étoit lisse comme celle de la tanche. J'en ignore le nom.

Nous envoyâmes quelques Officiers du Sphinx pour chercher du bois: ils nous rapportèrent que les arbres que nous avions cru voir dans l'éloignement, n'étoient qu'une herbe de la nature des joncs à feuilles plates, que nos Marins connoissent sous le nom de glayeux; & que les mottes servoient de repaire aux loups marins. Ils en avoient tué trois entre autres, gros & grands comme notre canot, aussi bien qu'une espece de chien sauvage, qui ressemble beaucoup à un renard de la grande espece, & qu'on prit pour un loup-cervier.

M. de Bougainville, de son côté, ne

trouva que trois arbres très-secs sur le rivage, dont un étoit presque aussi gros qu'une barrique de vin. Comme il n'en vit point sur pied dans tout le terrain qu'il avoit parcouru, il est à croire que ces arbres y ont été amenés de la Terre de Feu ou des environs, par les vagues & les courans, qui portent sur l'Est. Les Officiers de sa suite furent, pour ainsi dire, attaqués par une sorte de chien sauvage; c'est, peut-être, le seul animal féroce & à quatre pieds, qui soit dans les Isles Malouines: peut-être aussi cet animal n'est-il pas féroce, & ne venoit-il se présenter & s'approcher de nous, que parce qu'il n'avoit jamais vu d'hommes. Les oiseaux ne nous fuyoient pas; ils approchoient de nous comme s'ils avoient été familiers. Nous n'avons vu dans cette contrée ni reptiles ni bêtes venimeuses.

Nous expédiâmes en ce temps là notre canot sur une Isle voisine, afin de chercher des Pinguins, qui y abondent comme des fourmis dans une fourmilliere. Il revint quelques heures après avec cent soixante de ces oiseaux sans ailes, des estomachs desquels nous fimes une salaison.

A force de visiter cette terre inconnue, nous eûmes lieu d'admirer la beauté de la nature, même dans les lieux qu'elle semble avoir le plus négligés; dans la partie de l'Isle que nous avons vûe, le terrain présente par-tout un aspect très-agréable. Des montagnes, ou plutôt des hauteurs que nous appellions montagnes, environnent des plaines à perte de vûe, coupées par de petites élévations, & des collines qui se communiquent par des pentes douces. Au bas de chacune coule & serpente un ruisseau plus ou moins grand, qui se rend dans la mer, par les anses multipliées des baies. Celle où nous avons mouillé, pénétre plus de six lieues dans les terres, & forme naturellement un bon port pour mouiller plus de deux mille navires. On trouve un bon fond par-tout, des Isles, des Islots, des presqu'Isles au nombre d'environ une douzaine, qui mettent à l'abri des vents les plus violens; au point même de n'y avoir peut-être jamais de grosse mer.

L'entrée de cette baie a au-moins deux lieues d'ouverture, & se trouve resserrée par un Islot assez considérable, & assez

éloigné de la pointe du Sud-Est, comme on le voit dans la Carte.

Cette grande baie, que l'on découvrit une quinzaine de jours avant notre départ de l'Isle, a été examinée & suivie en partie par M. de Belcourt & M. Martin, qui y firent une caravane de deux ou trois jours. Comme nous desirions une connoissance plus complete de son étendue, MM. de Saint-Simon & Donat partirent quelques jours après le retour des deux Officiers que je viens de nommer. S'étant d'abord rendus à l'endroit où elle se rapproche le plus de l'habitation, c'est-à-dire, à deux petites lieues, ils parcoururent sa côte jusqu'à son fond. Ils passerent ensuite à la rive opposée, & la suivirent une dizaine de lieues. Les ruisseaux & une riviere considerable ayant formé un obstacle à la continuation de leur marche, vu la difficulté de la traverser, ils prirent le parti de grimper sur la montagne qui leur parut la plus élevée, d'où ils pensoient qu'ils pourroient découvrir l'entrée de cette baie, & le reste de son cours. Ils jugerent alors qu'elle enfonçoit dans les terres quinze lieues au-moins, & qu'elle

formoit une presqu'Isle de la partie du terrain où nous devons fonder un établissement.

La côte de cette baie offre, disent-ils, un terrain excellent, & un aspect agréable. Elle est arrosée de quart de lieue en quart de lieue par des ruisseaux & des petites rivières dont une, venant de l'Ouest, leur parut avoir une soixantaine de pieds de largeur. Ils ont compté vingt-six Isles assez considérables dans la partie qu'ils ont vue de cette baie.

Y a-t-il réellement un détroit qui partage ces Isles, & qui communique du Nord au Sud, comme l'ont imaginé quelques Navigateurs. Cette baie ne lauroit-elle pas induit à le conjecturer? Peut-être n'en ont-ils apperçu que l'entrée; ou n'ayant pas osé s'y avancer, à cause de son grand enfoncement dans les terres & de sa grande largeur, ils auront jugé qu'elle formoit un détroit (a).

(a) Dans le second voyage, on a reconnu que ce détroit existe en effet; & que son entrée du côté du Nord est à l'endroit que nous avons nommé *la Conchée*.

C H A P I T R E X V I.

Etablissement dans cette nouvelle contrée.

C E fut le 17 de Février que nous nous embarquâmes dans le grand canot, avec une tente & nos lits, pour nous établir à terre, & camper dans une colline, presque au fond de la baie.

Aussitôt après notre débarquement, nous travaillâmes à dresser notre tente dans l'endroit qui nous paroissoit le plus commode, à une bonne portée de fusil de la mer. L'endroit où nous nous établîmes étoit exposé au Nord, qui fait le Sud du pays, relativement à l'Equateur. Au-dessous, & à une petite portée de pistolet de la tente, couloit un petit ruisseau d'eau douce, très-bonne à boire. En face de la tente étoit un côteau semblable à celui sur la pente duquel la tente étoit dressée. A quelques pas de-là on creusa un trou en terre, pour y faire la cuisine; & l'on y brûla de la bruyere, n'y ayant pas d'autres bois. On essaya aussi ces grosses mot-

tes vertes de gommier résineux, dont j'ai parlé. Elles sont très-bonnes pour entretenir le feu, & le conserver.

Voyant l'embarras où nous mettoit le défaut de bois dans un pays où nous nous proposons d'établir une colonie, je cherchai les moyens d'y suppléer, au-moins jusqu'à ce que le Gouvernement eût pris des arrangemens pour envoyer dans ce pays-ci des flutes & des goëlettes, qui y demeureroient, & qui feroient des voyages aux Terres de Feu pour en apporter le bois nécessaire, tant pour le chauffage que pour la construction & la charpente. J'imaginai que nous pourrions trouver du charbon de terre, ou du-moins de la tourbe. Je me munis en conséquence d'une pioche, & je me mis en chemin pour en chercher. Ayant observé que les bords du ruisseau étoient assez marécageux, je pensai que le pays n'ayant jamais été cultivé, l'herbe qui y végete, devoit, par succession de temps, avoir formé une masse de terre, mêlée de racines & de feuilles pourries, qui donneroit précisément la tourbe que je cherchois. Je donnai donc quelques coups de pioche, & je découvris en effet

une tourbe, mais une tourbe rougeâtre, qui n'étoit pas au point de maturité requise pour la perfection. Etant monté une vingtaine de pas le long du ruisseau, je bêchai, & y ayant trouvé de la tourbe telle que je la désirois, j'en enlevai deux ou trois briques, que je portai à M. de Bougainville, pour lui faire part de cette découverte: on prit le parti d'en faire l'essai. On en leva quelques douzaines de briques, que l'on arrangea autour du feu; l'impatience en fit jeter quelques-unes dans le feu même, & l'on vit avec une grande satisfaction, que l'humidité de cette tourbe étant évaporée, elle brûloit ainsi que la meilleure tourbe de France.

Lorsque l'on en eut arrangé quelques tas, le sieur Donat se rappella avoir vu le long de la côte, avec M. Lhuillier, une terre noire filamenteuse, & assez sèche, qui pourroit servir au même usage. Mais ayant oublié l'endroit, nous le cherchâmes en vain ce jour-là. Cependant quelques jours après nous fûmes plus heureux. M. de Bougainville apporta un morceau de cette terre, l'épreuve en fut faite, & elle réussit parfaitement. Tous ceux qui

se proposent de demeurer dans ces Isles pour y commencer l'établissement de la nouvelle colonie , en tressaillirent de joie, avec d'autant plus de raison, que cette tourbe est dès ce moment seche & prête à brûler ; & qu'étant extrêmement abondante, on peut tous les jours en charger des canots , & l'amener à l'habitation.

Pendant que nous travaillions ainsi à faire notre établissement, on prenoit à bord les moyens de s'enfoncer plus avant dans la baie, tant pour être plus à portée de nous, que pour mettre nos frégates plus en sûreté.

Après ces expériences , on embarqua dans la chaloupe les deux familles Acadiennes que nous avions amenées pour les établir dans cette Isle, afin de la peupler. Elles descendirent sur les neuf heures du matin, avec toutes leurs hardes , meubles & ustensiles nécessaires ; des vivres & des tentes canonieres, pour loger ceux des équipages qui devoient rester à terre , afin de travailler à l'établissement. Comme notre tente alors ne suffisoit pas pour nous loger tous, nous en dressâmes de nouvelles, & nous nous partageâmes ; je de-

meurai seul avec MM. de Bougainville & de Nerville.

Les animaux domestiques que nous débarquâmes , étoient dans une triste situation ; ils nous paroissoient ou estropiés ou languissants. On les abandonna à leur sort sur le rivage , & on traîna à l'herbe , ceux qui ne pouvoient se soutenir sur leurs pieds. Le lendemain , ayant été voir s'ils étoient morts ou vifs , nous ne fûmes pas peu surpris de ne trouver ni chevaux ni moutons , & les vaches avec leurs veaux dispersés dans la campagne. On n'avoit pu imaginer qu'étant la veille si malades , ils eussent pris dans une nuit assez de forces pour courir les champs ; & l'on craignoit que des loups marins ou quelques bêtes féroces à nous inconnues , ne les eussent dévorés ; mais les cadavres de la jument & de son poulain , que l'on voyoit encore sur le rivage , dissipèrent cette crainte.

Dès le Dimanche après-midi , on chercha un lieu propre à bâtir le logement de ceux qui doivent demeurer dans cette Isle. On jugea que le même côteau , où les tentes étoient dressées , seroit très-

convenable. M. Lhuillier , Ingénieur-Géographe du Roi , traça les fondements suivant le plan qu'il en avoit présenté au Commandant. Dès le Lundi matin , tous ceux qui se trouvoient à terre prirent la pioche ou la beche pour en creuser les fondements.

J'avois vû le premier plan ; & sur mes représentations on avoit fait plusieurs changements : je crus donc pouvoir , avec la même liberté , dire mon avis sur le choix de l'emplacement. Je représentai que dans les grandes pluies , & les fontes de neige , l'eau qui descendroit abondamment du côteau , inonderoit le logement , & pourroit peut-être le renverser , si non tout d'un coup , du moins à la longue , après avoir miné les fondements. La pente est en effet un peu roide dans cet endroit. M. Lhuillier proposa contre cet inconvénient d'ouvrir une tranchée au-dessus , pour recevoir les eaux & les détourner ; mais ce moyen ne me parut pas suffisant , la tranchée n'étoit pas capable d'arrêter l'impétuosité d'un torrent : d'ailleurs l'eau qui y auroit séjourné , en se filtrant peu à-peu à travers les terres , auroit

porté dans les appartemens une humidité très-pernicieuse à la santé de ceux qui les auroient habités, aux vivres & aux meubles. On parut d'abord ne pas se rendre à mon avis. M. Lhuillier défendit le sien; & avoit déjà fait déblayer quelques terres dans l'endroit auquel il avoit donné la préférence. Mais, toutes réflexions faites, il se détermina pour un autre lieu, à une bonne portée de fusil, situé sur le même côteau; mais dont la pente est très-douce. Dès le moment même, on mit des ouvriers pour creuser les fondemens. On employa pour cela les matelots des deux frégates; & M. de Bougainville paya leurs journées de travail, indépendamment de leurs appointemens de matelots.

Après avoir pris nos précautions pour nous défendre de la rigueur des saisons, il fallut songer à nous prémunir contre l'attaque imprévue des ennemis du nom François; & on verra bientôt si nos mesures furent bien concertées.

C H A P I T R E X V I I .

*On construit un Fort , & on élève un
Obélisque.*

LE 25, M. de Bougainville proposa aux Officiers tant de terre que de mer , de travailler à élever un Fort , sur la hauteur qui forme le coteau où l'on avoit bâti le logement des nouveaux colons des Isles Malouines. Tous d'une voix unanime , nous convînmes de l'élever de nos propres mains , & de le conduire à sa perfection sans le secours du reste de l'équipage ; à l'instant on choisit l'emplacement & le plan du Fort fut tracé par l'ingénieur.

Pendant ce temps-là , quelques-uns de nous allèrent choisir des outils pour exécuter notre projet ; d'autres chassèrent , pour fournir des vivres aux travailleurs. Jusqu'à présent on a tué du gibier en si grande abondance , qu'il a plus que suffi pour la nourriture des équipages des deux frégates. Nous avons fait plus d'une fois

la réflexion, qu'il étoit bien fingulier que nous fuissions venus nous établir à terre, dans un pays défert & inconnu, fans autres vivres que du pain, du vin, & de l'eau-de-vie; fans inquiétude pour le lendemain, & perfuadés que la chasse fourniroit assez pour la nourriture de plus de cent vingt personnes descendues & campées sous des tentes. Au reste, non-seulement nous n'en avons pas manqué, mais nous en avons été pourvus très-abondamment. On donnoit cependant à chaque plat (on appelle ainsi en fait de marine, le nombre de sept hommes réunis pour manger ensemble.) au moins une outarde & une oie, ou une oie & deux canards, ou deux oies, ou deux outardes; & quelques-uns de ces oiseaux d'eau plongeurs, que nous nommons *Becsics* ou *Nigauts*, dont on voit la figure dans la *Pl. VIII. fig. 2*, & dont je parlerai dans la suite.

Sur les trois heures après-midi, nous nous assemblâmes au lieu où l'on avoit tracé le Fort, & l'on convint de le nommer le *Fort du Roi*, ou le *Fort royal*. Chacun travailla de tout son cœur, & avec une ardeur incroyable; de maniere que

le soir même on avoit déjà creusé une partie d'un fossé de six pieds de large & d'un pied de profondeur : l'exemple du Commandant animoit tout le monde.

Le 2 de Mars on débarqua quatre piéces de canon pour armer le Fort que nous élevions ; on se proposa d'y en ajouter quatre qu'on tireroit du Sphinx , & six pierriers.

Comme l'on avoit résolu d'élever une Pyramide en forme d'Obélisque , au milieu du Fort , je proposai de placer sur la pointe , le buste de Louis XV. & je me chargeai de l'exécuter en terre cuite. J'avois vu une terre glaise & grise sur le bord d'une anse , qui m'avoit paru propre à ce dessein ; & je partis pour l'aller chercher : l'ayant trouvée , je la fis charger dans un bateau avec de la tourbe. Mais le canot échoua , à cause de sa trop grande charge , & on en ôta pour le mettre à flot. Nous avions été trompés par le reflux ; car la mer , qui n'est pas bien réglée dans ces baies-là , hors le temps de la nouvelle & de la pleine lune , n'étoit pas montée aussi haut que l'on avoit compté. Près d'une heure s'écoula avant que l'on eût mis le
bateau

bateau à flot. Pour ne pas le surcharger, M. Duclos & moi prîmes le parti de nous en retourner par terre, en suivant la côte. Nous fîmes près d'une lieue sur des cailloux, galets, & roches qui bordent cette côte. Les canotiers avoient ordre de venir nous prendre au goulet, où nous leur avions dit que nous les attendrions. Nous eûmes beaucoup de peine à nous y rendre, par un temps brumeux & très-venteux. Les y ayant attendus pendant trois quarts d'heure inutilement, & dans une grande obscurité, nous pensions que la mer, qui se retiroit, & le vent violent, qui étoit contraire, auroient engagé les canotiers à relâcher aux navires. Nous prenions la résolution d'achever la route par terre, en faisant le tour de la baie, qui a au-moins trois quarts de lieue, lorsque nous entendîmes le bateau qui approchoit; nous nous hâtâmes d'y entrer: mais à peine avions-nous vogué cinq à six toises, que le vent devint d'une violence extrême; les vagues s'enflerent, & la mer, qui se retiroit, aidée du vent qui nous étoit contraire, forma un obstacle que nous ne pûmes vaincre. En une heure & demie à

peine , malgré tous nos efforts , remonta-
 mes-nous dix toifes. La mer devint ef-
 frayante ; chaque *lame* se brisoit avec fu-
 reur contre le bateau , & entroit dedans
 en partie : nous étions déjà tous inondés.
 Las de lutter envain contre les flots , &
 voyant que nous étions en grand danger
 d'échouer sur les pierres qui bordent le ri-
 vage , où les flots & le vent nous faisoient
dériver malgré tous nos efforts , M. Du-
 clos dit qu'il falloit retourner à la pointe
 du goulet , & y aller échouer. En moins
 de trois minutes , malgré les rames & le
 gouvernail , nous nous vîmes jeter vers
 le rivage éloigné de terre de quatre brasses
 ou environ. La mer , alors furieuse , alloit
 mettre le bateau en pieces , & nous cou-
 rions des risques pour nous-mêmes. Notre
 Capitaine dit qu'il falloit se jeter à l'eau ,
 & y sauta le premier. Je l'y suivis au mo-
 ment qu'une vague très-grosse vint se bri-
 ser contre le bateau , le couvrit en entier ,
 & par la secousse me fit tomber à l'eau ;
 je me relevai promptement , & je pris ,
 fort fatigué , le chemin de l'habitation.

En arrivant , j'appris que le Lieutenant
 du Sphinx , qui avoit été en chassant ,

découvrir la source de la riviere , en étoit de retour. Il nous dit qu'à trois ou quatre lieues du camp , au Nord-Ouest, il avoit trouvé une baie immense , dont il n'avoit pu découvrir l'entrée , ni le fond même de dessus les hauteurs : que cette baie lui paroïssoit avoir au-moins huit à dix lieues d'enfoncement dans les terres ; & que de distance en distance il y avoit vu des rivieres & des Isles. On fut charmé de cette découverte , & l'on résolut d'en prendre connoissance.

Cependant le Fort s'avançoit , & M. de Bougainville proposa d'y monter les canons , qui étoient sur leurs affuts au bas de la colline. Dès l'instant même on se mit en devoir d'exécuter ce projet. On étendit pour cet effet des planches sur le terrain , pour faire ce que l'on appelle *un pont* , & empêcher les roues des affuts d'enfoncer dans la terre. A force de bras seulement , & sans autres instrumens ou machines que des pinces , des leviers & des cordages , nous vînmes à bout de monter un canon , malgré la hauteur & la rapidité du côteau. L'ayant mis en place , comme il étoit à-peu-près l'heure de finir le travail

de la journée, on chargea ce canon, & on le tira pour servir de signal. On cria ensuite sept fois *Vive le Roi*; & les ouvriers qui étoient occupés aux travaux des logemens, répondirent à nos acclamations.

D'après ce temps, tous les matins à cinq heures, & le soir à sept & demie, on tira un coup de canon de campagne d'une livre de balle, & l'on sonna la cloche pour appeller aux travaux, & pour les faire cesser. Aussi bientôt l'ouvrage fut avancé, comme si l'on y avoit employé deux cens ouvriers.

Pendant que nous étions ainsi occupés à terre, le peu de monde qui étoient à bord des frégates, ne demeuroient pas oisifs. Tous les jours ils embarquoient quelque chose pour le Camp, des canons, des boulets, des vivres, des ustensiles, &c.

Pendant qu'on travailloit avec tant d'activité, je fis mettre dans des paniers la terre glaise, corroyée avec de l'argile faite de sable propre à cet effet, & je fis mes arrangemens pour travailler à mon aise au buste du Roi. Je commençai par

modeler le buste ; & n'ayant pas de barre de fer , pour soutenir la terre sur le dez , j'y suppléai par un rouleau de bois. Le soir même , la tête fut grossièrement ébauchée.

Mais le lendemain en courant à mon ouvrage , je ne fus pas peu déconcerté d'y voir des crevasses & des fentes , quoique la terre fût très-bien corroyée. Je demandai à M. Guyot s'il n'avoit pas vu le long de la côte , du sable bien fin , afin de corriger le défaut de cette terre , en la corroyant de nouveau avec ce sable. Ils partirent une heure après pour le Camp , & rendirent compte à M. de Bougainville de l'embarras où me mettoit la mauvaise qualité de cette terre. Pour prévenir toute tentative inutile , cet Officier se déterminâ à substituer au buste une fleur-de-lys.

On continua à porter des vivres dans le Fort pour les besoins de la nouvelle colonie , & le 21 on posa la première pierre de la pyramide.

Un fait singulier occupoit dans ce tems-là notre attention. Nous avions transporté environ une douzaine de pourceaux mâles ou femelles. Dans ce nombre étoit un

pourceau coupé. Après les avoir débarqués tous , ils s'en alloient chercher leur vie dans la campagne , & ne manquoient pas de revenir tous les soirs passer la nuit ensemble tout auprès du camp. Au commencement on leur avoit fait une espee de litiere avec du foin , & ils s'y trouvoient bien sans doute , quoiqu'à la belle étoile , puisqu'ils s'y rendoient exactement. Quelqu'un remarqua que le pourceau coupé devoit ordinairement le retour des autres d'environ demi-heure , alloit roder autour de la litiere , & en arrangeoit le foin ; qu'il en arrachoit avec les dents pour le porter au gîte , & en remplissoit les endroits où il en manquoit. Les autres étant arrivés , se couchoient ensemble , & lui ne s'y mettoit que le dernier. Lorsque quelqu'un d'eux ne se trouvoit pas à son aise , il se levoit , & s'en prenant au pourceau coupé , il le mordoit & l'obligeoit à coups de dents d'aller chercher du foin , & d'en fortifier la litiere. Les femelles sur-tout étoient fort délicates sur cet article. Ce phénomène est capable d'intéresser d'autres personnes encore que les Naturalistes.

Le 24, nous allâmes chercher la plupart de nos animaux domestiques qui s'étoient échappés. Nous réussîmes à investir de cordes trois chevaux, & à les emmener au camp : mais bientôt ils se débarrassèrent en renversant leurs conducteurs, sautèrent par-dessus les cordes, & se sauvèrent si loin, qu'on renonça à les poursuivre.

On fut plus heureux à l'égard des vaches & des génisses. Elles s'étoient également répandues & dispersées dans la campagne ; mais ayant pris un petit veau, nous le conduisîmes auprès du camp, & nous l'y attachâmes à un piquet : sa mere l'ayant entendu beugler le soir, revint lui donner à tetter, & les autres la suivirent.

Après être ainsi revenus deux ou trois jours de fuite, ces animaux en prirent l'habitude, & se rendoient exactement tous les soirs dans l'étable qu'on leur avoit pratiquée.

Cependant le monument qu'on vouloit ériger n'étoit point perdu de vue ; on posa la première pierre de la base, & on mit dans la maçonnerie du fondement une plaque d'argent ronde, du diamètre d'envi-

376 HISTOIRE D'UN VOYAGE

ron deux pouces & demi, sur laquelle étoit gravé à l'eau-forte, d'un côté le plan de la partie de l'Isle où font le fort & l'habitation; dans le milieu, l'obélisque avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima Thule.* Sur l'autre est ce qui suit :

Découverte.

Etablissement des Isles

Malouïnes, situées au 51 d 30 m.

de lat. Auf. & 60 d. 50 m. de long. oc. MÉR.

de Paris E. par la Frégate l'Aigle, Capit.

P. Duclos Guyot, Cap. de Brûlot, & la Corvete

le Sphinx, Cap. F. Chênard Gyraudais, Lieutenant

de Frégate, armées par Louis de Bougainville

Col. d'Infanterie, Cap. de Vaisseau, Chef de l'expédition.

G. de Bougainville de Nerville, Volontaire, & P. Darboulin,

Administrateur Général des Postes de France.

Construction d'un Fort & d'un Obélisque

décoré d'un Médaillon de S. M. LOUIS XV,

sur les plans d'A. L'huillier de la Serre,

Ingénieur-Géogr. des Camps & Armées

servant dans l'expédition; sous le

Ministre d'E. de Choiseul, Duc

de Stainville. En Février

1764.

avec ces mots pour exergue : *Conamur tenues grandia.*

Cette espece de médaille est enchâssée entre deux plaques de plomb dans une pierre creusée. Au près on a placé une bou-

teille de verre double, bien bouchée, avec un mastic qui résiste à l'eau, dans laquelle on a enfermé un papier roulé, sur lequel sont écrits les noms, surnoms, qualités & pays de tous ceux qui composent les équipages des deux navires employés à cette expédition, & de ceux qui y sont volontaires, en cette forme :

ROLLE DE L'ÉTAT-MAJOR,

des Officiers, Matelots, qui composent les équipages de la frégate du Roi *l'Aigle*, commandée par le sieur Duclos-Guyot, Capitaine de brûlot; & de la corvette *le Sphinx*, commandée par le sieur François Chênard de la Gyraudais, Lieutenant de frégate, armées à Saint-Malo par Messieurs le Chevalier de Bougainville, de Bougainville-Nerville, & Darboulin, Administrateur général des Postes de France, aux ordres de M. de Bougainville, Colonel d'infanterie & Capitaine de vaisseau; lesquels ont reconnu & établi les Isles Malouines au
 mois de Février 1764.

ETAT-MAJOR

de la frégate *l'Aigle*.

- Le Chevalier *Louis-Antoine de Bougainville*;
 * *G. de Bougainville-Nerville*, Volontaire,
 L'un & l'autre Armateur, de Paris.
Etienne de Belcourt, Capitaine d'Infanterie.
N. de Saint-Simon, Canadien, Lieutenant d'In-
 fanterie.
Lhuillier de la Serre, Ingénieur-Géographe des
 Camps & Armées du Roi.
Dom Antoine-Joseph Pernetty, de Rouanne en
 Forez, Bénédictin de la Congrégation de S.
 Maur, Passager, envoyé par le Roi.

EQUIPAGE.

- MM. Duclos-Guyot*, de Saint-Malo, Capitaine
 de Brûlot.
Alexandre Guyot, de Saint-Malo, Capitaine
 en second.
Pierre-Marin Donat, de Saint-Malo, premier
 Lieutenant.
Michel Sirandré, de Saint-Malo, premier Lieu-
 tenant.
Pierre-Marin le Roy, de Saint-Malo, second
 Lieutenant.
Antoine Semon, de Saint-Malo, second Lieu-
 tenant.
René-Jean Hercouet, de Saint-Malo, Enseigne.

AUX ISLES MALOUINES. 379

- Pierre Guyot*, de Saint-Malo, Enseigne.
Alexandre Guyot, de Saint-Malo, Enseigne.
René-André Oury, de Genêt en Normandie,
 Ecrivain.
Pierre Monclair, de Saint-Malo, premier Chi-
 rurgien.
 * *Guillaume Baslé*, de Saint-Malo, second Chi-
 rurgien.

Pilotins.

- Charles-Felix-Pierre Fêche*, de Paris.
Michel Seigneurie, de Saint-Malo.
Charles-François Auger, de Saint-Malo.
Louis Alain, de Saint-Malo.
Jean-Baptiste Carré, de Saint-Malo.

Matelots.

- Germain Bongourd*, de Saint-Servant, pre-
 mier Maître.
François Tennchuit, de Saint-Malo, second
 Maître.
Pierre de Saint-Marc, de l'Isle d'Orléans en
 Canada, premier Pilote.
Artur Fleury, de Bréhat, Pilote-Côtier.
Joseph Couture de Saint-Servant, }
Jean Poret, dit *Paliere*, de Saint- } Contre-
 Servant, } Maîtres.
Pierre Feuillet, de Saint-Servant, Maître Ca-
 nonier.
François Hamel, de Saint-Servant, second Ca-
 nonier.

380 HISTOIRE D'UN VOYAGE

Mathurin Toupé, de Saint-Servant, Maître Charpentier.

Etienne le Breton, de Pleurthuit, second Charpentier.

Pierre Houzé, de Pleurthuit, Maître Calfat.

Jacques Houzé, de Pleurthuit, second Calfat.

Louis Cantin, de Saint-Servant, Maître de Chaloupe.

François-Jean Macé, de Saint-Malo, Maître de Canot.

Gilles Ferrand, de Saint-Malo, Maître Voilier.

Joachim Feuillet, de Saint-Servant, second Voilier.

Mathurin Guerlavas, de Saint-Malo, Dépenfier.

Michel Argouel, de Saint-Malo, Maître Tonnelier.

Guillaume Chauvin, de Saint-Malo, second Tonnelier.

Jean du Feu, de Saint-Servant, Armurier.

* *François Perrier*, de Coutances, Forgeron Taillandier.

* *Antoine Guillard*, de Rennes, Menuisier.

Houvré Garfin, Provençal, Tambourin.

Mathieu Méance, de Rézé en Dauphiné, Boulanger.

Simple Matelots.

Marc Julien, de Saint-Malo.

* *Julien Brord*, de Saint-Enogat.

Henry Laisné, de Saint-Malo.

* *Jean Bethuel*, de Saint-Servant.

Antoine-Louis Mallet, de Saint-Coulomé.

Barthelemy Guichard, de Pleurthuit.

Julien le Bret, de Pleurthuit.

Jacques le Mesnager, de Pleurthuit.

Pierre Gilet, de Saint-Servant.

* *Claude du Cassou*, de Saint-Servant, Char-
pentier.

Laurent Bâquet, de Saint-Servant.

Felix Bros, de l'Acadie.

Laurent Roucé, de Saint-Coulomé.

Louis Ozanne, de Pleurthuit.

François Fouquet, de Saint-Servant.

François Saffray, de Saint-Servant.

* *André Vaudelet*, de Pleurthuit.

Nicolas Bureau, de Saint-Malo.

* *Guillaume Guichard*, de Pleurthuit.

Jean Renouard, de Pleurthuit.

François Duval, de Saint-Malo.

* *François Gouclo*, de Saint-Malo.

Gilles Labbé, de Saint-Malo.

Jean-Baptiste le Bas, de Saint-Malo.

Joseph le Mer, dit *le Maire*, de Saint-Malo.

Jean Bayé, de Paramé.

Mouffes.

* *Joseph Talbot*, Acadien.

Jean Jugan, de Saint-Malo.

Louis Dupont, de Saint-Servant.

382 HISTOIRE D'UN VOYAGE

Pierre Monclair, de Saint-Malo.

Pierre-Léonard-Julien Jorès, de Saint-Malo.

Joseph Couture, de Saint-Servant.

Jean Houzé, de Pleurthuit.

François Guerlavas, de Pleurthuit.

* *Louis-Noël le Roy*, de Saint-Servant.

* *Etienne Pontgirard*, de Saint-Servant.

* *Julien Beguin*, de Saint-Servant.

Domestiques.

* *Michel Beaumont*, de Normandie, Maître d'Hôtel.

Henry Dallon, de Saint-Servant, Cuifinier en chef.

Jean Guerinon, de Saint-Malo, second Cuifinier.

* *Michel Evard*, de Saint-Malo, second Cuifinier.

Bernard Denis, dit Montmirel, de Valogne.

* *Jean-François Henrion*, de Bleid, près Luxembourg.

Eustache le Contour, de Saint-Pierre de Sirville.

Jean Meir, de Munich en Baviere.

PASSAGERS

qui s'établissent dans l'Isle.

Guillaume Malivain, dit *Boucher*, Acadien.

Anne Bourneuf, Acadienne, son épouse.

- Jean*, leur fils, âgé de trois ans & demi.
Sophie, leur fille, âgée d'un an.
Jeanne Bourneuf, leur tante, Acadienne.
Sophie Bourneuf, leur tante, Acadienne.
Augustin Benoît, Acadien.
Françoise Terriot, son épouse, Acadienne.
N. leur fils.
Genevieve Terriot, sa tante, Acadienne.

EQUIPAGE

de la Corvette le Sphinx.

Officiers.

- MM. Chénard* de la *Gyraudais*, Capitaine
 Lieutenant de Frégate, de Saint-Malo.
Charles-Malo Tison, de Saint-Malo, second
 Capitaine.
Henry Donat, de Saint-Malo, premier Lieu-
 tenant.
Jean-Baptiste Guyot, de Saint-Malo, second
 Lieutenant.
Joseph Donat, de Saint-Malo, second Lieute-
 nant.
Charles Martin, de Rennes, second Lieute-
 nant.
Joseph Laurent, de Saint-Malo, Enseigne.
Augustin-Antoine Front-gouffe, de Guienne,
 Chirurgien.

Pilotins.

Jean-François Oury, de Genêt, en Normandie.
Charles Martin, de Rennes, fils du Lieutenant.

Matelots.

François Blanchard, de Saint-Malo, premier
 Maître.

Jean-François Maquaire, de Saint-Malo, second
 Maître.

Nicolas Vinet, de Saint-Malo, Maître Canon-
 nier.

Laurent Lucas, de Saint-Servant, Maître Char-
 pentier.

* *Jean Clautier*, de Saint-Servant, second Char-
 pentier.

René le Moine, de Saint-Servant, Maître Calfat.

Servant Dauplé, de Saint-Malo, second Calfat.

Pierre-Thomas Fecquent, de Saint-Malo, Maî-
 tre de Canot.

François Vinet, de Saint-Malo, Maître Voilier.

Jean-Baptiste Blondeau, de Saint-Malo, Ton-
 nelier.

Jean Mazures, de Saint-Malo.

Pierre Nicole, de Saint-Servant.

Jean Saunier, de Saint-Malo.

François Hue, de Saint-Malo.

Jean le Monier, de Saint-Malo.

Louis le François, de Saint-Malo.

François-Jean le Maire, de Saint-Malo.

Mouffes.

*Mouffes.**Jean Lantier* de Saint-Servant.*Jean Martin*, de Saint-Malo.*Jean-Pierre-Louis Renaud*, de Saint-Servant.*Claude Jean Hamon*, de Saint-Servant.*René Boessier*, de Saint-Malo.*Domestiques.**Servant-Nicolas Launay*, de Saint-Servant ;
Maître d'Hôtel.*Jean Feuillet*, de Saint-Servant, Cuifinier.*Jean-François Laisné*, de Brie.

(a)

Ce fort a été nommé *Fort de Saint-Louis*. Il est situé sur un terrain élevé qui n'est pas dominé par les hauteurs voisines. Il bat tous les environs, & sur-tout l'entrée de l'anse, au fond de laquelle est la nouvelle habitation. Cette entrée est nommée le *Goulet* avec raison ; car en mer haute, elle n'a qu'une forte portée de pistolet d'ouverture.

Le charpentier du *Sphinx* fut chargé de

(a) Ceux qui sont demeurés dans cette Isle pour former la Colonie, sont marqués par une *.

sculpter en pierre la fleur de lys double qui devoit être posée sur la pointe de la pyramide, & de faire les deux médailles en bois, l'un représentant le buste de Louis XV, & l'autre les armes de France, qui devoient être appliquées sur les deux côtés opposés de la pyramide.

Quand tout fut prêt pour la cérémonie de la prise de possession des Isles Malouïnes, nous nous embarquâmes dans nos canots & un bateau de pêche pour nous rendre au fort. A notre débarquement au Goulet, le fort nous salua de plusieurs coups. Une troupe des habitans, déterminés à demeurer dans la nouvelle colonie, étoient en armes au Goulet, & ils nous conduisirent au fort au son du tambourin.

Tout le monde étant assemblé au fort, on découvrit la pyramide; alors j'entonnai solennellement le *Te Deum* que l'on chanta à demi chœur. On cria sept fois *vive le Roi*, & l'on tira vingt-un coups de canon. M. de Bougainville montra ensuite le brevet du Roi, qui établit un Commandant dans la nouvelle colonie, & le remit à M. de Nerville, qui fut aussitôt

reçu & reconnu pour tel. M. de Bougainville proclama aussi au nom du Roi les autres Officiers, qui furent aussi également reconnus.

On avoit dressé un autel dans le fort au pied même de la pyramide. Je comptois y dire la Messe, pour rendre la cérémonie de la prise de possession plus auguste & plus solennelle; mais le vent y souffloit avec tant de force, malgré la tente que l'on y avoit montée, que l'on jugea à propos de s'en tenir à la cérémonie que je viens de décrire.

[C'est ainsi que la France a acquis un droit légitime à la souveraineté des Isles Malouines. Elles n'ont point été enlevées à des hommes: c'est une conquête que l'industrie a faite sur la nature].

Fin du premier Volume.